

LECTURES.CULTURES

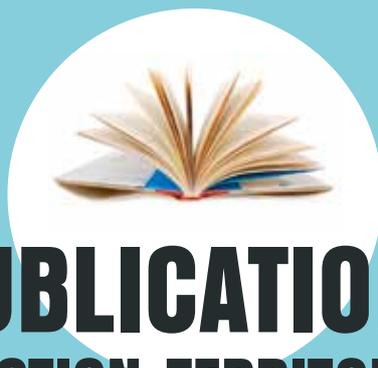


ACTION

KINSHASA

réchauffe
votre hiver

p.38



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

DANS LES TERRITOIRES

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint, Service général de l'Action territoriale

– C'est en tous les cas la vocation de *Lectures.Cultures* de créer des synergies, de proposer des réflexions communes, d'éveiller l'intérêt des uns et des autres en croisant les réalités des différents secteurs. –

Lectures.Cultures commence l'année 2018 avec un numéro très ancré dans les territoires. Flavie Gauthier revient notamment sur la réalisation de cartes subjectives, une technique dont beaucoup de centres culturels se sont emparés à l'occasion de leurs analyses partagées. Ces cartes renvoient aux représentations fantasmées des lieux de vie par les habitants, elles permettent de mettre en lumière l'imaginaire collectif et aident à faire émerger les enjeux communs. Il est encore question de territoire avec le compte-rendu de la journée consacrée au rôle des centres culturels dans la diffusion de la culture architecturale, et dans le portrait qu'Hugues Dorzée consacre au centre culturel de Fosses-la-Ville, actif dans les questions d'urbanisme et d'habitat depuis 2009. C'est toujours le territoire qui est au centre de la réflexion lorsqu'on évoque la mise en mouvement de la société civile tunisienne et les projets de décentralisation des politiques culturelles qui animent le pays, ou dans l'article que Catherine Callico consacre à Vincent Wattiez et à ses actions de terrain au sein du quartier de La Baraque à Louvain-la-Neuve.

Le sujet nous semble d'autant plus intéressant à explorer que les décrets relatifs au développement des pratiques de lecture et aux centres culturels prévoient la réalisation d'analyses du territoire. Il s'agit de « susciter une réflexion collective sur la situation du territoire, les vécus et les points de vue de ceux qui l'habitent, le fréquentent et le font vivre. Le centre culturel cherche ainsi à faire émerger des enjeux de société » (*Guide « Qu'est-ce qu'un centre culturel ? »*). Quant à la bibliothèque, elle fonde son plan sur « une bonne représentation de la situation de départ, d'un état des lieux pertinent du territoire, dans ses aspects plus globaux (situation économique, sociale, culturelle...) et spécifiques en termes de développement des pratiques de lecture et des capacités langagières » (*Outil bibliothèque*). La parenté des textes semble ici tellement évidente qu'on comprend mal pourquoi le législateur n'a pas prévu plus de ponts entre eux.

Une politique culturelle locale cohérente passera peut-être un jour par une analyse commune et unique du territoire à laquelle les différents acteurs et la population seront associés. Cette démarche participative permettrait de déterminer des enjeux communs à tous les opérateurs et de proposer des plans harmonisés. Idéalement, les différents plans pourraient se fondre en un projet communal de développement culturel, avec des volets spécifiques consacrés à la bibliothèque, au centre culturel, à la maison des jeunes, au centre d'expression et de créativité, au musée, au théâtre municipal, etc. C'est en tous les cas la vocation de *Lectures.Cultures* de créer des synergies, de proposer des réflexions communes, d'éveiller l'intérêt des uns et des autres en croisant les réalités des différents secteurs.

Dans les derniers jours de 2017, Madame la Ministre a signé les arrêtés de reconnaissance de cinq bibliothèques qui ne bénéficiaient jusqu'alors d'aucun soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les reconnaissances de centres culturels se poursuivent selon une trajectoire budgétaire qui permet d'amorcer l'application du nouveau décret. Malgré les difficultés connues de tous, le processus continue, signe d'une appropriation toujours plus grande des enjeux soulevés par nos décrets : exercice des droits culturels, développement des pratiques de lecture et de l'esprit critique. À l'aube de cette nouvelle année, je forme le vœu que le travail des équipes, qui un peu partout en Wallonie et à Bruxelles font vivre des projets culturels sur les territoires, animent les lieux qui leur ont été confiés, font reculer l'ignorance, les préjugés, l'intolérance, soit reconnu par le plus grand nombre.

Je vous souhaite une très belle année 2018, pleine de projets enthousiasmants, tant dans votre vie professionnelle que familiale. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg,
Hakim Larabi, Véronique Leroy,
Sophie Levêque, Florence Richter, Paulette
Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth
Vandersteene, Bernadette Vrancken.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Diane Sophie Couteau, Isabelle Decuyper,
Michel Defourny, Daniel Delbrassine,
Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues
Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard, Pierre
Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit
van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe
Maes, Maggy Rayet, Catherine Renson,
Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh,
Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :
Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Catherine De Poortere, Jean-François Füeg,
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne
Richter, Nathalie Trouveroy, Franz Van
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°6 (Janvier-Février 2018)

2^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



10



20

03 ÉDITORIAL

03 Dans les territoires
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée *Habiter le territoire*
par Jean-François Füeg
08 *Matinée Roman sentimental*
(et autres genres littéraires)
à la Bibliothèque des Riches-Clares
par Véronique Leroy

10 ICI & AILLEURS

10 Centre culturel de Fosses-la-ville :
vie et couleurs
par Hugues Dorzée
16 Le Ministère des Affaires
culturelles tunisien en mouvement
par Jean-François Füeg

20 MÉTIER

20 Les techniciens réparateurs
du Centre de prêt de Naninne
par Diane Sophie Couteau

23 NUMÉRIQUE

23 *Saison des cultures numériques :*
empathie et citoyenneté
par François de Hemptinne

26 PORTRAIT

26 François Ost et Jean-Claude Idée :
le théâtre a-t-il tous les droits ?
par Hervé Gérard

SOMMAIRE



33



38



59

29 ACTION

- 29** Vincent Wattiez :
de l'habitat bulle à l'action de terrain
par Catherine Callico
- 33** Catherine Jourdan : « Nous sommes
habités par les lieux où nous vivons »
par Flavie Gauthier
- 38** Kinshasa réchauffe votre hiver
par Benoit van Langenhove

43 AUVIO

- CD**
- 43** Reconstruire l'histoire
par Benoit van Langenhove

- DOCU**
- 45** Des miracles avec les musiciens
de la série *Out Loud*
par Philippe Delvosalle

47 LECTURE

SOCIÉTÉ

- 47** L'éthique dans tous ses états
par Benoit Dejemeppe
- 50** Qui suis-je ? Où vais-je ?
par Michel Bougard
- 52** Art contemporain :
que regardez-vous ?
par Nathalie Fontainas-Trouveroy
- 54** Utopies et réalités
par Bernard Lobet

BD

- 55** *Walking Dead* et du polar maritime
par Franz Van Cauwenbergh

57 JEU

- 57** Décrochez la lune
ou capturez le Wendigo !
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

PORTRAIT

- 59** Gilles Abel, l'enfance
de la philosophie
par Laurence Bertels

ENFANT

- 61** En provenance du Japon et de l'Inde
par Michel Defourny

ADO

- 63** Des ados nouveaux lecteurs ?
Enquête
par Roxane Bocar

ACTION

- 65** Ouvrir un livre avec un tout-petit
- 68** Biennale 2017 des illustrateurs
à Moulins
par Isabelle Decuyper

JOURNÉE HABITER LE TERRITOIRE : POUR SON AMÉNAGEMENT ET SON ARCHITECTURE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint, Service général de l'Action territoriale

Le 5 octobre dernier, la cellule architecture du ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles organisait, au centre culturel de Soignies, une journée d'étude consacrée à l'implication des centres culturels dans les problématiques liées à la culture architecturale et à l'aménagement du territoire. Les échanges ont permis de mettre en évidence la difficulté à aborder des questions à la fois délicates politiquement et non identifiées comme culturelles, mais aussi de souligner les bonnes pratiques.

La cellule architecture accompagne les projets de construction et de rénovation de bâtiments publics, principalement à destination culturelle. Malgré un contexte budgétaire difficile, les subventions ayant été gelées il y a plusieurs années, un important travail a pu être mené avec les pouvoirs publics et les opérateurs pour favoriser la construction de bâtiments culturels de qualité. La cellule assiste les communes et provinces dans la sélection des auteurs de projet sur base de critères qualitatifs, fournit l'aide à la rédaction des programmes ou assure la participation des utilisateurs à la définition des besoins.

C'est aussi de cette nécessaire implication de tous les acteurs qu'Olivier Bastin, ancien bouwmeester de la région bruxelloise, a témoigné. Architecte du centre culturel de Soignies, il a voulu ancrer son travail dans le territoire,

le lier à l'identité et à l'histoire de la ville. Son immersion dans le tissu local a imposé certains choix, comme celui d'un gabarit qui n'entrerait pas en concurrence avec la collégiale dont le centre fait plus figure de socle que d'encombrant voisin, ou encore la revitalisation de la place Van Zeeland dont l'étroitesse empêchait une appropriation par les habitants en transformant l'escalier d'accès au centre en gradins.

Le réseau français des maisons de l'architecture compte aujourd'hui 34 implantations, réparties sur tout le territoire. Pour Dominique Tessier, son président, le réseau a permis de faire progresser l'intérêt pour la culture architecturale dans un pays qui ne décernait pas de diplôme d'architecte avant les années 1930 et permet toujours la construction de logements privés sans recours à un professionnel. Le travail de médiation passe par des actions

dans les écoles, des expositions ou des publications, mais aussi par la mise sur pied dans les régions de groupes de réflexion ou de discussions autour de projets partageables. L'expérience comporte donc un important volet participatif et citoyen.

LA MAISON DE L'URBANISME DU CCBW ET L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE À TURNHOUT

C'est un peu dans le même esprit que le centre culturel du Brabant wallon a créé la maison de l'urbanisme en son sein. Dès 1985, les animateurs du centre étaient impliqués dans les commissions consultatives d'aménagement du territoire (CCAT). Petit à petit, l'idée s'est imposée de faire de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire une matière culturelle à part entière. Il s'agissait, notamment à travers la formation des membres des CCAT, de permettre aux citoyens de s'approprier leur lieu de vie. En décrivant le programme des publications, des rencontres avec des professionnels, de sensibilisation des plus jeunes, Karima Haoudi a mis en lumière l'impératif démocratique qui est au centre de la démarche. Au fond, la question à laquelle le CCBW aide à répondre, c'est « Qu'est-ce qu'on veut vivre ensemble ? », plaçant ainsi la problématique de l'architecture au cœur du projet collectif.

Si l'on en croit Raymond Hoste, le directeur du centre culturel De Warande, à Turnhout en Campine, il n'y a rien d'autre que du sable et des pins. Il a pourtant créé, au début des années 2000, un service pour valoriser l'architecture contemporaine dans le cadre du plan de développement culturel local. « Au départ, explique-t-il, nous voulions amener le public dans des lieux exceptionnels, que beaucoup de gens ne remarquaient pas. » On a projeté *Mon oncle* de Tati à la piscine, puis le cinéma a investi les bâtiments les plus modernes de la ville. Petit à petit, les habitants ont pris conscience de la richesse du bâti contemporain dans leur environnement proche, des visites ont été organisées et la notion d'*école de Turnhout* s'est imposée. La municipalité s'est intéressée au travail du centre et a passé une convention lui déléguant la responsabilité des initiatives culturelles liées à l'architecture moderne. Aujourd'hui, les animateurs du projet ont acquis une expérience telle qu'ils conseillent les autorités lorsque des demandes de construction leur sont soumises.

La présentation de ces expériences a alimenté un débat sur la relative absence du secteur des centres culturels dans ce domaine. Assez paradoxalement, puisque le décret du 21 novembre 2013 fait de l'analyse du territoire une des clés de l'intervention du centre culturel. L'article 19 du décret indique que le centre culturel doit « faire émerger, au moyen d'un processus participatif, les enjeux prioritaires de société au départ d'une analyse partagée du territoire d'implantation ainsi que de l'autoévaluation d'actions culturelles antérieures ». Donc, les centres culturels sont outillés pour ouvrir la discussion et pour sensibiliser à l'architecture contemporaine. La question de l'aménagement du territoire semble une porte d'entrée intéressante. L'architecture est un outil pour s'approcher l'espace public.

En voulant confronter cette constatation à la réalité, nous avons, dans le cadre de la préparation de la journée,

– Si l'on en croit Raymond Hoste, le directeur du centre culturel De Warande, à Turnhout en Campine, il n'y a rien d'autre que du sable et des pins. Il a pourtant créé, au début des années 2000, un service pour valoriser l'architecture contemporaine dans le cadre du plan de développement culturel local. –

interrogé les organisateurs du référendum concernant l'extension de l'esplanade à Louvain-la-Neuve. Pour mémoire, le 11 juin 2017 a eu lieu une consultation, suite à la volonté de la société Klépierre, avec le soutien de la commune, d'étendre les espaces commerciaux qu'elle gère en agrandissant la dalle sur laquelle repose le centre de la cité universitaire. L'association des habitants et l'association générale des étudiants avaient demandé cette consultation. Il y avait là un magnifique sujet duquel faire émerger des enjeux de société et nous voulions savoir jusqu'où le centre culturel, la bibliothèque ou PointCulture s'étaient impliqués pour informer les citoyens, les mettre en débat, organiser un échange d'idée, bref faire émerger les enjeux au cœur de la problématique, les choix de société sous-tendus par les positions des uns et des autres. Très vite, il est apparu que ces acteurs étaient restés en retrait.

DES DÉBATS EMBARRASSANTS SUR L'URBANISME ?

En fait, les politiques n'étaient pas très enclins à associer le centre culturel à une démarche qu'ils jugeaient risquée. Un acteur proche du dossier nous disait : « On n'a pas été encouragés. On aurait aimé être associés, mais c'est délicat. » Il y a, dans la mise en mouvement des citoyens autour de projets urbanistiques, une difficulté liée au statut même des centres culturels. Ils sont certes constitués en associations, mais leur naissance doit beaucoup à la volonté politique locale. Par conséquent, de tels débats peuvent s'avérer embarrassants. Certains s'investissent cependant dans les ateliers urbains, où



Centre culturel De Warande, Turnhout ©

les habitants sont invités à réagir aux projets urbanistiques et immobiliers dans leur commune. Comme le faisait remarquer Matteo Segers, « L'ADN des centres culturels, c'est que ce sont les citoyens qui créent le projet culturel. Donc, dès qu'on va poser la question de l'architecture, on va parler du citoyen en tant qu'acteur dans les projets architecturaux ».

Les participants se sont montrés très intéressés par la réalisation d'un inventaire de toutes les activités en lien avec l'architecture dans les centres culturels, ainsi que des projets soutenus et accompagnés par la cellule architecture. Cela pourrait être un point de départ pour approfondir le lien entre architecture, un art qui s'impose à tous par sa position dans l'espace public, et droits culturels. Dans le même ordre d'idée, l'architecture pourrait être intégrée au parcours obligatoire culturel et artistique qui sera dorénavant proposé dans le cadre de la scolarité obligatoire. Ici encore, les centres culturels pourraient jouer un rôle de médiation.

Au terme de ces échanges, passionnants à plus d'un titre, beaucoup d'entre nous étaient convaincus du fait qu'il y a là un chantier passionnant à ouvrir dans les centres culturels. Reste à partager cet enthousiasme. ●

MATINÉE ROMAN SENTIMENTAL

(et autres genres littéraires)

À LA BIBLIOTHÈQUE
DES RICHES-CLAIRES

Qu'est-ce que le roman sentimental ? C'est le récit d'une histoire d'amour heureuse entre deux individus. Cette histoire d'amour est le nœud principal du récit et repose sur un scénario invariable fait d'une rencontre, d'un conflit (qui prend la part la plus importante du récit) et d'un happy end, sans lequel le lecteur se sentirait floué.

PAR VÉRONIQUE LEROY

directrice a.i. du Service de la Lecture publique

Le roman sentimental fait rêver, soupirer ou même pleurer, et il est le sujet de bien des discussions entre professionnels du livre. C'est donc logiquement qu'il a été choisi par la bibliothèque des Riches Claires pour inaugurer, le vendredi 17 novembre, un cycle de matinées consacré aux grands genres littéraires. Les intervenants étaient Séverine Olivier, docteure en Philosophie et Lettres de l'ULB, qui a réalisé son doctorat sur le roman sentimental et ses lectrices, dont le sujet portait sur *Le renouveau senti-*

mental : une révolution ? ; Vincianne D'Anna, professeure en haute école et journaliste, qui s'est interrogée sur *Le nouveau succès du roman sentimental grâce à l'édition numérique* ; Romain Vany, bibliothécaire à Vitry-sur-Seine, qui évoquait *Le roman sentimental dans les bibliothèques publiques françaises*, sujet de son mémoire réalisé en 2013, et Camille Adler, auteure notamment de la romance historique *Rose soie* aux éditions Milady, qui s'est penchée sur *La représentation de l'Histoire dans les romances historiques*.

NAISSANCE DE LA CHICK LIT

Ces interventions ont mis en évidence la domination du marché par les éditions Harlequin, qui en ont fait un véritable produit marketing. D'autres éditeurs ont lancé, au fil des décennies, leurs propres collections, mais n'ont jamais réussi à détrôner Harlequin, même en France, où ses romans américains traduits avaient plus de succès que les romans sentimentaux d'auteurs français. À partir des années 1990, des sous-genres tels que la romance paranormale et la romance érotique ont été mis en évidence et ont rencontré énormément de succès. Les années 2000, 2005 et 2012 ont donné de nouvelles impulsions au genre via les déclinaisons de la chick lit (confessions humoristiques d'une célibataire de 20 à 30 ans vivant dans une grande ville, qui a un boulot sans intérêt et considère ses amis comme sa famille ; elle est en quête du prince charmant, mais ce n'est pas le nœud principal du roman),

puis la bit-lit (littérature de vampires et loups-garous via la saga *Twilight*) et enfin le mom-porn (avec le succès de *Cinquante Nuances de Grey*, littérature 2.0 réalisée sur une application et améliorée au fur et à mesure grâce aux conseils des lecteurs). Ces succès ont amené un repositionnement des éditeurs de romans sentimentaux, qui se présentent désormais comme éditeurs de romans féminins et vendent ces ouvrages sous un nouveau format, plus sobre.

SE CACHER POUR LIRE GRÂCE À LA LECTURE NUMÉRIQUE

Il y a actuellement une volonté de dissimulation, qui trouve notamment une réponse dans les possibilités données par la lecture numérique. On constate en effet que la maison d'édition Harlequin est précurseuse, pour le genre sentimental, de l'édition numérique, qui représentait en 2013 14 % de son chiffre d'affaires global. Ce succès est dû à une rencontre entre le public et une maison soucieuse de répondre rapidement à la demande. Elle a très vite mis en place des applications gratuites, avec beaucoup de promotions et des prix inférieurs aux livres papier. Elle a aussi réalisé un énorme travail avec les librairies en ligne afin de pouvoir guider les lecteurs dans leurs différents choix. Les livres sont vendus sur toutes les plate-formes traditionnelles et via leurs propres canaux (le label Harlequin-HQN est la branche exclusivement numérique de la maison d'édition).

En s'intéressant aux échanges des lectrices sur les forums, on constate que les e-books permettent à celles-ci une lecture nomade et le stockage des collections, mais qu'elles apprécient aussi le fait de ne pas perdre leur page, de pouvoir augmenter les caractères ou d'utiliser des polices spécifiques, surtout pour les personnes dyslexiques. Plusieurs insistent sur la lecture de ce qu'on veut sans être jugée. Par ailleurs, ce système permet une spontanéité plus importante via le téléchargement à volonté.

EN BIBLIOTHÈQUE

Quant à la place du roman sentimental en bibliothèque, elle n'est pas aussi acquise que pour d'autres genres, sans doute en raison du fait que beaucoup le considère encore comme un genre illégitime. L'enquête réalisée par Romain Vany auprès de 25 bibliothèques en France, via la consultation de leurs catalogues et le contact avec les bibliothécaires, lui a permis de constater que le roman sentimental dit légitime (du style *La Princesse de Clèves*) est présent dans toutes les bibliothèques, non pas pour le prêt, mais bien pour constituer un fonds. Le roman sentimental de type détente est lui aussi présent, mais en raison d'une forte demande des lecteurs. Quant au roman sentimental tel qu'il nous occupe, seules six bibliothèques sur les 25 en détenaient et, dans quatre d'entre elles, la date d'édition donnait l'impression qu'il s'agissait de dons.

Le constat est que les bibliothécaires ne veulent pas stigmatiser la romance, mais ont du mal à ne pas le faire. Ils expliquent l'absence de ces romans dans leurs collections par le fait qu'on ne leur en demande pas. Cependant, vu la peur des lecteurs d'être jugés pour ces lectures, ce genre d'ouvrage peut-il réellement être demandé en bibliothèque ? La crainte serait aussi de conforter les lectrices dans ce genre de lecture et de les détourner d'autres ouvrages... Enfin, quand on interroge les bibliothécaires sur les conseils de lecture qu'ils donnent à ce sujet, il existe deux approches : ceux qui n'osent pas faire de telles propositions pour ne pas vexer le lecteur, et ceux qui les proposent presque immédiatement en cas de demande de romance afin de ne pas donner l'impression d'avoir une position élitiste.

Les statistiques de fréquentation des bibliothèques montrent que les publics les plus éloignés des bibliothèques sont les personnes les moins diplômées. C'est aussi ce public qui lit des romans populaires. Une telle littérature serait donc un levier parmi d'autres pour faire venir ces gens et les accueillir. Le choix de livres reste un critère déterminant. D'ailleurs, depuis quelques années, le constat est fait d'un changement de

mentalité avec, notamment, l'apparition d'une cote « RS » en bibliothèque, ce qui ravit les lecteurs et facilite le travail des bibliothécaires.

QUELS CLICHÉS ET QUEL AVENIR ?

Le focus sur la romance historique nous apprend que ce genre existe depuis longtemps, mais qu'il a été réellement lancé par Kathleen Woodiwiss avec *The Flame and the Flower*. Elle a non seulement lancé l'idée d'une publication directement en format poche, mais a aussi été à la base de beaucoup de clichés, notamment celui du viol de l'héroïne qui tombe ensuite amoureuse de son violeur. Les premiers romans sont très bien documentés puis, dans les années 1970-1980, ils perdent beaucoup en qualité. Dans les années 1990, les héroïnes sont plus modernes (elles ne sont plus victimes de viol) et les époques se diversifient. Les questions politiques sont peu présentes, l'histoire est là pour le décor, c'est un terreau à intrigues et à histoires secondaires. La femme moderne qui triomphe dans ces romans n'est pas soumise aux conventions de l'époque, mais bien aux nôtres, ce qui amène le lecteur à être satisfait de ses victoires.

Dans ces romans, l'histoire est biaisée par ce que la lectrice attend (l'idéal masculin n'est pas le même à l'époque que maintenant), et donc ce que l'éditeur exige, par le manque de temps donné aux auteurs pour se documenter correctement et par les sources utilisées, qui sont souvent d'autres romances.

Qu'il s'agisse de la romance historique ou des autres genres associés au roman sentimental, la question peut se poser de savoir quel est leur avenir. Les attitudes évoluent, que ce soit celle des éditeurs qui cherchent une plus grande sobriété ou celle des bibliothécaires qui commencent à introduire ces ouvrages en bibliothèque. Il semble cependant que l'avenir réel de ce genre se trouve dans le numérique, qui permet une plus grande liberté du lecteur, mais aussi des auteurs. ●



LE CENTRE CULTUREL DE FOSSES-LA-VILLE : VIE ET COULEURS

Ateliers de théâtre, création d'une maison de quartier mobile, actions d'éducation permanente, projets avec la jeunesse locale... À Fosses-la-Ville (Namur), le centre culturel fait preuve d'un dynamisme impressionnant en réalisant, bien avant l'entrée en vigueur du nouveau décret, un fameux travail en réseau. Au printemps prochain, la petite équipe rejoindra le magnifique château Winson, entièrement restauré. Petite visite d'un opérateur en perpétuelle création.

.....
PAR HUGUES DORZÉE
journaliste
.....

Toutes les photos : Centre culturel de Fosses-la-ville © Thitroll



Projet « Recolore ta rue » (abribus)



« **E**n avril prochain, si tout va bien, nous rentrerons au château ! », se réjouit Bernard Michel, avec un petit sourire ravi. Pour le directeur du centre culturel de Fosses-la-Ville (Namur) et toute son équipe, ce grand déménagement est attendu avec une certaine impatience.

En 2008, la commune a acquis pour 850 000 euros le château dit « de Winson », une magnifique propriété du XIX^e siècle située au cœur du village de Fosses centre, rénovée de part en part, et destinée à accueillir à terme un tout nouveau centre administratif (bureaux, CPAS, salle du conseil et des mariages...).

Le public aura accès à la ferme-château, ses dépendances, la cour, ainsi qu'un parc de trois hectares avec un plan d'eau. Restauré avec goût, le lieu s'annonce magnifique. Vue de l'extérieur, l'extension en ossature bois apporte une touche de modernité à cet ensemble architectural grandiose qui sera « multifonctionnel », insiste-t-on dans cette commune de 10 500 habitants située dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

UNE MAISON RURALE POLYVALENTE

« Il y a 19 ans, j'ai commencé tout seul et à mi-temps les premières activités du

centre culturel. Depuis lors, on a évidemment fait un bout de chemin ! », s'amuse le responsable.

Désormais, l'équipe est constituée d'un directeur, de trois animateurs, d'un graphiste et d'une collaboratrice administrative mise partiellement à disposition de l'ASBL par la commune.

Au printemps prochain, tous au château, donc ! Après plusieurs années de transhumance, il y a évidemment pire comme perspective...

« Depuis plus de deux ans, nous occupons une habitation privée mise gracieusement à notre disposition par une habitante de la commune. Nous sommes à deux pas du centre du village et du château, ce qui nous permet de suivre de près l'évolution des travaux. C'est fonctionnel, mais pas toujours très commode », explique Bernard Michel.

À terme, en plus de ses nouveaux bureaux, le centre culturel pourra également compter sur une salle polyvalente de 180 places aménagée dans la grange de Winson. Cette maison rurale, cofinancée par la Région wallonne (rénovation des bâtiments), la Fédération Wallonie-Bruxelles, la commune et l'ASBL (équipements), servira à tous.

« Elle accueillera un gradin rétractable de 180 places et sera entièrement équipée au niveau son et éclairage. Ce sera un lieu polyvalent que nous partagerons avec les associations et les autres

services de la commune. On pourra à la fois y organiser des expos, des concerts, du théâtre, des arts vivants, un ciné-club... Tout a été pensé avec les architectes et les services techniques pour créer un espace vivant, fonctionnel et vraiment transformable en fonction du type d'activité », insiste le directeur.

Fin novembre, le permis d'urbanisme était en passe d'être octroyé. L'attribution du marché est prévue pour le printemps prochain. Et, si les délais sont respectés, la maison rurale de Fosses ouvrira ses portes fin 2019.

« Avec un outil formidable qui nous permettra de poursuivre nos activités dans l'esprit du nouveau décret : travail en réseau, projets partagés, éducation permanente, etc. Une philosophie qui, à Fosses, est la nôtre depuis longtemps déjà, précise Bernard Michel. Cette nouvelle législation ne nous a pas vraiment amenés à changer fondamentalement notre manière de travailler. »

Depuis près de 20 ans, le centre culturel fossois bouge, crée, anime et insuffle une belle dynamique en faisant rimer « culture » avec... « nomadisme ». Comme l'ASBL ne dispose pas de murs permanents, « c'est trucs, astuces et bouts de ficelles ! », sourit le directeur.

Il n'y a ni « saison » ni « programmation fixe » et l'équipe compose avec les moyens du bord. Avec le soutien « positif et permanent » du pouvoir communal en place (Union démocratique – MR, ▶

1. Château Winson en rénovation
2. Projet « Recolore ta rue »
3. THAF
4. Récolte de paroles



► CDH, indépendants). En occupant ici un centre sportif, là l'école voisine, plus loin encore un bâtiment communal. En nouant des partenariats au-delà des frontières. « Et en faisant preuve de créativité, de souplesse et d'initiative », ajoute-t-on en interne.

Car, dans cette commune mixte qui n'a ni bibliothèque ni maison de jeunes, le centre culturel occupe une place centrale dans la vie locale. « Nous avons historiquement une bibliothèque, mais qui a fermé ses portes il y a quelques années faute de moyens suffisants. Nous avons sauvé 8500 ouvrages qui sont toujours stockés dans un local communal avec l'idée, à terme, d'ouvrir une bibliothèque adossée au centre culturel, comme cela se fait à Doische, par exemple, mais ça demande un gros investissement. Alors nous développons des activités de lecture publique quand c'est possible. Mais ça manque, c'est clair. »

Le centre culturel est par ailleurs en connexion permanente avec le tissu associatif et avec les autres départements

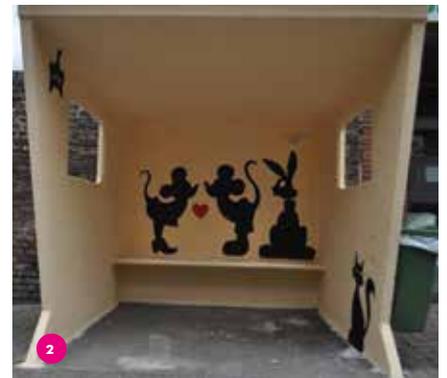
communaux, via notamment le Plan de cohésion sociale (PCS), qui vise à garantir l'accès aux soins médicaux, à l'emploi, au logement, à la culture et à la formation pour tous. « On s'inscrit depuis longtemps dans une logique commune au niveau des enjeux, mais aussi des champs d'activité à couvrir. »

Il apporte également un soutien logistique aux opérateurs locaux. Tout le petit matériel communal (chaises, tonnelles, podiums, matériel électrique, sono) est ainsi géré par l'ASBL. « Cela nous permet d'avoir une vue sur les activités en cours et de nouer, le cas échéant, de nouveaux partenariats. »

L'ASBL apporte également une aide administrative, technique ou promotionnelle. « Notre graphiste peut réaliser et imprimer des visuels, on donne un coup de main juridique, des conseils artistiques. Récemment, un groupe d'artisans qui voulaient se mettre en association de fait sont venus nous voir. Nous avons aidé le Cercle d'histoire à monter son exposition. »

Et puis, Fosses-la-Ville est une commune qui renaît progressivement. « Le centre de Fosses s'est paupérisé au fil du temps. Des commerces ont fermé. Il y avait un grand turn-over parmi les habitants. Mais, petit à petit, ça revit au niveau immobilier et de la vie communautaire. Deux cafés ont rouvert, c'est encourageant. Avec, ailleurs dans la commune, des villages plutôt verts, parfois nettement plus cosy, et des néo-arrivants qui ont également des attentes en matière culturelle », se réjouit Bernard Michel.

Avec deux rendez-vous incontournables et deux institutions : le carnaval de la Laetare, durant lequel le groupe folklorique régional célèbre des Chinels défile dans les rues de la ville et, tous les sept ans, la fameuse Saint-Feuillen, la plus grande marche folklorique de la province de Namur. « Là encore, nous essayons de jouer pleinement notre rôle en étant à la fois des porteurs de traditions et des porteurs de changement au travers d'animations dans les écoles et



dans l'espace public (expos, création d'une valise pédagogique...).

Un travail socioculturel qui se poursuit également dans le camping voisin du Val Treko, reconnu dans le cadre du plan d'habitat permanent de la Région wallonne. Avec une initiative pilote de maison de quartier, un espace baptisé La Pause où les habitants viennent échanger autour d'un café, un projet de théâtre-action, etc.

ÉLUS EN HERBE ET COULEURS VIVES

« Notre autre cheval de bataille, c'est la jeunesse », poursuit le directeur. L'ASBL est notamment chargée d'encadrer le conseil communal des enfants. « On le fait en toute indépendance avec des élections, une vraie campagne électorale, des projets concrets. Le premier conseil avait par exemple proposé la mise sur pied d'un Ravel dans la commune. Dix ans plus tard, le projet a vu

le jour et nous avons invité les enfants devenus grands pour couper le cordon. On a réalisé plusieurs choses très positives ensemble : un clip avec Canal C autour de l'environnement, une campagne propreté, un jumelage avec un conseil communal italien près de Milan... »

Pour les adolescents, le centre culturel a également mis sur pied un conseil consultatif de la jeunesse, puis une plate-forme jeunesse regroupant les acteurs concernés (AMO, ONE, CPAS, école de devoirs...). « Pour l'instant, on organise une récolte de paroles dans toute la commune. Et le 22 janvier, il y aura un conseil communal spécial jeunesse où les jeunes pourront présenter aux élus le fruit de leurs rencontres. »

DU THÉÂTRE ET DES ZYGOMARS

En matière artistique, le tableau des activités réalisées par l'ASBL parle éga-

lement de lui-même : à Fosses-la-Ville, les notions « de droit à la culture pour tous » et d'« égalité et d'émancipation » sont véritablement au cœur du projet. La preuve, notamment, au travers des nombreuses initiatives menées autour du théâtre.

Avec la commune voisine d'Aiseau-Preles, située quant à elle dans la province du Hainaut, le centre culturel namurois a brisé les frontières administratives « bien avant l'heure », sourit Bernard Michel. « Ils avaient une salle, nous pas. Nous avons décidé de nous associer pour organiser ensemble l'opération Théâtre à l'école. »

Chaque année, depuis 2006, les Fossois mettent également sur pied le festival Racontons la scène. « Nous investissons le centre sportif et nous le transformons en véritable salle de spectacle. C'est un fameux défi technique. Avec des régisseurs professionnels et l'équipe des ouvriers communaux, le hall est tout "pendrillonné", équipé d'une scène de 10 mètres sur 8 et de gradins d'une ca- ▶





7

5. Atelier pour « Recolore ta rue »
6. Conseil communal spécial jeunesse
7. Récolte de paroles
8. THAF



8

► pacité de 300 spectateurs. On propose des spectacles tout public de qualité et à des tarifs accessibles. »

Par ailleurs, le centre culturel coordonne, en partenariat avec la compagnie des Zygomars, des ateliers pour les enfants (8-12 ans). « On a deux groupes, ils travaillent durant toute l'année sur un même thème et se retrouvent pour un week-end de mise en commun de leurs créations. Avec, à la clé, six représentations, tout public et pour les scolaires. Ainsi, ils jouent devant leurs pairs et c'est très formateur. »

Toujours dans le registre des arts vivants, il y a le THAF, comme on l'appelle ici, la *Troupe de théâtre* des ados de Fosses qui, chaque année, se lance également dans une création collective. Ils ont entre 13 et 18 ans, de l'énergie à revendre, des opinions à exprimer, un regard sur leur époque à partager. Ils font du théâtre avec rigueur, passion et engagement en s'emparant de thèmes parfois sensibles (l'exode, les assuétudes, la fête). Et le THAF fait parler de lui bien au-delà de la commune, glanant ça et là un prix et nouant des contacts avec l'étranger. « Il y a un vrai travail d'écriture, de jeu, de mise en scène. On n'est pas dans l'occupationnel, insiste Bernard Michel. Et comme pour toutes nos activités, on met la

question du sens au centre de nos préoccupations. Qu'est-ce qu'on produit ? Pour qui, avec qui ? Est-ce de qualité ou pas ? etc. »

Enfin, dans un autre registre, davantage festif et populaire, il y a la traditionnelle balade contée de Noël, organisée avec le syndicat d'initiative local. Des comédiens amateurs proposent une série de saynètes aux quatre coins du village, avec la présence d'artisans locaux, des produits du terroir, des concerts. « C'est un moment attendu par les Fossois. On accueille près de 500 personnes ce soir-là », se réjouit le directeur.

RECOLORE TA RUE

Le centre culturel édite également tous les mois un petit journal, *Le Nouveau Messenger*, qui raconte de l'intérieur toute la vie fossoise avec des comptes-rendus de spectacles, des portraits, des infos sur le patrimoine, etc. L'ASBL est également impliquée dans l'art contemporain, avec le projet des Nouveaux Commanditaires, qui vise à mettre en lien artistes, société civile et médiateurs culturels. « On a déjà travaillé sur deux œuvres qui sont exposées dans la commune et nous avons d'autres projets en vue. »

Enfin, pour terminer notre visite (non exhaustive) de cet opérateur namurois particulièrement dynamique, on notera son implication au sein du collectif Basse-Sambre, qui regroupe par ailleurs les centres culturels de Farciennes, Fleurus, Aiseau et Sambreville, ainsi que la commune de Jemeppe-sur-Sambre autour du projet Sambre avec vue.

« Là encore, c'est une belle aventure collective, conclut Bernard Michel. On a travaillé avec des photographes et des habitants autour de leurs regards, positifs et négatifs, sur leur région. Il y a un gros travail autour de la réappropriation de l'espace public par les citoyens, avec notamment l'opération Recolore ta rue. Des habitants ont repeint des au-bettes de bus, réalisé des fresques. Il y a de la vie et des couleurs, c'est vraiment très stimulant. » ●

INFOS :

Centre culturel de l'entité fossoise ASBL
22 rue Donat Masson
5070 Fosses-la-Ville
Tél. : 071 26 04 40
www.centreculturel-fosses.be



LE MINISTÈRE TUNISIEN DES AFFAIRES CULTURELLES

EN MOUVEMENT

Depuis mars 2017, des experts français et tunisiens se rencontrent dans le cadre d'un jumelage des ministères de la Culture. Financé par l'Union européenne, ce programme associe aussi quelques fonctionnaires du ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

.....
PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG
directeur général adjoint, Service général de l'Action territoriale
.....



Il s'agit, autour d'échanges d'expériences et de bonnes pratiques, de réfléchir ensemble à une réforme des politiques culturelles tunisiennes. Les objectifs poursuivis sont de clarifier l'organisation du ministère et de ses institutions, d'améliorer ses outils de communication, de développer ses capacités de suivi et d'évaluation, notamment par la connaissance statistique des secteurs, et d'approfondir l'ancrage des politiques culturelles dans les territoires. C'est sur cette dernière question que je reviens ici.

Le 14 janvier 2011, après quatre semaines de manifestations non violentes, le président tunisien Ben Ali fuit le pays. Cette révolution de jasmin conduit la Tunisie sur la voie de la démocratie. Près de sept ans plus tard, la société tunisienne est en plein questionnement, les institutions évoluent, la société civile monte en puissance dans le débat public. Parallèlement, la crainte existe d'une prise en main des populations par des groupes qui luttent contre la démocratie. Dans ce contexte, le ministre de la Culture Mohamed Zine El Abidine lance le projet « Tunisie, Cité des Arts », un vaste programme axé sur le développement des droits culturels auquel il souhaite associer les acteurs des territoires. L'objectif est que les opérateurs, tant publics qu'associatifs, collaborent à la définition et à la mise en œuvre des politiques culturelles. Il s'agit de créer « plus de vie régionale, plus de démocratie, plus de liberté ». La décentralisation est donc au cœur du débat.

Au cours de plusieurs rencontres avec nos collègues tunisiens, tant à Tunis que dans les régions, nous avons découvert une organisation à la fois héritée du modèle jacobin français, où toute décision appartient à l'État central et déconcentré, puisque chacun des 24 gouvernorats du pays dispose d'un Commissariat régional à l'action culturelle (CRAC), dirigé par un délégué dépendant directement de Tunis. Les 400 bibliothèques et les 220 maisons de la culture sont organisées directement par l'État et placées sous la direction des CRAC. Malgré les apparences de la déconcentration, le système est extrêmement centralisé, l'État dispose d'un monopole de l'action culturelle, la stratégie et les moyens percolent de Tunis vers les territoires.

DES PRIORITÉS SPÉCIFIQUES DANS CHAQUE RÉGION

En sillonnant les provinces pour rencontrer les délégués dirigeant les CRAC, nous avons senti une tension forte entre le besoin de soutien et de directives venant du ministère, d'une part, et la volonté de prendre les choses en main, de définir dans chaque région des priorités spécifiques, d'autre part. Il serait réducteur de présenter la question comme un conflit entre les partisans de la centralisation et ceux d'une politique visant à renforcer le pouvoir des collectivités locales ou des associations, tant les motivations des différents acteurs peuvent paraître multiples. Certains délégués

1. Monia Miled, responsable des formations au Service de la Lecture publique à Tunis

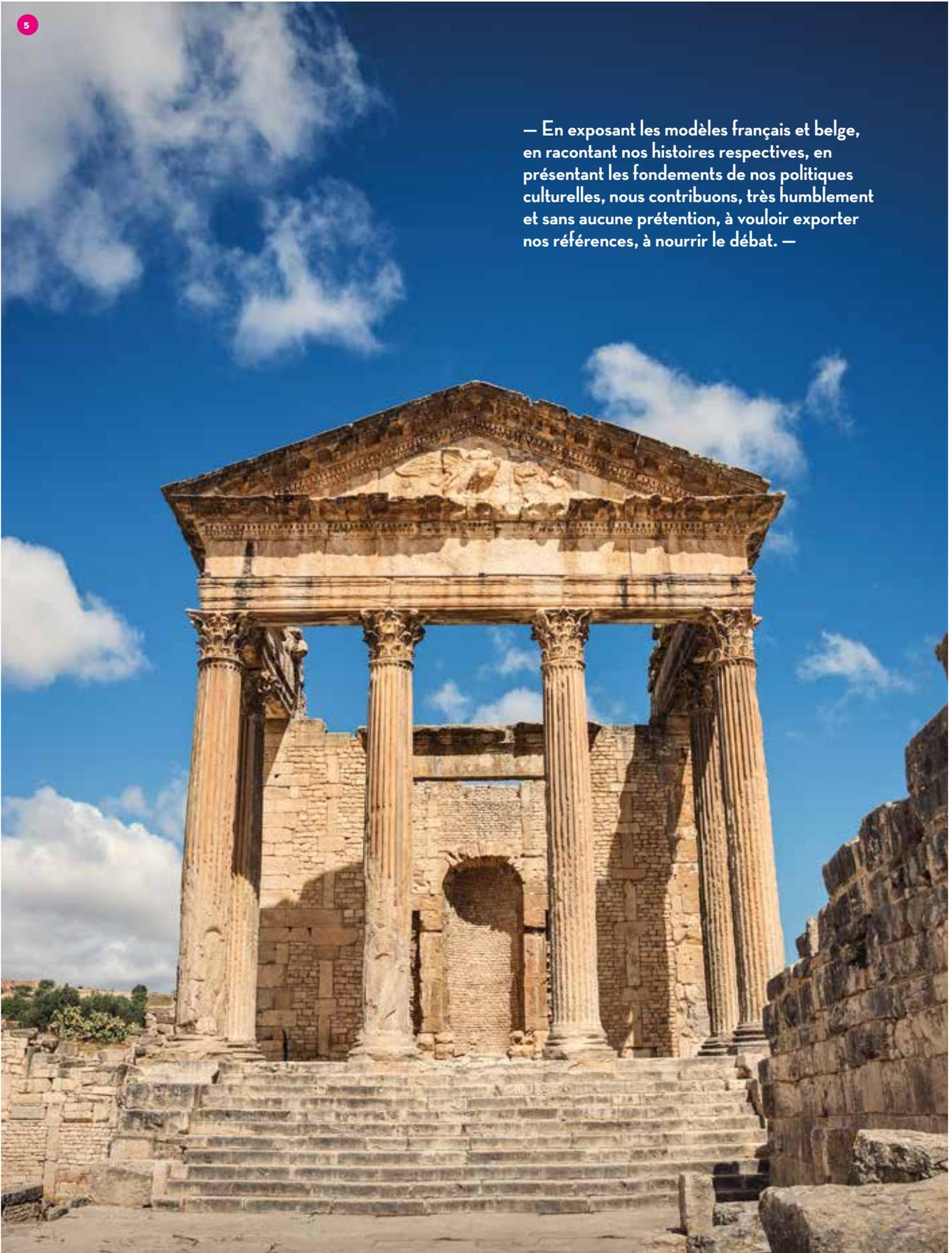
2,3,4. Un magnifique projet du ministère des affaires culturelles en collaboration avec le gouvernorat de Tunis, la municipalité, l'union des artistes plasticiens tunisiens, et des étudiants des Beaux-Arts: 900 mètres de viaducs décorés.
© J-F Füeg (toutes les photos)

sont ambivalents, d'autres souhaitent manifestement maintenir un pouvoir discrétionnaire et conçoivent leur mission de manière paternaliste, d'autres encore se méfient de la société civile qu'ils jugent immature, les plus enthousiastes voient dans les changements à l'œuvre une opportunité de développer un projet d'éducation populaire sur tout le territoire, de mettre la culture au service de la citoyenneté, ceux-là parlent de politique culturelle adaptée à chaque région.

L'ensemble des acteurs que nous avons rencontrés partagent la volonté de maintenir une cohérence à la politique du ministère. Même les plus fervents partisans de la décentralisation attendent de Tunis une impulsion stratégique. Il faut cependant noter que derrière la notion, souvent brandie comme un étendard, d'unité du peuple tunisien se cache la crainte de voir monter en puissance des forces politiques non démocratiques, en particulier de groupes ou partis islamistes. Ce n'est donc pas tant la participation des citoyens que sa confiscation au profit d'un projet liberticide qui en inquiète plus d'un.

5

— En exposant les modèles français et belge, en racontant nos histoires respectives, en présentant les fondements de nos politiques culturelles, nous contribuons, très humblement et sans aucune prétention, à vouloir exporter nos références, à nourrir le débat. —





► POSITION STRATÉGIQUE DES CRAC ET QUESTION DES MOUVEMENTS CITOYENS

Autre fait remarquable, les grands absents du débat sont les pouvoirs locaux. Si certaines villes comme Tunis ou Sousse ont un service des Affaires culturelles, la grande majorité n'a pas investi ce champ politique. Par ailleurs, la direction des communes est toujours sous la responsabilité de « délégations spéciales » en charge des affaires courantes, désignées par l'État sous le régime de Ben Ali, ce qui induit une méfiance importante de la part des associations et mouvements citoyens. Des élections communales, initialement prévues pour le 17 décembre, auront lieu en mars 2018.

Dans ce contexte, les CRAC occupent une position stratégique. Ils sont l'articulation naturelle entre le ministère et les régions. Ils sont à la fois la courroie de transmission des injonctions de Tunis et les animateurs de la politique culturelle locale, traduisant les aspirations collectives des habitants des territoires. En d'autres termes, idéalement, ils irriguent les territoires grâce aux projets nationaux comme « Cité des Arts » et créent les conditions de l'émergence d'une stratégie adaptée aux besoins propres de chaque communauté locale qui s'inscrit dans ces programmes. Ce type de fonctionnement vertueux nous a été décrit par les délégués de Bizerte ou de La Manouba, par exemple.

Le CRAC, dans ces cas-là, se profile volontiers comme l'opérateur d'appui sur les territoires, le responsable de la mise en réseau de tous les acteurs, tant associatifs qu'institutionnels. Il pilote avec les opérateurs culturels l'analyse partagée du territoire, la formation continue des professionnels, la mise en place d'outils communs (sites partagés, catalogues collectifs de bibliothèques, bureau de programmation, etc.). C'est donc dans les régions que se joue l'avenir des réformes en cours, c'est là que les politiques de décentralisation font la preuve de leur efficacité. Quand, par exemple, tous les opérateurs publics et associatifs de La Manouba créent un « Conseil régional de la culture » pour construire collectivement un programme culturel de proximité et qu'ils décident de focaliser leur action dans les quartiers défavorisés, ils s'approprient « Cité des Arts » en en faisant un outil taillé sur mesure pour leur territoire. Comme l'indiquait un délégué : « Ce programme vient remplacer les vieilles méthodes de travail sans en avoir l'air. L'impact de ce changement, c'est qu'une autre philosophie est en train de s'installer. » Et cette philosophie met le citoyen au cœur du dispositif.

L'objectif des CRAC serait alors de renoncer, petit à petit et au fur et à mesure de la maturation du système, à opérer directement les actions culturelles au profit du secteur associatif, d'une part, et des collectivités locales, d'autre part. Pour que cette évolution soit possible,

5. La Tunisie gère un patrimoine exceptionnel. Ici Dougga, dans le gouvernora de Bejja
6. Au musée de Sousse avec le Conservateur
7. Le ministère dispose, en plein cœur de la médina, d'un service d'appui aux opérateurs culturels

le rôle des communes doit être précisé. Aujourd'hui, elles sont quasi absentes tant en matière de financement que comme opérateur. L'alliance entre l'échelon local et l'État est sans doute la clef de la réussite d'une politique culturelle ancrée dans les territoires où l'État n'est plus organisateur ni seul pouvoir subsidiant. L'après-élections communales constitue une fenêtre d'opportunité pour impulser cette évolution. Cette rencontre avec les collègues tunisiens est particulièrement enthousiasmante, parce qu'elle a lieu à un tournant historique. Et comme tous les changements, celui-ci est marqué par un bouillonnement intellectuel, un souffle et une soif de progrès tout à fait réjouissants, mais aussi pas des craintes et des réticences. En exposant les modèles français et belge, en racontant nos histoires respectives, en présentant les fondements de nos politiques culturelles, nous contribuons, très humblement et sans aucune prétention, à vouloir exporter nos références, à nourrir le débat. ●



LES TECHNICIENS RÉPARATEURS DU CENTRE DE PRÊT DE NANINNE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © Centre de prêt de Naninne

Une visite au centre de prêt de Naninne est loin d'être banale... Le lieu que connaissent tous les adeptes du scoutisme en Belgique francophone recèle une histoire et un personnel hors du commun. Au creux du bâtiment se loge une pièce un peu particulière. Un bureau où foisonnent les câbles, les tournevis, les boîtiers, les consoles, et au milieu de cette caverne d'Ali Baba, deux hommes vous accueillent en blouse blanche... Le service rendu ici ressemble à s'y méprendre à celui qu'on trouve dans la plupart des hôpitaux. À ceci près que les malades traités sont loin d'être des humains, mais bien du matériel technique relevant du domaine audiovisuel ; il s'agit de rendre vie, de réparer, de colmater, de déterminer ce qui a bien pu causer une panne, un arrêt de l'engin.

A Naninne, chaque scout sait qu'il peut emprunter une tente, chaque association garde au coin de son esprit qu'il est possible d'emprunter gratuitement du matériel technique audiovisuel de pointe. Mais saviez-vous que le centre de prêt dispose d'une équipe de deux hommes dont le quotidien s'apparente au vécu des chirurgiens prêts à tenter l'impossible pour assurer les réparations d'un matériel endommagé ? La vie d'un ampli, d'un micro, d'un appareil photo est loin d'être un long fleuve tranquille. Les petites et grandes pannes sont légion. Si, dans votre vie quotidienne, vous confiez vos instruments défectueux au magasin où vous les avez achetés, à Naninne, on tente l'impossible pour réparer sur place. En 2015, 3 266 pannes ont été recensées. Une moyenne de 272 appareils en souffrance chaque mois... Un chiffre qui peut sembler énorme... Mais, ras-

surons-nous, sur cet ensemble de « malades », 1 497 ont été complètement réparés. Le reste attendait une solution... Le savoir-faire est exceptionnel au centre de prêt, les équipes dans leur ensemble y ont développé un souci du détail et du travail bien fait. Alors, si la réparation prend un peu plus de temps, c'est toujours dans un objectif de récupération et de satisfaction de l'utilisateur. Rares sont les appareils purement et simplement jetés. Tout est récupéré, découpé, réutilisé. Le potentiel de réparation entre toujours en ligne de compte lors de tout achat de nouveau matériel.

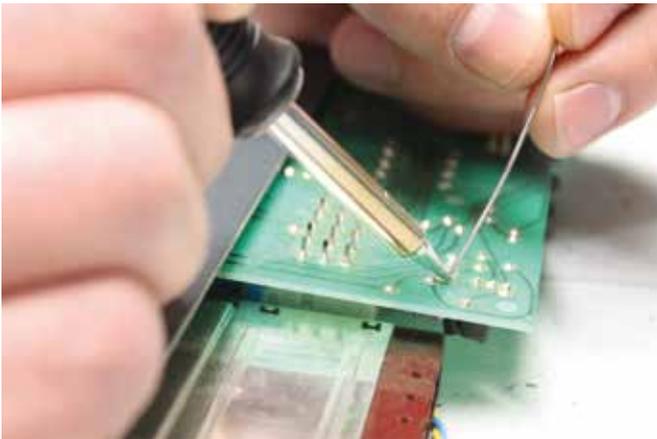
RECYCLER : LE MAÎTRE MOT

À Naninne, on sait ce que recycler signifie... Jérónimo Hidalgo et François Balsacq gèrent en bon père de famille le service électronique audiovisuel du centre de prêt. Service audiovisuel ?

Hôpital pour matériel en perte ? On n'en est pas loin. Il n'est pas rare de voir François Balsacq pousser devant lui ce qui pourrait bien ressembler à une ambulance pour instrument en tout genre. Comment ces deux hommes en sont-ils arrivés là ? L'un possède un diplôme en menuiserie ébénisterie, est sculpteur et a suivi une formation en électronique, l'autre était, dans une autre vie, régisseur dans un centre culturel.

Les hasards de la vie les ont menés jusqu'à Naninne au grand bénéfice de tous les usagers du centre. De formations en bagages acquis sur le terrain, nos deux hommes n'ont cessé de continuer à enrichir leurs connaissances. Ils vous signaleront que l'apprentissage se décline sur toute la vie. Pas question de se contenter d'un équipage du passé. Les technologies évoluent chaque année, voire même de mois en mois, et s'ils souhaitent rester performants, inutile de se reposer sur des acquis d'autrefois. Nos deux spécialistes lisent beaucoup. Ils s'informent continuellement. Les évolutions de leur métier, ils les connaissent et se tiennent au goût du jour.

Une journée type à Naninne, pour peu qu'il en existe, consiste d'abord à vérifier le matériel de retour et les pannes signalées avec ces rentrées. L'ambulance se met en route et pare au plus pressé. Le moteur de l'action reste l'efficacité et la satisfaction des em- ▶



► prunteurs. Autrefois, il y a bien longtemps, les emprunteurs se chargeaient eux-mêmes de faire les réparations nécessaires. Mais, dans la pratique, le système présentait de grosses failles. Les appareils mettaient énormément de temps à revenir vers le centre et parfois ne rentraient pas du tout.

La panne la plus fréquente ? Impossible à dire... à la plus grande joie de nos deux « chirurgiens ». Le travail se révèle chaque jour très varié. Et s'apparente bien souvent à un casse-tête. Les réparations peuvent prendre du temps : de dix minutes (dans le meilleur des cas) à deux jours. Jérónimo vous dira qu'il existe des pannes « vicieuses » et d'autres beaucoup plus simples. Mais de manière générale, les pannes sont aujourd'hui très complexes. François Balsacq précisera à plusieurs reprises toute l'importance de leur travail de réparation. À Naninne, on ne remplace pas tout, on répare le composant. Nos deux hommes s'apparentent vraiment à deux médecins cliniciens dont la plus grosse partie du travail réside dans le diagnostic. La pratique chirurgicale proprement dite, la réparation, vient ensuite et est souvent assez rapide.

LA CAVERNE D'ALI BABA

Leur espace bureau pourrait ressembler à une caverne d'Ali Baba tant les étagères regorgent d'appareils en tout genre. C'est qu'ici, à l'instar de ce qui se pratique en Afrique, on « cannibalise » les instruments. Un appareil est irrécupérable, irréparable, on le garde pour les pièces. Il attend sur les rayons le mo-

ment où l'une de ses parties pourra servir à rendre vie à un autre appareil... Les appareils trop abîmés ne sont donc jamais jetés, mais utilisés pour en réparer d'autres. On ne jette rien, on récupère. Belle manière d'illustrer la durabilité...

Nos deux chirurgiens ont peu de contact direct avec le public. Mais l'ensemble de leur travail est orienté vers l'emprunteur. L'équipe essaie de l'aider, de lui apporter satisfaction en remettant au plus vite les appareils en état de fonctionner parfaitement. On sent la passion dans leur regard quand ils confient que jamais ils ne sont venus travailler avec des pieds de plomb. Travailler à Naninne, c'est aussi travailler sans pression, sans une obligation de résultat immédiat et, finalement, cela fonctionne vraiment bien, puisque si vous confiez votre appareil en réparation dans le privé, il faudra souvent plusieurs jours, voire des mois, pour le récupérer. Ce qui est loin d'être la réalité à Naninne.

Le travail se fait clairement en équipe. Si chacun dispose de son bureau, il est évident que la communication est constante. Ils affirment haut et fort : « NOUS dépannons et non, je dépanne. » La solidarité se perpétue allègrement dans ces locaux. Elle s'apprend dans le quotidien du travail. Avec un brin de nostalgie, et un peu

d'inquiétude, François et Jérónimo se demandent parfois ce qu'il se passera lorsqu'ils ne seront plus présents. « Il faudra qu'on mette sur papier nos expériences » pour qu'elles se transmettent, et prévoir également un accompagnement pour les futurs employés qui prendront leur succession. Nos chirurgiens sont aussi des guides. Les deux hommes ont conscience de la chance qu'ils ont de travailler au centre de prêt de matériel. Ils déclarent qu'ils se trouvent dans un

« outil culturel magnifique ». Les enfants qui empruntent les tentes, les centres culturels qui se fournissent en matériel technique mettent en place des activités qui resteront longtemps dans leur mémoire et chacun à Naninne est bien conscient de faire partie de la chaîne qui permet ces réalisations.

Dans leur hôpital pour appareil en tout genre, vous trouverez dans un coin une guitare. Jérónimo n'hésitera pas, si vous lui demandez gentiment, à gratter les cordes et à vous sortir quelques accords. Le lieu empli d'outils se transformera si vous n'y prenez garde en salle de concert improvisée. Pas longtemps, parce que le travail n'attend pas et qu'à Naninne, le service aux usagers n'est pas un vain mot... Fermons la porte et laissons nos deux magiciens en découdre avec les circuits, les amplis et autres appareils blessés... ●



SAISON DES CULTURES NUMÉRIQUES :

EMPATHIE ET CITOYENNETÉ

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle à PointCulture

La Saison des cultures numériques, organisée par la Fédération Wallonie-Bruxelles, accompagne les bouleversements de toutes nos habitudes par le numérique. Notamment nos perceptions du monde à travers l'artistique, dont les technologies actuelles modifient les catégories, déplacent les frontières, tant dans le faire que la diffusion. La Saison des cultures numériques fonctionne sur appel à projets. Des aides de 1000 à 20 000 euros sont octroyées selon l'importance des dossiers. L'enveloppe globale est de 150 000 euros. Certains événements, non subsidiés, demandent à bénéficier du label et de la communication. Petit aperçu avec une table ronde (PointCulture) et Urbanika (Centre culturel d'Evere).

« J'HABITE UNE VILLE FANTÔME » AU POINTCULTURE DE LOUVAIN-LA-NEUVE

Au PointCulture de Louvain-la-Neuve sont exposées les toiles de Bruno Vande Graaf sur le thème « J'habite une ville fantôme ». Les peintures dressent le portrait d'une région, le Borinage, qui ne cesse de subir le reflux d'une révolution industrielle antérieure. Friches industrielles et culturelles, devantures de magasins abandonnés, dancings sinistres, bungalows individuels momifiés, infrastructures publiques désuètes, le tout dans une surprenante célébration mélancolique. Quels fantômes, quelle mélancolie nous prépare donc la nouvelle révolution industrielle, à savoir la vague numérique ? C'est le genre de questions que documente la table ronde réunissant un représentant de l'ONU, un animateur de FabLab et un échevin de la mobilité, soucieux de pen-

ser le numérique comme technologie d'émancipation.

Frédéric Saliez contextualise l'intervention du programme « Habitat » de l'ONU. Des années 1970 à aujourd'hui, la population urbaine est passée de 10 à 70 %. Les préoccupations environnementales sont nées officiellement en 1972. Dans la foulée, penser l'espace public comme lieu stratégique du développement durable et de la citoyenneté active est devenu une priorité. Quel modèle de ville promouvoir dans le monde ? Après des décennies où l'on pensait les infrastructures à construire avant de se préoccuper de la vie à y mener, il devenait urgent d'inverser la tendance, partir du vivre ensemble avant de concevoir l'habitat. C'est un profond changement de mentalité et c'est ce à quoi s'attache le projet Block by Block. Que ce soit dans un pays d'Afrique ou d'Europe de l'Est, tout commence par le choix d'un site où l'ONU souhaite ►





Exposition de Bruno Vande Graaf ©

► implanter un chantier participatif. Une fois que les autorités ont donné leur accord, à partir de photos satellites, des membres de la communauté *Minecraft* réalisent une reproduction en 3D du site sélectionné. *Minecraft* est un jeu audiovisuel de type Lego, qui offre une grande souplesse d'imagination et rassemble d'innombrables joueurs dans le monde entier. Ensuite, démarre le processus participatif proprement dit. Une visite du site est organisée avec les gens des quartiers proches et les consultations qui s'ensuivent permettent de récolter des projets d'équipements à construire pour réaménager l'espace en question. La mise en commun des différentes pistes anime confrontations et controverses, ressorts de la démocratie. Les débats permettent de faire prendre conscience de tous les enjeux citoyens de l'aménagement urbain, de mesurer que c'est une affaire de tous. L'utilisation du jeu vidéo, comme interface didactique et transitionnelle, favorise la participation des jeunes qui ne se sentent pas, *a priori*, qualifiés pour plancher sur de telles questions. *Minecraft* permet de modéliser les différents projets en 3D et de rendre plus apparents leurs défauts et avantages respectifs. Le dispositif débouche quelquefois sur de véritables exorcistes. Par exemple, lors de l'édition de Block by Block dans la ville de Mitrovica, où les deux principales communautés, meurtries par la guerre, restent fortement clivées, le pont existant entre les parties de la ville qu'elles occupent respectivement étant plutôt perçu comme un obstacle à la communication. Le pro-

cessus a conduit à l'élaboration d'un nouveau pont, véritable trait d'union conceptualisé par les jeunes des deux camps. En pareille circonstance, l'outil numérique, inclus dans un cercle vertueux de la participation réelle, favorise le déblocage.

Des ponts, des passerelles sont nécessaires entre les différents territoires, entre les différentes composantes de la société, pour traiter du numérique pragmatiquement empiriquement, et non comme d'une technologie surnaturelle (et souvent elle y ressemble, accomplissant la science-fiction d'hier) venant transmuter nos quotidiens. C'est le contexte nécessaire pour que les opérateurs culturels puissent jouer pleinement leur mission d'éducation. La ministre de la Culture française ne disait pas autre chose lors des dernières rencontres de culture numérique : selon elle, les bibliothèques et médiathèques, bien réparties sur l'ensemble du territoire, sont placées idéalement pour prendre en charge cette éducation citoyenne au numérique.

C'est bien dans cette ligne que s'inscrit Urbanika, festival d'arts numériques et de cultures urbaines, réparti sur trois lieux, le théâtre Varia, L'Entrela' et la Cité Culture de Laeken.

FESTIVAL URBANIKA AU CENTRE CULTUREL D'EVERE

L'Entrela', Centre culturel d'Evere, profite de ce festival pour renforcer son engagement déjà accentué sur la question du numérique. Sa directrice, Karin

Fontaine, fait de la question du numérique un enjeu capital de l'action culturelle de terrain. Elle sait bien ce qu'un centre culturel peut apporter de mieux lors de l'apparition d'une technologie dont les développements bouleversent la socialisation : éviter les effets d'envoûtement, positifs ou négatifs, replacer son appropriation par les citoyens dans une perception plus large des tenants et aboutissants, dans une histoire diversifiée et un ancrage soucieux du lien social. Cela est directement perceptible dans l'offre permanente d'ateliers créatifs qu'elle met en place avec son équipe. La création numérique, la photographie numérique sont au sein d'un ensemble beaucoup plus large des techniques d'expression de soi. L'Entrela' anime des ateliers citoyens où le choix d'un outil numérique à réaliser ensemble est déterminé par les échanges et les besoins des participant-e-s, en vue d'améliorer le vivre ensemble dans la cité. L'espace numérique, d'autre part, bien équipé, agréable, accomplit son travail de fourmi contre la fracture numérique, à destination de publics diversifiés quant aux âges et origines sociales. Cet engagement prend aussi la forme d'animations scolaires dont le but est de former à la recherche documentaire sur le Web. Car il ne suffit pas d'être *digital native* pour utiliser de manière critique et intelligente les ressources d'Internet.

Cette approche hybride du numérique – dans ses ramifications avec les autres domaines de la vie – s'intensifie avec les ateliers organisés dans le cadre d'Urbanika. Le groupe de jeunes, de 7 à 14 ans, s'initie à tour de rôle à différentes techniques créatives incluant une dimension numérique. Au *mapping* (projection d'images vidéo sur des supports en 3D), au *MAO* (création de musique assistée par ordinateur), au *light painting* (peinture lumineuse éphémère dans l'espace, captée par un appareil photo numérique), à l'*human beatbox* (technique de percussion vocale)... Ces apprentissages sont complétés par des initiations à la danse hip-hop (breakdance) et à l'écriture de chansons. Il ne s'agit pas d'apprendre de manière isolée, et uniquement pour soi, mais ce que

chacun-e va réussir à créer et maîtriser dans chacune de ces disciplines va contribuer à la présentation d'un spectacle collectif en fin de stage. À partir de techniques corporelles (la danse, la voix, le geste de peindre) et analogiques (l'écriture), les interfaces numériques interviennent pour modéliser, mettre en forme, associer et mélanger, mettre en commun, en un « tout » partagé, les savoir-faire de chacun-e.

Prenons l'exemple de l'*human beatbox*. Il s'agit, uniquement avec la bouche – toutes les parties de l'appareil buccal et pas uniquement la voix –, de produire une trame rythmée, scandée, à base de sons bruts ou imagés, onomatopées abstraites ou littérales, imitations d'instruments de musique (pour pallier leur absence, au départ), de bruits animaux et autres éléments naturels. On trouve des traces de cette technique dans des traditions très anciennes, notamment indiennes et chinoises. Le jazz, avec le scat, en a exploré un aspect particulier. Mais ce sont surtout les cultures urbaines plus récentes qui se sont emparées de l'*human beatbox* et en font un instrument à part entière. Comme le blues qui démarre avec une pénurie d'instruments et fabrique guitares et banjo avec des cageots, la musique de rue démarre avec peu de moyens, le talent d'imitations vocales et le rythme corporel tiendront lieu d'orchestre. Ensuite, de petites machines, pas trop chères, permettent d'enregistrer, de superposer, de faire des boucles, de bidouiller des trames. Mais donc, au début de l'atelier beatbox, pas de technologie, rien dans les mains, tout au niveau de la bouche, lèvres, langue, palais, larynx, souffle... Apprendre à faire sonner des consonnes, essentiellement. D'abord seul, puis en groupe. Construire un rythme ensemble. Écrire ces sons sur un tableau, leur donner vie, enchaîner des suites qui ébauchent une ligne de basse, un fil où pourra venir se poser un texte lu ou chanté. Ce qui sort de chaque bouche, non amplifié, a peu



Urbanika, le festival d'arts numériques «hip-hop» de Bruxelles ©

d'amplitude. Mais en groupe, on réalise que les petits filets forment de grands airs. Après les éléments de base, on peut s'exercer à construire ensemble une atmosphère, par exemple le passage d'une averse, éparses puis dense, avec apogée orageux et lente traîne de plus en plus lâche. Ensuite, ce nouveau savoir-faire est sollicité dans une autre classe, avec un autre animateur, face à l'interface technologique. Ça devient plus amusant. Les prothèses numériques donnent une toute autre amplitude à ce qui sort de la bouche. On s'enregistre, on crée des couches, basses, aiguës, qui s'entrelacent, on ponctue de cris, les copains et copines qui ont participé à l'écriture des chansons viennent pousser la chansonnette sur cette trame rapidement esquissée. Au passage, on rencontre les inhibitions habituelles, mais les savoirs requis sont beaucoup plus intuitifs et la permissivité plus engageante, les résultats « bluffants » plus accessibles. Il n'empêche que l'on peut observer que les plus délégués viennent plus facilement avec des clichés, que la timidité finit par sortir des sons plus intéressants, plus surprenants. Néanmoins, l'exigence d'obtenir un résultat en trois jours, à produire sur une scène devant les parents, fait que les animateurs usent de procédés qui précipitent un peu les processus. C'est de bonne guerre.



Le spectacle de la compagnie les Daltoniens, pour public familial ou scolaire, donne un concentré abouti des différentes techniques abordées lors des ateliers et privilégie là aussi une approche immersive dans le numérique, la dimension critique évitant les grands discours, mais s'éprouvant (enfin, espérons). Le dispositif central est un tableau interactif dans une classe à l'organisation traditionnelle. Jusqu'à ce que les élèves s'emparent des ressources magiques du tableau numérique pour délirer et s'engager dans une navigation culturelle explosant les limites spatiales de l'école. Entre les lignes, le numérique est présenté comme une fenêtre sensible sur le monde, une manière d'explorer les différentes cultures et un accès ludique à des connaissances illimitées. Le mapping, au service d'un décor virtuel et d'une mise en scène légère et vivante, reflète bien la manière dont les innombrables ressources visuelles à disposition de tous peuvent construire un imaginaire, raisonné, humaniste, selon les modes d'attention privilégiés. Les chansons, qui forment le cœur du spectacle, illustrent avec humour différentes cultures nationales ou régionales, sans pour autant toujours éviter les clichés, mais en faisant mouche. Le public scolaire qui remplit la salle Toots est chaud, chaud. De quoi encourager l'approche du numérique par l'humain et en pariant sur les bons sentiments, l'empathie intelligente. Ce n'est pas forcément un mauvais choix. ●

FRANÇOIS OST ET JEAN-CLAUDE IDÉE :

LE THÉÂTRE A-T-IL TOUS LES DROITS ?

PAR HERVÉ GÉRARD

écrivain, éditeur, président de la Foire du livre

Deux grands talents et un point commun, celui d'un grand carrefour d'idées : une scène de théâtre qui est le point de convergence entre ces hommes.

Le premier, c'est Jean-Claude Idée. Un touche-à-tout des mots, qu'il met merveilleusement en scène de la Navarre à Bruxelles, de Paris à Besançon. Le Magasin d'écriture théâtrale (MET), c'est lui, l'Université populaire du théâtre qu'il fonde avec un certain Michel Onfray aussi. Aujourd'hui, il triomphe à Paris avec la pièce *Meilleurs alliés* (d'Hervé Bentégeat, Théâtre Montparnasse) où il met en scène Churchill et Charles de Gaulle plus vrais que nature sous les traits de deux comédiens belges : Pascal Racan et Michel de Warzée. Et Jean-Claude sillonne l'Hexagone dans tous les sens, même si son cœur est à Bruxelles, jamais avare dans le partage de sa passion pour cette langue française que ce polyglotte et traducteur reconnu manie et défend à la perfection.

Le second est un homme sérieux, pourrait-on croire quand on s'attarde sur son impressionnante biographie qui n'a rien à envier à sa très longue bibliographie. Mais comment diable trouve-t-il le temps ? Son intelligence l'y aide beaucoup. François Ost est juriste et philosophe. Philosophe du droit. Non point avocat ou juge, mais un théoricien de cette belle matière sans laquelle il n'y aurait comme seul moteur de la société que la loi de la jungle. Académicien,

ancien vice-recteur de l'USL, professeur réputé en Belgique (Université Saint-Louis-Bruxelles, UCL, ULB) et à l'étranger (Genève), auteur de nombreux essais (dont *Raconter la loi : aux sources de l'imaginaire juridique*, éd. Odile Jacob), F. Ost est aussi dramaturge : il a écrit une *Antigone voilée*, ainsi que *La nuit la plus longue : Sade et Portalis au pied de l'échafaud* mise en scène par un certain Jean-Claude Idée à la Comédie Claude Volter, et *Camille* (Claudel) mise en scène par Nele Paxinou (Cie Baladins du Miroir) et jouée ce mois de janvier 2018 au Théâtre Jean Vilar mais aussi dans des centres culturels, dont celui de Bertrix l'an passé.

Nous voilà donc prêt à croiser avec eux non point le fer, mais le feu d'une passion commune dont nos deux interlocuteurs s'arrogent tous les... droits.

UNE VISION DANTESEQUE ?

Le droit serait-il une divine comédie ? Le ton est donné par François Ost. Il est en tout cas comédie humaine. Mais sans une dose de sacré, il a bien du mal à s'imposer. Le droit prend appui sur le transcendantal et ne peut être sans s'appuyer sur un récit, sur des mythes. Encore faut-il connaître ceux que nous

sommes prêts à entendre. Jean-Claude Idée se veut voltairien en se référant au *Dictionnaire philosophique*. Un dieu est nécessaire pour faire fonctionner la société. On n'a rien trouvé de mieux. Il est une préoccupation constante, comme le soulignait déjà *De Republica* de Cicéron. Une société de quelques dizaines de personnes est rythmée par les fêtes et les rites et, en référence à l'*Antigone* de Sophocle, ce sont les passions qui fondent les cités. L'homme est un être de passion capable de grandes solidarités. Malraux écrit : « Il n'y a pas de grande civilisation, sans chimère. » Il n'y a donc pas de politique sans rêve commun. Et François Ost d'ajouter que les passions juridiques procurent une énergie nécessaire à la cohésion d'une société.

ET THÉÂTRALE

Le droit et ses applications sont d'incroyables sources d'inspiration, car ils sont partie intégrante de notre vie. Jean-Claude Idée se réfère à l'*Antigone voilée* de François Ost. La loi de Dieu doit-elle prévaloir sur celle des hommes ? Les conflits sont nombreux en philosophie du droit. Les Espagnols se réclament du droit souverain là où les Catalans estiment pouvoir disposer d'eux-mêmes. On en revient aux notions de nation et d'ethnie, au mythe de la pureté. Même désir de loi commune dans l'œuvre de Cervantès : tout le monde doit être chrétien et baptisé. Il n'y a aucun droit à la différence. François Ost se plaît à rappeler que la première grammaire castillane sort en 1492, au moment de la découverte de l'Amérique. Toujours ce besoin d'uniformisation au moment où le monde hispanique s'étend. Le juriste souligne le côté dramatique et théâtral du procès : la toge, la perruque,



Jean-Claude Idée,
Hervé Gérard
et François Ost

les réactions du public, les effets oratoires des avocats, la tête du condamné à la lecture de la sentence. C'est pourquoi on maintient la cour d'assises plus spectaculaire. Voyez Shakespeare : sur les 36 pièces que l'on connaît de lui, 30 mettent en scène un procès. La justice fait recette dans le théâtre. Chabert, dans Balzac, est tué juridiquement, victime de mort civile. Le pouvoir, le sexe, l'argent se partagent les planches avec le droit dans la mise en scène de leurs manifestations les plus ostentatoires. Mais qu'est-ce finalement que le théâtre ? Rien à voir, selon Jean-Claude Idée, avec la théâtralité : « 90 % des manuscrits que je reçois en lecture ne sont pas du théâtre, mais bien des récits romanesques transformés en forme théâtrale. La joute oratoire est fondamentale. Il n'y a pas de théâtre s'il n'y a pas de confrontation, d'exhibition des mots qui met par exemple en lumière une polémique dans la cité. Le conflit doit être immédiat sur scène, il n'y a pas place pour le consensus. »

LE SECOURS DE LA PHILOSOPHIE

Étape suivante : la philosophie du droit, chère aux cours dispensés par François Ost. Mais comment la définir ? Elle aide avant tout à la recherche du sens de la pratique juridique. Le droit s'inscrit dans son époque. Encore faut-il pouvoir la comprendre. On peut rêver à une société post-juridique qui remplacera

un mythe par un autre. Mais, dans la réalité, l'exercice du droit ne peut se faire que dans son rapport à la réalité et à l'actualité sociétale. Jean-Claude Idée aime se référer au droit romain et, au-delà de lui, au Code d'Hammourabi en vigueur en Mésopotamie. Le droit est évidemment nécessaire pour structurer une société. Mais les valeurs ne sont pas toujours les mêmes dans chacune d'elles. Il faut des garde-fous et c'est là qu'intervient, comme élément perturbateur, la philosophie. Socrate avait dressé le cheminement de la certitude vers le doute. Voltaire sépare la religion de la loi des hommes. Portalis, au cœur de la Révolution française, porte les germes du *Code civil* mis en forme dans le *Code Napoléon* en réaction avec le droit paradoxal qui avait cours depuis l'époque médiévale. Mais quels qu'ils soient, tous ces hommes sont pris par le doute, comme Socrate qui dit : « Je sais que je ne suis pas. » François Ost est iconoclaste quand il s'interroge : « À quoi sert le droit ? » (titre de son dernier livre). Et si le droit était inutile ? Si nous nous passions du droit, cela nous rapporterait-il plus ? Comme on le voit, on est en pleine philosophie du doute !

PLACE AUX AUTEURS CONTEMPORAINS

Le théâtre se veut si populaire que Jean-Claude Idée en a fait une université, résultat d'une longue réflexion

avec, notamment, Michel Onfray. Au cœur de ce cheminement intellectuel, la nécessité de promouvoir des auteurs contemporains comme François Ost. « On ne les aimait pas trop auparavant, m'obligeant au début de ma carrière à ne m'intéresser qu'aux classiques », nous confie Jean-Claude Idée. Et pourtant, quel bel espace laissé à des auteurs peu habitués à la liberté d'expression, comme les Chinois ou les Africains ! Le théâtre devient forum d'idées philosophiques et sociétales qui ne trouvent pas nécessairement preneurs. Et pourtant, cela marche avec les universités populaires du théâtre, de Saint-Étienne à la Basse-Normandie, de la Franche-Comté aux Hauts-de-France et à la Belgique. Il faut désenclaver le théâtre en faisant ouvrir des lieux généralement inaccessibles. Pour François Ost, il y a là une démarche réciproque entre l'auteur, le metteur en scène et le public. *L'Antigone voilée* lui a valu d'être sollicité pour participer à la commission sur le port des signes religieux dans les lieux publics. Il a refusé d'en faire partie, craignant un débat trop passionnel que pour être raisonnablement objectif. Par contre, la pièce a été jouée dans les classes terminales, lui permettant ainsi de réussir en partie le pari que son auteur lui avait assigné et qui valait bien toutes les commissions.

TRADUIRE ET TRANSMETTRE

Nos deux invités possèdent une activité et une réflexion culturelles qui les rapprochent davantage encore : la traduction. François Ost pour son interprétation juridique (il est l'auteur de *Traduire : défense et illustration du multilinguisme*, éd. Fayard) et Jean-Claude Idée dans sa pratique quotidienne. D'où notre question : la traduction n'est-elle pas le mensonge d'une œuvre primaire ? Notre juriste a une reconnaissance infinie envers les traducteurs qui, selon lui, améliorent une œuvre. Les traducteurs sont des passeurs d'idées. Il y a bien sûr toujours un risque de déformation, mais il faut le prendre pour donner un deuxième sens à l'écrit original. Pour Jean-Claude ▶

► Idée, la traduction n'est pas de sauter d'une langue à l'autre, mais de permettre à deux intelligences de se retrouver. Lui-même traduit de l'anglais et de l'espagnol. Il aime évoquer cette phrase d'Antoine Vitez : « Un metteur en scène est un traducteur, car il lit les textes. Tout reste à inventer pour le public. » En effet, un metteur en scène traduit le texte pour chacun de ses comédiens. S'il réussit dans son œuvre, alors les acteurs pourront se tourner vers leur public sachant que personne ne perçoit la pièce de la même manière. Le texte est un non-lieu dont la compréhension varie en fonction du comédien qui le joue. François Ost aime à rappeler que Ricoeur, dont il est un grand admirateur, affirmait qu'il fallait parfois faire son deuil de la traduction. Selon Jean Vilar, la grande affaire de la culture, c'est la transmission. Idée le rejoint en parlant d'une théâtralité qui peut s'exprimer dans n'importe quel texte. Selon lui, exhiber des mots, c'est faire du théâtre. La scène ressuscite les morts. Ainsi, un philosophe comme Démocrite est littéralement remis à neuf deux millénaires plus tard, car il est abordé par un tout autre cerveau. Mais il reste dans l'actualité qui fait que les humains, quelle que soit l'époque à laquelle ils vivent, se retrouvent dans une même famille avec des questionnements identiques. François Ost ne veut pas d'un théâtre pédagogique ou démonstratif dans la transmission des valeurs juridiques. Il est interrogatif. Et à ce titre, il peut corriger le mode de la pensée unique en donnant la parole à l'autre. Le droit ainsi poussé à bout se retrouve dans son contraire. Il doit pouvoir faire son autocritique en contestant notamment l'institution étatique, voire en la condamnant, en particulier dans les matières qui relèvent de l'environnement. Le droit n'est inféodé à personne. Il peut, voire il doit, s'exprimer aussi à travers le théâtre.



LIRE LE THÉÂTRE...

Mais il existe une forme intermédiaire de jeu théâtral, la lecture-spectacle que Jean-Claude Idée expérimente à merveille par le biais d'une autre de ses créations : le Magasin d'écriture théâtrale. C'est le Québec qui est à l'origine de cette nouvelle forme d'expression. Dans les années 1960, la Belle Province cherche à promouvoir son identité francophone face à l'expansionnisme anglo-saxon, désireuse de défendre à tout prix une langue minoritaire et menacée. Elle crée donc un concept qui permet de faire vivre des œuvres sans la lourdeur et les coûts d'une scène théâtrale. Il s'agit d'un objet d'entre-deux qui peut être le prélude à une production plus importante. L'œuvre théâtrale de François Ost est passée par ce stade et ne s'en plaint pas. Des textes connaissent un plus grand succès de cette manière. La lecture-spectacle est le lieu idéal pour développer l'imaginaire du public. François Ost est très reconnaissant à Jean-Claude Idée d'avoir mis en espace ses pièces de cette façon et devant des salles pleines. Cela permet de donner une vie à une œuvre, sans attendre les trop rares moyens financiers pour la monter. Cela n'a de sens que s'il y a réellement un texte et surtout s'il est l'objet central. L'écriture devient parfois simple prétexte à une mise en scène racoleuse. En tout cas, avec la lecture, pas moyen de tricher.

... L'ÉCRIRE...

Quand on est à la fois juriste et auteur de pièces de théâtre ou d'écrits qui relèvent de l'art d'écrire, on ne peut s'empêcher de demander à François Ost s'il se sent une plume plus académique ou littéraire. « Mon écriture peut être scientifique, mais aussi littéraire. Je suis l'auteur de doctrines juridiques qui sont censées conseiller

le juge. Je fais donc de la science du droit. Je tente de comprendre et d'expliquer son évolution. Un auteur m'a interpellé : Sade, et son rapport à la loi des hommes par rapport à laquelle il n'a qu'un seul désir, lui substituer la sienne. Et il en jouit comme de toutes autres choses. Mais c'est de la fiction et non de la doctrine, tout comme la perversion dont il s'est fait le chantre. De cette manière, il touche évidemment un plus large public. » L'écriture permet la mauvaise foi, renchérit Jean-Claude Idée. Au théâtre, on peut se mentir. Quel « soi » ou quel « lui » parle ? L'intelligence réside alors dans la manière de bien gérer la plus grande palette de contradictions et de cerner au plus près la mauvaise foi des êtres, et s'en remettre à la catharsis pour résoudre les conflits et les contradictions. La réaction à chaud tient de la brusquerie de l'oralité, alors qu'au contraire, l'écriture est le produit d'une longue maturation qui conduit à une communication plus réfléchie.

... LE FAIRE VIVRE

Jean-Claude Idée aime les bibliothèques et les centres culturels, qu'il fréquente beaucoup pour y travailler avec les universités populaires du théâtre. Il y rencontre un public spécifique qui ne fréquente pas nécessairement les scènes classiques. Il adore tous ces lieux parfois inattendus qui, outre leur utilité sociale, sont propices à l'émergence de nouvelles créations directement inspirées par un environnement qui, comme la maison natale d'un auteur, garde une trace de leur œuvre, une atmosphère témoin de l'homme qui l'a insufflée. François Ost partage entièrement cet avis, en voyant dans la bibliothèque un lieu d'expérimentation entre le bureau et le domicile, une voie nouvelle pour l'accès à un savoir littéraire qui se développe au milieu de supports divers. Le livre respire pour mieux nous souffler son contenu avec l'aide de la parole qui lui donne la réplique. ●

VINCENT WATTIEZ :

DE L'HABITAT BULLE À L'ACTION DE TERRAIN

.....
PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

L'habitat léger ou alternatif séduit de plus en plus d'adeptes en Wallonie, dans un contexte de crise du logement et de précarité sociale. Assistant social de formation et guitariste au sein du groupe René Binamé, Vincent Wattiez coordonne le Réseau brabançon pour le droit au logement (RBDL) au sein du Centre culturel du Brabant wallon (CCBW). Rencontre dans son habitat bulle, dans le quartier de La Baraque, bordé par la nationale 4 à Louvain-la-Neuve.

Activiste de l'habitat léger au sein du Réseau brabançon pour le droit au logement, vous appliquez ce mode de vie depuis les années 1990 ?

Je suis arrivé à La Baraque il y a 22 ans, via la scène punk belge. J'ai rencontré des gens à un concert et ils m'ont proposé de venir dans un habitat communautaire. Jusque là, j'étais chez mes parents à Limal, dans une maison traditionnelle et un milieu aisé. Je suis resté ici, car mon choix est de vivre avec peu d'argent, sans un certain type de contraintes pathogènes. De cette façon, je maîtrise mieux mon avenir. J'ai acheté ma « Bulle » 20 000 francs belges à l'époque. Je n'ai donc pas de loyer ou de prêt à rembourser chaque mois.

Il s'agit d'un projet communautaire ?

Les Bulles sont passées d'un mode de vie communautaire à un fonctionnement collectif. Nous sommes quatre habitants des Bulles, plus mon fils. Une grande bulle accueille l'espace commun et quatre plus petites renferment

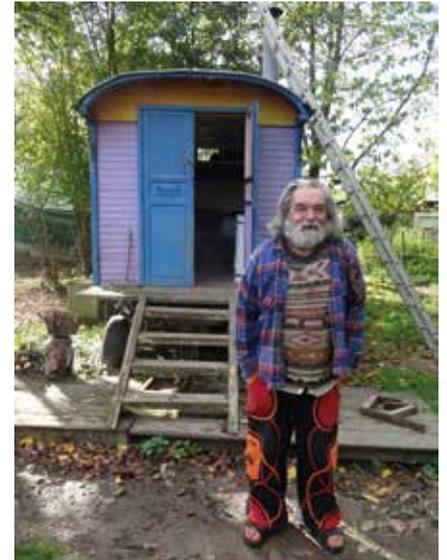
les chambres. Mais, à part les Bulles, les groupes communautaires sont aujourd'hui fragmentés dans des habitats individuels. Différentes typologies s'y côtoient : roulottes, cabanes en bois ou en terre-paille, maisons en bois cordé comme les anciennes serres d'Overijse recyclées, yourte, caravanes... pour la plupart occupées par des célibataires et des familles.

Les espaces extérieurs restent toujours gérés de manière collective ?

Une *fattoria* sociale est dédiée à la régie de quartier. On y partage des objets et activités en commun : le congélateur, des outils, le magasin bio du quartier dans lequel certains habitants s'investissent, on a une table d'hôtes, un potager, un four à pain, un atelier bois et un atelier de réparation de vélos, etc.

Le projet s'est développé au début des années 1970, lorsque l'UCL s'est implantée à Louvain-la-Neuve...

La Baraque était alors un hameau, qui devait être détruit. Mais des habitants



Jacques, premier habitant de La Baraque en 1970

et étudiants s'y sont opposés et, en juillet 1975, des groupes – pour la plupart composés d'étudiants en architecture plus tentés par l'autoconstruction que par le logement clé sur porte proposé à Louvain-la-Neuve – y ont développé un « habitat alternatif ». En trois ans, plusieurs groupes se sont installés successivement. Au départ, on a en tout : 19 roulottes, dix serres, deux bus, cinq dômes, trois cabanes, soit 35 logements habités par 35 adultes, un enfant, des chiens, des poules, des chèvres et des canards. Aujourd'hui, l'habitat alternatif est passé de 35 à 41 logements, organisés en trois sous-quartiers : les Bulles, le Jardin et le Talus.

Qu'entend-on par habitat léger ?

Il s'agit d'habitats aisément démontables, transportables, voire évolutifs, dont le tonnage au mètre cube est bien plus faible que le logement traditionnel. À savoir, roulottes, caravanes, yourtes, chalets, constructions légères en bois, paille et terre crue, dômes géodésiques... ▶



Vincent Wattiez, coordinateur du RBDL vit depuis 22 ans dans sa Bulle

► **Depuis un moment, ce type d'habitat est défendu comme une réponse à la crise du logement en Wallonie. Où en est-on ?**

Aujourd'hui, en Wallonie, 40 000 foyers figurent sur des listes d'attente de logements sociaux. L'habitat léger est une solution à laquelle de plus en plus de gens adhèrent. Avant 2013, le terme « habitat léger » posait problème.

On continue de distinguer l'habitat en zones de loisirs, c'est-à-dire les chalets ou mobile homes qui se trouvent dans des campings en Wallonie, et les autres types de logements, dits alternatifs. Or la préoccupation de tous les occupants, soit 15 000 personnes au total, est commune : depuis 40 ans, la brique est devenue trop chère et aliénante. Et parmi la population des campings, on trouve

des gens qui ont découvert ce mode de vie en vacances et ont eu envie de l'adopter au quotidien, mais aussi beaucoup de gens qui ont eu des accidents de vie et ont découvert cette solution.

Quel est le rôle du Centre culturel du Brabant wallon dans ce contexte ?

Le CCBW représente 27 communes. Serge Morciaux est chargé de coordonner l'éducation permanente des différents centres culturels de la province. Notre rôle est notamment de créer des partenariats régionaux avec des associations ou autres centres, afin de produire des événements, réflexions... L'axe « Logement » a été développé au sein du CCBW en 2012 face au constat que l'on se trouve dans la province la plus riche de la Belgique francophone et que le logement y est inaccessible pour la plupart des gens. Et le Réseau brabançon pour le droit au logement a été mis sur pied.

Comment avez-vous été amené à assurer la coordination du Réseau brabançon pour le droit au logement ?

En 2012, dix groupes ont été établis par le RBDL pour travailler durant un an sur différentes thématiques liées au logement, en rapport avec les femmes, l'immigration, l'habitat hors normes, etc. Cela a débouché sur un colloque en décembre, avec des politiciens et des académiciens. Je m'y suis rendu avec d'autres en tant qu'habitant de La Baraque, intéressé par les réunions du groupe « habitat hors normes » constitué d'associations qui faisaient partie du RBDL, telles que le Mouvement ouvrier chrétien, Habitat et participation ou le Crabe. En septembre, le CCBW m'a engagé.

L'HABITAT LÉGER EN EXPO ET EN VIDÉO

À l'initiative du Réseau brabançon pour le droit au logement, l'exposition itinérante *Habit, Habitat, Habité* et la vidéo documentaire *Le poids du léger* sont mises à disposition des institutions ou personnes intéressées par la problématique, mais aussi par la créativité et l'autoréalisation à l'œuvre dans l'habitat léger. L'exposition résulte d'un groupe de travail mené par des habitants et des associations. Les photographies, en noir et blanc, ont été réalisées par Ian Dykmans, qui questionne « nos couches de conformisme et nos habitus manichéens ». Olivier Praet et Matthias Förster ont conçu la vidéo, faite de rencontres avec les habitants du léger.

Infos sur le RBDL : v.wattiez@ccbw.be

Depuis, des actions concrètes se multiplient sur le terrain...

Le RBDL réunit 14 organismes d'éducation permanente et le Centre culturel du Brabant wallon. Y contribuent des citoyens, des associations, des mandataires publics et des professionnels du logement. Depuis 2013, le RBDL travaille sur la question de l'habitat hors normes, qui a donné forme à la notion d'habitat léger, depuis lors défendue en Wallonie. Des « Assises du logement » ont eu lieu le 17 décembre 2013. Avant cela, le RBDL a invité tout un chacun à s'exprimer sur la problématique du logement dans la Province, au travers de groupes chantiers. Dès 2014, deux axes se sont mis en place : le logement public – et son développement qualitatif et quantitatif –, et l'habitat léger et sa reconnaissance culturelle et réglementaire en tant que solution valable et viable à la crise du logement et à l'art d'habiter.

Les choses commencent-elles à évoluer dans ce domaine ?

Aujourd'hui ont lieu de grands débats sur la question de l'habitat. En 2018, l'éducation permanente au sein des centres culturels prend tout son sens. La culture ne se limite pas à des spectacles ou expositions. Le RBDL a amplifié un phénomène émergent. Il y a une dynamique et un mouvement liés au phénomène. L'enthousiasme et la force collective des citoyens, couplés à la force et à la stabilité du CCBW, ont permis de faire bouger les limites de l'habitat léger, parallèlement à une campagne de mobilisation, de sensibilisation et d'interpellation. En décembre 2014, le RBDL organisait la « Matinée de l'habitat léger », une première sur cette ques-



Maison familiale en bois

tion en Belgique, qui mobilisait près de 250 participants (habitants, politiques, associations...). Nous avons également diffusé un mémorandum de l'habitat léger. Puis, en septembre 2015, s'est tenu

« L'habitat léger en fête », avec plus de 600 participants. Le réseau participe aussi à l'élaboration du rassemblement wallon pour le droit à l'habitat. ▶

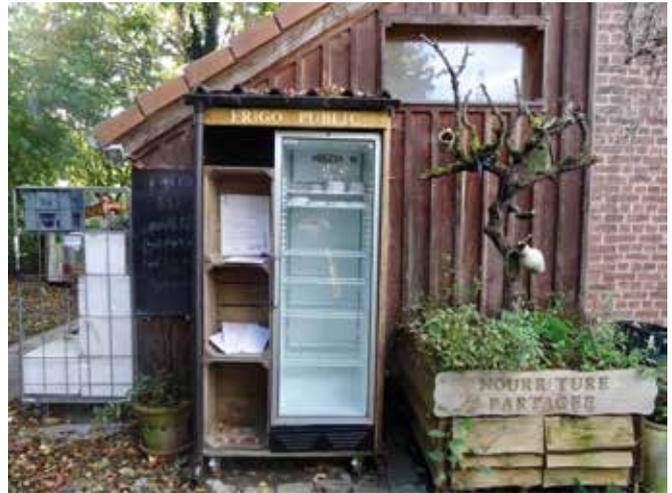
LE CCBW EN MODE PARTICIPATIF

Le Centre culturel du Brabant wallon (CCBW), reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles suivant le décret de 1992, est subventionné par cette dernière, la Wallonie, la Province et les 27 communes du Brabant wallon. Sans espace de diffusion et implanté sur un territoire d'action dépourvu d'un pôle urbain central, le CCBW présente une structure atypique. Ce qui lui permet de « développer d'autres atouts : la mise en réseau des acteurs du territoire, le développement d'une salle de création, des outils innovants en termes de médiation, des projets culturels qui sortent de leur cadre et vont à la rencontre de la population, une maison de l'urbanisme comme plus-value culturelle, etc. » Et se définit donc « comme un espace de rencontre de plusieurs domaines artistiques et secteurs d'action (l'éducation permanente, l'aménagement du territoire, etc.). Au sein de cet espace, des projets naissent, se construisent, s'élaborent ».

Sites Internet :
www.ccbw.be ; www.rbdl.be ; www.habiterleger.be



Maison bulle



Nourriture partagée et frigo public

► **Et au niveau de la réglementation dans ce domaine ?**

Pour l'instant, même si une population croissante vit en habitat léger et que d'autres se questionnent sur les faisabilités, cela reste illégal et irrecevable. Depuis 2016, nous soutenons le collectif HaLé ! et travaillons à la mise en place d'une étude sur les freins juridiques avec deux universités, UCL et Saint-Louis, le RWDH et Solidarités nou-

velles. Un accompagnement juridique de l'habitat léger est essentiel, afin de le pérenniser par une prise en compte de ses réelles spécificités dans le Code wallon du logement et de l'habitat durable et dans le Code du développement territorial. En France, par exemple, dans l'article 132 de la loi ALUR, la modification du mot « caravanes » par « résidences mobiles et démontables » induit l'acceptation de ce type d'habitat. Nous proposons de changer la terminologie actuelle en Wallonie désignant des « habitations qui ne sont pas des logements » en insérant le terme « habitat léger » dans les écrits juridiques.

HaLé ! est donc le pendant belge de l'association française Halem qui regroupe des habitants et plaide en faveur de l'habitat léger éphémère et mobile ?

Oui. En 2015, des membres m'ont fait savoir qu'ils venaient deux mois en Belgique pour promouvoir leur action et avaient besoin d'une caravane. Je leur ai proposé de rassembler les gens qu'ils rencontraient pour créer un collectif belge. Celui-ci a pris le nom de HaLé !, et s'y sont retrouvés des gens qui travaillaient pour le RBDL et un collectif qui faisait ça sur le côté. ●



Centre culturel
du Brabant wallon

LE CENTRE CULTUREL DU BRABANT WALLON (CCBW)

Constitué en ASBL, le Centre culturel du Brabant wallon (CCBW) dispose bien entendu d'une assemblée générale, d'un conseil d'administration et d'un bureau exécutif, chargés de la gestion financière et du personnel, ainsi que des grandes questions qui font la vie de la maison. Mais le CCBW, c'est surtout une équipe de travail. Trente-six personnes sous des statuts divers, dont 22 animateurs spécialisés, une équipe de secrétariat et une autre de logistique. Du personnel en nombre, donc, réparti sur des actions, sur des territoires, en compagnie d'autres animateurs ou seuls. Ils sont tous porteurs, sherpas de projets avec des populations et/ou vers des publics. Ils sont aussi à disposition pour tout conseil, appui, aiguillage.

CATHERINE JOURDAN :

« NOUS SOMMES HABITÉS PAR LES LIEUX OÙ NOUS VIVONS »

PAR FLAVIE GAUTHIER
journaliste au *Soir* et à la RTBF

La psychologue française a entamé depuis presque dix ans un travail documentaire sur la façon dont les habitants d'une ville perçoivent leur environnement. Cela se traduit par des ateliers de création avec des groupes d'adultes ou d'enfants. De la Bretagne à Charleroi, Catherine Jourdan raconte les cartes « subjectives » des communes.



Saint-Gilles : détail de la cartographie

Catherine Jourdan a commencé sa première carte documentaire à Nantes. L'idée était de confronter les points de vue des enfants de deux quartiers différents. Elle invente le terme de « géographie subjective », c'est-à-dire que les cartes produites ne sont plus basées sur des données réelles, mais sur les impressions des participants. Le projet s'est décliné dans une vingtaine de villes, dont dix en Belgique (Charleroi, Péruwelz, Saint-Gilles, Laeken, Neder-Over-Heembeek, Anderlecht, Jette, Ganshoren, Koekelberg et Berchem-Sainte-Agathe). Ainsi, sur ces cartes, le marché d'Anderlecht devient « le marché des trois jours », le parvis de Saint-Gilles, « un passage obligé » et le parc de Laeken, « le poumon vert » de la ville. Rencontre avec la créatrice.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous intéresser aux représentations subjectives ?

Je suis une fille de profs et j'ai été passionnée par l'idée d'organiser le monde

par des cartes. J'aime imaginer plein de choses grâce aux cartes. C'est un bon outil de maîtrise de l'environnement. En même temps, quelque chose en moi avait envie de faire dérailler les cartes. Je me suis toujours dit qu'il y avait des cartes plus vraies que d'autres et qui racontaient des choses plus justes. Ça m'intéressait de récolter la parole des gens, d'écouter comment ils vivent, etc. On peut le faire en film, en reportage, en livre, ou en schéma et en plan. C'est un projet documentaire hybride, à mi-chemin entre la psychologie, la géographie, le dessin et la volonté de laisser une trace.

Ce principe s'inspire des cartes mentales en psychologie.

Je me mettais un peu à cheval entre ce système, pour pouvoir mettre à plat les pensées, et le fait d'y inscrire en même temps le réel bien concret, les odeurs, les sons, les préoccupations, le monde qui nous environne. Les cartes que je fais sont à la frontière entre le schéma et les dépôts de fragments du réel.

Quels sont les constats communs à toutes les villes ?

Je ne sais pas. J'aimerais justement dresser un bilan de ces dix ans de cartes. Je vois bien qu'il y a des résonances, des récurrences, des choses que je constate. Les participants bataillent avec la question de la centralité. Quelle est la place centrale ? Les parkings, les supermarchés sont des lieux de notre vie qui ne sont pas socialement valorisés, ni collectivement intéressants. Pourtant, on s'y rend tout le temps. La réalité de la production et de la vie autour de la consommation est en porte-à-faux avec l'image de la ville que les gens portent en eux. On met les places centrales historiques, car on ne va pas faire une carte sans. Pourtant, certains habitants n'y vont jamais, ou n'y mettent pas les pieds. Il y a donc de nouvelles centralités qui émergent, liées à la question de la consommation.

De quelle manière travaillez-vous ?

Je propose de dresser le portrait de la ville plutôt que celui du quartier. Je leur laisse une feuille et un papier. Ce sont eux qui décident de mettre les endroits qu'ils fréquentent et qu'ils aiment bien. ►



1. Anderlecht, le vernissage
2. Laeken, le vernissage
3. Anderlecht, le groupe de travail
4. Liège, création de la cartographie
5. Saint-Gilles, le vernissage

© C. Jourdan



- ▶ Quand ils sentent que la liberté leur est donnée, ils veulent parfois en profiter pour parler d'autres choses. Ils prennent plus ou moins de liberté par rapport à la proposition de départ.

Est-ce que vous mélangez les enfants et les adultes sur cette question ?

On a fait des groupes que d'adultes et d'autres que d'enfants. Parfois, les enfants rencontrent les adultes, mais on ne les mélange pas durant le temps de création. Cela ne s'est pas présenté. À Brive-la-Gaillarde, on a discuté de la place du quartier où habitaient les gens par rapport au centre-ville et cette place est discutée en fonction des projections de chacun. Les enfants avaient une grande aisance à parler du centre-ville, alors que les adultes avaient intériorisé l'idée que le centre n'était pas fait pour eux. Plus on est âgé, plus on a engrangé des expériences qui nous limitent dans nos capacités à circuler.

En Belgique, avez-vous remarqué des similitudes entre les communes ou des divergences par rapport aux autres pays ?

On a senti un besoin de revendication des espaces verts dans chaque commune. C'est très important. Les grands parcs et les jardins sont appréciés. Ce sont de vrais lieux de sociabilité et d'unicité. Il y avait aussi cette notion de village, le fait de vouloir vivre ensemble autour du local. On a travaillé avec des populations très différentes. À Anderlecht, il s'agissait de femmes en apprentissage du français, l'enjeu pour elles était de ne pas se faire engloutir par la ville. C'était très différent de l'atelier avec des artistes à Saint-Gilles. On a parlé du choc de la rencontre lors de leur arrivée en Belgique. Il y avait aussi la question de la place de la femme dans l'espace urbain : avoir le droit d'y être, ne pas avoir peur, comment s'habiller, le couvre-feu, les zones d'hommes... Quelle serait la carte des hommes ? C'est une thématique sous-jacente.

Connaître la population créatrice de la carte est indispensable pour mieux la lire.

On se contente de mettre le minimum dans le titre. Je suis d'accord, on ne

donne pas énormément d'informations sur les producteurs de la carte. C'est peut-être un manque si on veut faire une lecture plus précise de ces cartes. J'aime bien qu'il y ait une forme de pseudo-anonymat. On se retrouve devant un objet et il faut faire appel à notre propre intelligence pour bien comprendre la carte.

Combien de temps prend le projet pour une ville ?

C'est le temps d'une résidence, une à deux semaines sur place. En amont, c'est un travail de collecte. Il faut donc un mois au total pour finir les cartes. C'est rapide, car c'est comme une photographie. La carte est un prétexte pour discuter tous ensemble et créer un objet. Parfois, les groupes parlent comme un seul homme. Ce fut le cas à Neder-Over-Heembeek, par exemple.

À quel moment sait-on qu'une carte est terminée ?

Je ne crois pas qu'elle soit complètement finie. Elle pourrait se continuer pendant longtemps, être revisitée et requestionnée. Par exemple, à Rennes on a fait une carte et on l'a reprise cinq ans plus tard pour bosser avec un autre groupe de population sur une nouvelle. Pour moi, c'est un arrêt sur image. Les cartes bidouillées, hackées, etc., sont les bienvenues. Si ça donne envie d'en faire d'autres, c'est très bien. Les grandes organisations de la ville reviennent. Nous sommes habités par les lieux où nous vivons. Ça nous dépasse un peu. On a tous la même manière de prendre le métro, la même perception de la ville. Le fait que les parcs soient si importants, je n'aurais jamais dit que c'est ce qui fait une ville. Les gens se passionnent pour cette idée-là. C'est un endroit où se jouent beaucoup de choses.

Les pouvoirs publics ont-ils été interpellés par des éléments dans les communes ?

Souvent, la carte a permis de réfléchir sur certains points. À Nantes, un parc laissé à l'abandon est devenu un dépôt pour les chiens. Dans les services d'espaces verts, il y a eu des réunions où la carte des enfants prouvait qu'ils

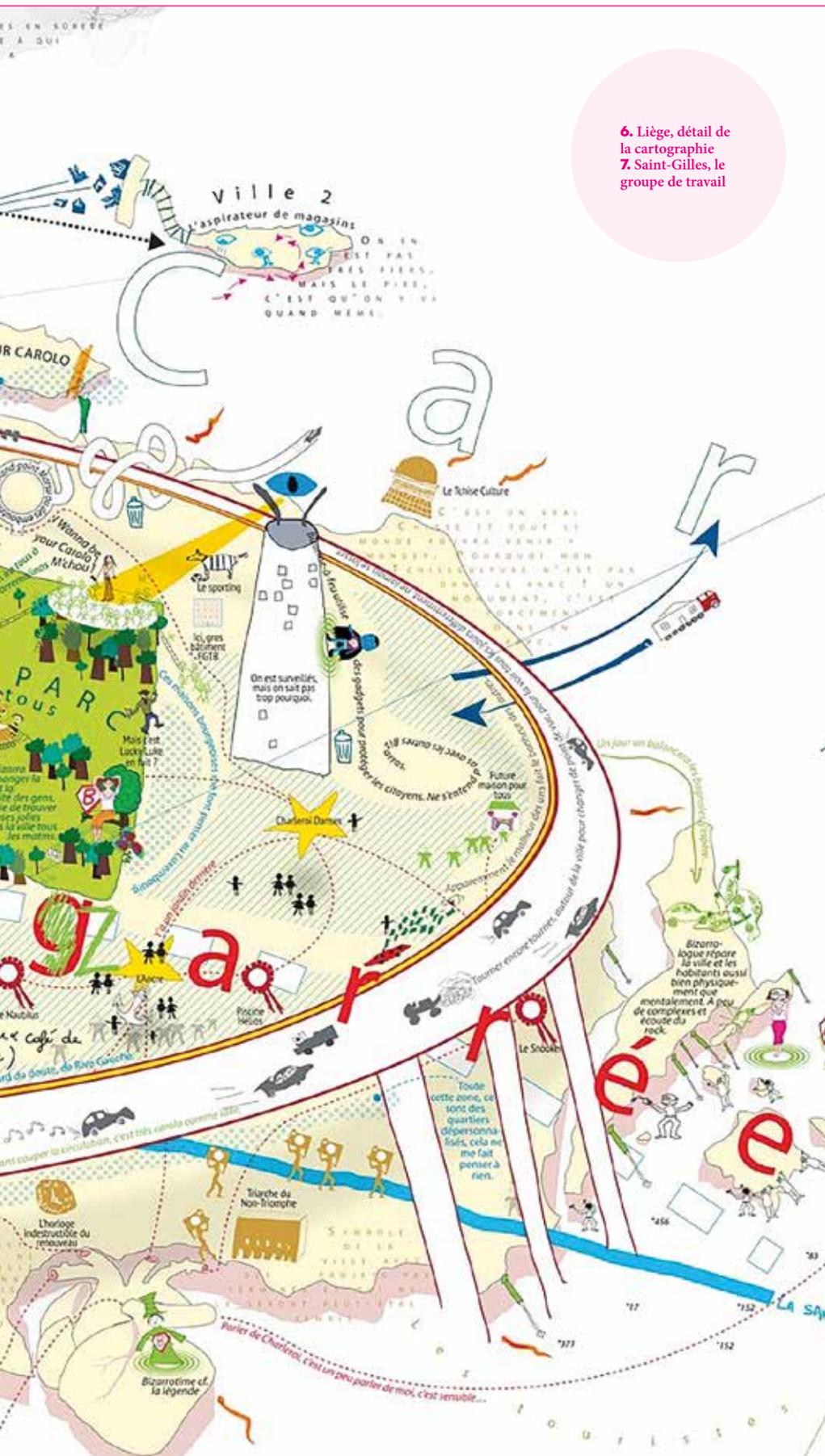
n'allaient plus y jouer. Ça nommait les choses. Les gamins n'allaient pas jouer là-bas de peur de tomber sur une crotte de chien. C'est anecdotique. Si les enfants l'écrivent, ils donnent à voir une réalité. Je laisse l'objet circuler. C'est une prise de parole publique. La commune en discute ou pas si elle se sent concernée. Je trouve que ça touche à des questions plus larges que l'urbanisme, il y a la question des femmes, des rapports sociaux, de la langue, de la poésie. Vivre, c'est avoir des perceptions un peu étonnantes et sensibles et pouvoir en parler. Tout ça est intéressant.

Quels sont les effets sur les participants ?

Les gens sont surpris de rentrer par la petite porte sur une carte, d'avoir le droit de parler de choses qui leur semblent mineures. Il y a le plaisir d'avoir créé à plusieurs. C'est un effet de groupe agréable. On est tous réunis autour d'un même objectif. Rencontrer l'autre, s'harmoniser, il y a ce partage-là des représentations et des émotions, par rapport à l'expérience du temps de création, il y a l'idée que ce n'est pas que ça. On peut voisiner et cohabiter sans s'opposer. C'est ça qui se travaille sur la carte. Comment faire pour cohabiter sur la même page ? Dans la zone Bruxelles Nord, un des participants a parlé des animaux dans Bruxelles. Ça a eu une résonance sur plusieurs autres participants, qui ont voulu parler des animaux. Il y a eu un effet d'entraînement. Je crois que c'est mon travail. Au moment où on discute, on n'a pas une idée très précise des choses. On la produit ensemble. Les gens peuvent raconter cette espèce de soulagement d'être ensemble. Pour moi, c'est une vraie question. La ville dit qu'on est déjà avec les autres avant même d'être chez soi. Il y a de la recherche de frottements. C'est ce commun qui me motive. Aujourd'hui, je préfère le terme de « cartographie à plusieurs ».

C'est politique, dans un sens ?

Oui, parce qu'on veut nous faire croire qu'on est des individus isolés. On est déjà ensemble, intéressé par l'autre. On est en contact et tout ça amène une autre lecture du vivre ensemble. ▶



6. Liège, détail de la cartographie
7. Saint-Gilles, le groupe de travail



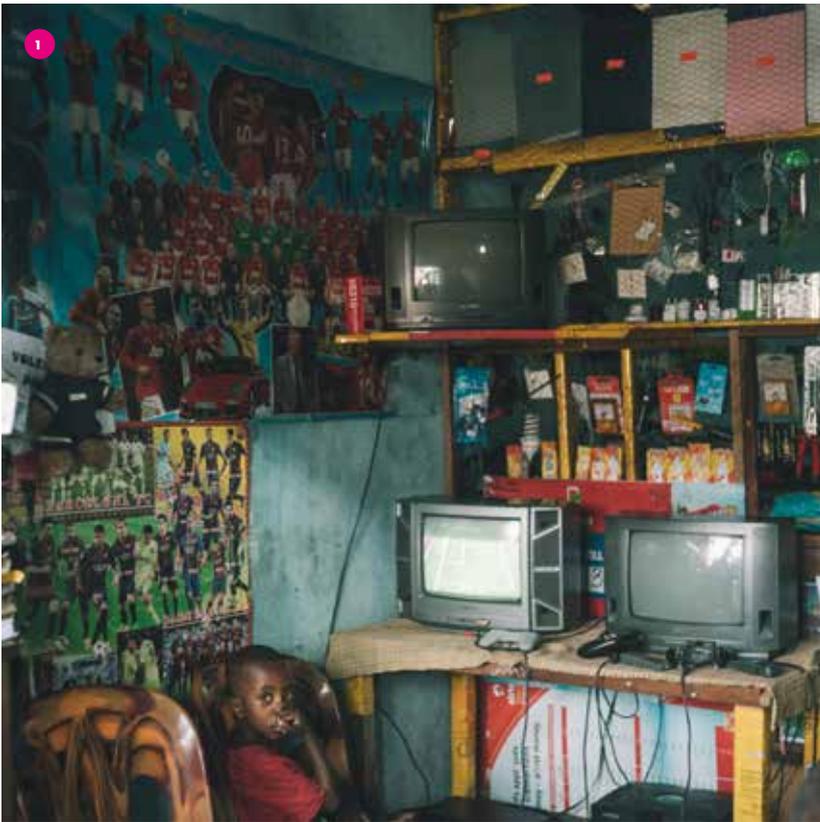
▶ Vos prochains projets ?

Chaque rencontre remet de l'eau dans le moulin. Je vais ralentir un peu. J'ai plus d'autres idées en rapport avec le commun. Je m'intéresse aux cours d'école et aux cours de récréation. Particulièrement, aux comptines chantées par les enfants. Ces chansons se changent, se modifient. C'est une espèce de culture spontanée qui émerge dans les cours d'école et ça m'intrigue. On a un appétit vis-à-vis des autres. Je veux explorer cet enjeu de la culture spontanée. Je m'intéresse au collectif. La ville était un prétexte pour traiter de cette problématique. Sinon, la plupart de mon temps, je le passe dans mon cabinet de psychanalyste.

Une collaboration avec le CIFAS

Les ateliers de Catherine Jourdan dans les communes de Bruxelles ont été menés en partenariat avec le CIFAS, le Centre international de formation en arts du spectacle situé rue de Flandre. Le Centre met en avant les projets artistiques en relation avec l'espace urbain. Après la création des cartes, celles-ci ont été exposées aux autres habitants dans différents lieux de la commune concernée et lors d'expositions au CIFAS.

Ceux qui le souhaitent peuvent aussi acheter les cartes dans plusieurs points de vente. « Les habitants choisissent les lieux où les cartes sont en dépôt, explique Catherine Jourdan. Les partenaires officiels et aussi les pharmacies du coin, les vieux kebabs, la librairie. La liste s'élabore avec les participants. » Le CIFAS organise, durant l'été 2018, une rétrospective de toutes les cartes « subjectives » produites par les Bruxellois. Infos : www.cifas.be ●



1. Cybercafé
 2. Botalatala
 3. Richi et tableaux
 4. Quentin Noirfalisse
 5. Repérages
 © PointCulture



KINSHASA

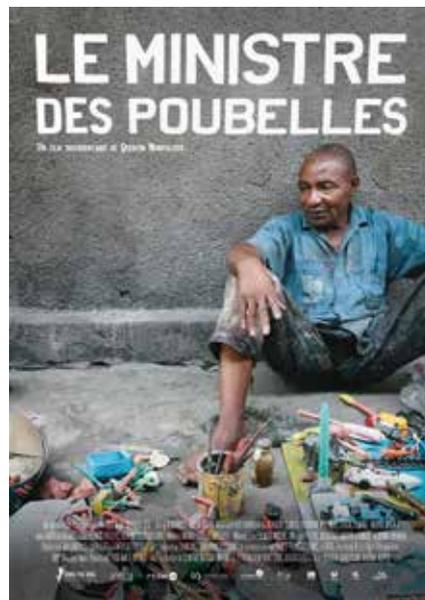
RÉCHAUFFE VOTRE HIVER

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Un samedi pluvieux accueille cette journée de la thématique URBN au PointCulture de Liège. On aurait cru que les Congolais viendraient en rangs serrés à l'Îlot Saint-Michel, mais ce sont les Belges de souche qui se pressèrent en nombre pour quitter un instant la grisaille belge au profit des sons, des couleurs et des odeurs de la vie kinoise.

L'été dernier, le site de PointCulture accueillait la présentation de villes sous un angle artistique et citoyen. Il y avait des playlists de musique, de cinéma, une œuvre de street art, une carte originale ou artistique. C'était le fruit du travail collectif du personnel des PointCulture remanié par l'équipe de rédaction et les conseillers musicaux et vidéo de l'administration centrale. La fête d'inauguration de la thématique URBN a permis d'entrer dans le concret. Chaque service offrait sa fête en rapport avec une ville, pour Bruxelles centre c'était Berlin, Namur Buenos Aires, Louvain-la-Neuve Tokyo et Liège New York. Mais le PointCulture de Liège voulait visiter plus d'une ville. Kinshasa est venue réchauffer la fin de novembre et Berlin annoncera les prémices du printemps. Pour les gestionnaires liégeois de l'événement, Boris Munyankera et Roxana Cernicky, Kinshasa s'est imposée comme ville de référence pour l'Afrique à la fois en raison de l'histoire commune avec la Belgique, mais aussi en raison de l'importante communauté congolaise qui, à Liège, a son quartier au centre-ville. Le but est de s'immerger dans une ville par le moyen des arts qui sont produits là-bas : musique, expositions ou art culinaire et, par là, les odeurs de la ville. Le programme s'est bâti à partir des choix de PointCulture et des proposi-

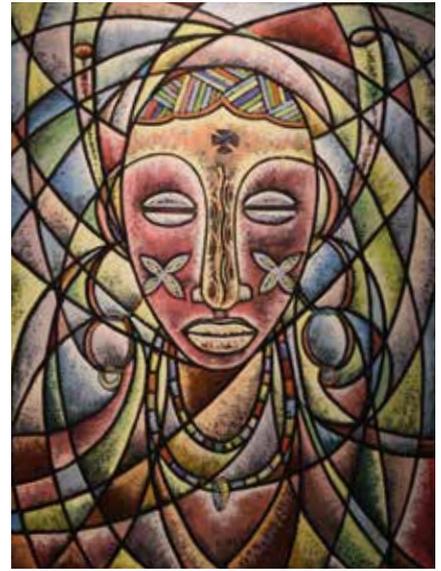


tions données par des membres de la diaspora locale sur la manière de représenter leur ville. Chaque nouvel artiste rencontré a aiguillé les animateurs vers d'autres. Ils ont commencé par la musicienne, qui nous a renseigné l'artiste peintre, qui à son tour a proposé la cuisinière. C'était comme une rivière congolaise qui nous a conduits jusqu'à Kinshasa.

LE MINISTRE DES POUBELLES DE KINSHASA

«Lieu de réussite, de vie plus confortable et stable, mais, souvent, lieu d'échec aussi, de désillusion et de clivage social accentué. La ville cristallise toutes les problématiques du "vivre ensemble".

Ses difficultés, ses impasses, ses promesses, ses instrumentalisation, ses normes, ses alternatives. Elle est le lieu où la société doit expérimenter des solutions pour contrôler ou gérer harmonieusement toutes les composantes de sociétés de plus en plus complexes », annonçait la note d'intention de la thématique URBN. Dès le début de la journée, le public est plongé au cœur du sujet. Le documentaire *Le ministre des Poubelles* (2017) de Quentin Noirfalisse nous conduit dans le quartier de la capitale congolaise où vit Emmanuel Botalatala, le ministre des Poubelles de Kinshasa. Ce poste n'est pas officiel. C'est son nom d'artiste. Certains le prennent pour un fou, d'autres pour un génie. Yeux perçants, mains agiles, jambes déformées par la polio, il crée des tableaux hautement politiques et en relief à partir des déchets que Kinshasa vomit chaque jour ; des tableaux didactiques qui dénoncent ou interrogent : processus électoral en panne, violences faites aux femmes, trafic d'armes, exactions, mais aussi les contradictions de la coopération nord-sud et les appétits économiques de son pays, l'accaparement des richesses, le respect des droits humains et de l'environnement. C'est aussi entendre la parole d'un homme sage, passé par les soubresauts de l'histoire congolaise, de la colonisation à la période actuelle. Suivre un tel personnage ne se fait pas sans heurts. ►

Phitou Ekopa - *Le Marché au bois*Phitou Ekopa - *La femme du vice-roi en tenue de danse*Phitou Ekopa - *Portrait de famille*

► Même si une certaine dose de liberté d'expression existe dans la capitale de la RDC, l'équipe de tournage fut surveillée de près, arrêtée quelques fois et interrogée par les services secrets. Suite à la projection du film dans certains quartiers populaires de la ville, le réa-

lisateur est devenu *persona non grata*. Dans un Congo qui se dirige vers des élections aussi capitales qu'incertaines, le ministre des Poubelles a une « destinée ». Guidé par son envie de laisser une trace, il parle du rôle qu'un artiste et sa vision peuvent jouer dans un pays

qui se cherche. Mais à 64 ans, il est, lui aussi, à un tournant. Sans un sou en poche, mais bien aidé par sa femme Marguerite et ses apprentis, il rêve d'un coup d'éclat à la face de Kin la frénétique : créer un centre culturel pour y sauver son œuvre et former les ministres des Poubelles de demain. Venu chercher le travail d'un artiste qui essaie malgré tout d'enrichir la vie de ses concitoyens, Quentin Noirfalisse se retrouve avec un artiste qui pose question et force les propositions, qui provoque le débat, qui interpelle tout un chacun depuis l'exemple de la cité de Kinshasa. « L'homme, lui-même, est l'auteur de la destruction de son environnement. Les ambitions démesurées de l'homme nous ont conduits jusqu'ici. L'ONU, les institutions européennes, l'Union africaine : tout est à recycler. » Dans la discussion avec le réalisateur qui a suivi la projection, le public présent s'est beaucoup intéressé à l'œuvre elle-même – reprochant la présence insuffisante de celle-ci dans le film – et à sa diffusion. Quentin Noirfalisse a tenu à rassurer son auditoire. Il existe une version longue du documentaire qui s'attarde plus sur les réalisations de l'artiste, et les œuvres du Ministre ont été présentées et vendues dans des expositions et des galeries d'Anvers et de Bruxelles.

AUTRES POINTS FORTS D'URBN DÉBUT 2018

Le BPS22 de Charleroi accueille une exposition de Raphaël Zarka, un artiste français pluridisciplinaire (sculpture, peinture, dessin, vidéo, photographie), connu pour ses recherches sur l'histoire du skateboard dont il est un fervent praticien. L'exposition se divise en deux parties. La première, *Riding Modern Art*, regroupe des photos en noir et blanc, tirées de magazines de skateboard montrant des skateurs réalisant des figures sur des sculptures modernes installées dans l'espace public. Dans la seconde partie, intitulée *Paving Space*, Raphaël Zarka se trouve au plus près de ses préoccupations : créer un puissant ensemble sculptural modulaire au départ d'une forme inventée et inspirée par les volumes géométriques du mathématicien et cristallographe allemand Arthur Moritz Schönflies (*Kristallsysteme und Kristallstruktur*, Leipzig, 1891) et inviter des skateurs à s'en emparer à leur tour. Le 7 janvier prochain, le PointCulture de Charleroi propose un atelier créatif pour les mordus de skate avec Geronimo Gaube, qui customise des planches récupérées ou parfois neuves. L'atelier sera suivi par une visite de l'exposition du BPS22. Des skateurs de haut niveau présenteront une démonstration de leur savoir-faire sur les modules de l'expo, avant de proposer aux amateurs de s'y lancer à leur tour.



Concert de N'ZADI (Tatouages) © PointCulture



EXUBÉRANCE DE L'IMAGINAIRE POPULAIRE AFRICAIN

Pour occuper les vastes cimaises, PointCulture a choisi un peintre conteur, Phitou Ekopa. Dans la lignée d'Emmanuel Botalatala, il veut être le porte-parole des sans-voix, utiliser son art pour dénoncer le pouvoir et les injustices de son pays. Mais ce qui a attiré l'œil de Boris, c'est que, malgré tout, Ekopa cherche à montrer les couleurs positives de son pays natal, l'exubérance de l'imagination populaire africaine. Parmi ses thèmes de prédilection se retrouvent la nostalgie du village, la famille, la mère, les enfants, mais aussi les scènes colorées de la vie quotidienne comme les marchés de Kinshasa. Des masques, des silhouettes, des architectures et des éléments de nature se mêlent aux signes contemporains d'une culture urbaine congolaise. Phitou Biembe Ekopa est originaire de la République démocratique du Congo. Il a étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. Il a ensuite séjourné au Burkina et au Bénin où il a enrichi ses techniques originelles par des variantes propres à l'Afrique de l'Ouest. Depuis quelques années, il séjourne en Belgique.

JAZZ ET ZOUK

Le volet musical a été assuré par la chanteuse congolaise N'Zadi (Tatouages). Elle a déjà deux albums à son actif et s'illustre à travers un style de musique particulier qui nous transporte directement dans les bars dansants de Kinshasa des années 1980-1990 avec un mélange de jazz et de zouk. Un cocktail de mélodies ensoleillées pour réchauffer la grisaille belge du mois de novembre. Une fête familiale aussi, parce que N'Zadi est accompagnée par sa fille.

Pour les odeurs, Mama Guinness « On dîne à Kinshasa » : dégustation de brochettes rapides consommées par les habitants de Kinshasa quand ils sont sur le marché et de bananes plantain. Un goût surprenant que cette variété hybride de banane : plus riche en amidon que celles habituellement consommées en dessert, elle est à ce stade ferme et moins sucrée, avec une texture assez proche des tubercules farineux et de la pomme terre.

Pour la communication, le travail se construit différemment. PointCulture n'utilise presque plus le support papier, ne produit plus d'affiche. « Mais dans la communauté congolaise, l'information

— Pour occuper les vastes cimaises, PointCulture a choisi un peintre conteur, Phitou Ekopa. Dans la lignée d'Emmanuel Botalatala, il veut être le porte-parole des sans-voix, utiliser son art pour dénoncer le pouvoir et les injustices de son pays. —

se partage et se transmet de personne à personne, nous dit Roxana. Ils nous ont demandé de refaire des tirages de flyers. C'est aussi pour nous un travail neuf sur ce public. Avant, nous avons uniquement travaillé sur les rapports entre la Belgique et le Congo dans le cadre de réflexions sur le passé colonial. Ici, pour la première fois, nous associons la fête et le sérieux. » Pour lancer sa thématique URBAN, PointCulture Liège avait inauguré la statue d'un « cheval de Liège » qui surplombe l'escalier de l'Îlot Saint-Michel. Si le cheval de Troie avait introduit l'envahisseur grec dans la ville de Troie, le cheval de Liège, lui, introduira la vision de personnes sur ce qu'est « la ville de mes rêves ». Après la fête, quels messages ont laissés les visiteurs du jour ? À vous de le découvrir. ►

URBNEXPO

Du 7 février au 14 avril 2018

PointCulture Bruxelles et ULB Ixelles, Charleroi, Namur, Liège, Louvain-la-Neuve

Le grand événement du début de l'année 2018 est la grande exposition transversale montée en collaboration avec le centre culturel Wolubilis (Solange Wonner et Paul Gonze), qui fait profiter PointCulture de son carnet d'adresses pour rassembler des plasticiens qui travaillent sur le thème de la ville. Dessiner, photographier, construire, peindre, sculpter, installer, graver ou encore graffer... tout est permis, précise la note d'intention. Au cœur de l'hiver, PointCulture expose une quinzaine d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Tous ont en commun de cultiver un rapport particulier à la ville, qui les inspire et nourrit leur œuvre. Cette exposition sera dispersée dans l'ensemble des PointCulture (entre deux et six artistes par lieu), à l'exception de Bruxelles qui présentera une œuvre de chacun des 15 artistes. Temps forts, les vernissages dans les différents PointCulture accueilleront des performances live, des ateliers ou encore des promenades en ville, histoire de montrer au public ce qui aiguise le regard et déclenche l'envie de créer.

Dates des vernissages : ULB : 07/02 – Liège : 10/02 – Charleroi : 09/02 – Namur : 09/02 – Bruxelles : 08/02 – Louvain-la-Neuve : 10/02.



Emmanuel Botalatala, le ministre des Poubelles de Kinshasa © Caroline Thirion

RÉFÉRENCES

URBNportrait de Kinshasa

<https://www.pointculture.be/dossier/kinshasa/>

Phitou Ekopa

<https://www.facebook.com/people/Phitou-Ekopa/100009390736620>

N'Zadi (Tatouages)

<https://www.facebook.com/Tatouages-1475615025987365/>

Album Kasai par Tatouages

<https://tatouages.bandcamp.com/>

Le ministre des Poubelles (2017),

écrit et réalisé par Quentin Noirfalisie – 75'

<http://leministredespoubelles.be/>

PointCulture Liège

<https://www.pointculture.be/liege/>

Customisation de planches de skateboard

le 07/01/2018 de 10 h à 16 h

<https://www.pointculture.be/agenda/evenement/customisation-de-planches-de-skateboard/>

Exposition Raphaël Zarka au BPS22 de Charleroi

<http://www.bps22.be/fr/Expositions/Raphael-Zarka>

PointCulture Charleroi

<https://www.pointculture.be/charleroi/>

Calendrier de la saison URBN

<https://www.pointculture.be/agenda/evenement/?tag=2522>

RECONSTRUIRE L'HISTOIRE

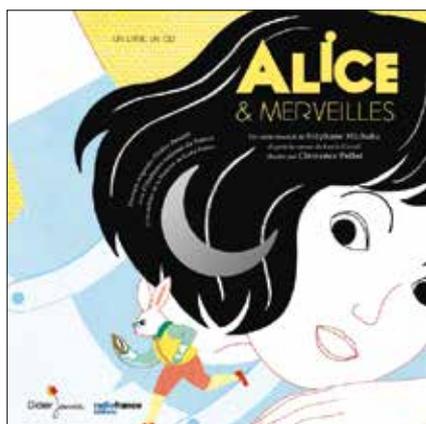
PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Stéphane Michaka et Didier Benetti

*Alice & Merveille, un conte musical
d'après le roman de Lewis Carroll -
Juliette Roudet, Jean-Paul Faré,
Philippe Laudenbach. -
Didier Jeunesse et Radio France
éditions, © 2017.*

La coédition par Radio France et Didier Jeunesse permet de réunir de gros moyens pour proposer une autre façon de découvrir le chef-d'œuvre du « nonsens » de la littérature anglo-saxonne. Plutôt qu'une lecture d'extraits choisis, les producteurs ont opté pour une sorte de mélange de comédie musicale, de théâtre et de musique de film. La réécriture tout en légèreté et en humour du texte par Stéphane Michaka et l'accompagnement musical très imagé et très coloré traduisent à merveille les variations d'ambiance. La remarquable Juliette Roudet (la psychocriminologue Adèle Delettre et sa sœur Camille dans la série TV *Profilage*) fait mouche dans le rôle d'Alice.



Close-Up 5

*Instants. -
Mogno Music, © 2017.*

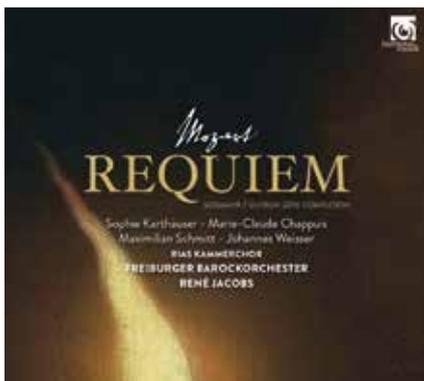
Claude Evence Janssens profite de sa retraite d'ancien directeur général de la Médiathèque pour retrouver ses premières amours : le jazz. Avec l'aide de quelques amis musiciens (Michel Paré à la trompette, Jean-Philippe Collard-Neven au piano, Félix Zurstrassen à la contrebasse et Jérôme Baudart à la batterie, excusez du peu), il sort ces quelques *Instants* qui sont comme autant de musiques de films imaginaires où la dramaturgie balance entre la non-chalante chaloupée et les ambiances inquiétantes, entre nostalgie et lyrisme. Les compositions de C. E. Janssens se déploient dans des atmosphères très enveloppantes, qui intègrent la musique de jazz (le blues en général) avec des influences classiques.



► **Wolfgang Amadeus Mozart**
[1756-1791]

Requiem, complété par Franz Xaver Süssmayr/Pierre-Henri Dutron. - Sophie Karthäuser, Marie-Claude Chappuis, Maximilian Schmitt, Johannes Weisser, Freiburger Barockorchester, Rias Kammerchor, René Jacobs (direction). - Harmonia Mundi HMM 902291, (P) & © 2017.

Mozart est mort avant d'avoir terminé son *Requiem*. Depuis plus de deux siècles, nous n'avons toujours pas fait le deuil de son inachèvement. Celui dont nous disposons aujourd'hui est aussi celui d'Eybler, de Stadler et surtout de Süssmayr. Nous pouvons décrier les nombreuses faiblesses d'une partition composite, écrite « à plusieurs mains », mais nous ne pouvons pas refaire l'histoire, nous n'entendrons jamais le *Requiem* de Mozart. Ce nouvel enregistrement dirigé par notre compatriote René Jacobs cherche à améliorer les pièces composées par Süssmayr et à compléter l'orchestration de l'ensemble pour leur donner la meilleure cohésion possible avec la musique écrite par Mozart. Il se base sur le travail du compositeur français Pierre-Henri Dutron. Celui-ci apporte des solutions qualifiées par Jacobs « d'élégantes, parfois inattendues, mais toujours pleines de fantaisie, sans céder à la tentation d'"exorciser" l'assistant de Mozart, comme s'il s'agissait d'un esprit maléfique ». Les résultats sont parfois stimulants, parfois troublants. On soulignera le bon travail des solistes et la force de la direction, dans des tempos rapides, du chef gantois.



Jérôme Lejeune

La Musique en Allemagne de Schütz à Bach. - Ensembles et solistes divers. - Ricercar RIC, © 2017.

Le nouveau volet de l'*Histoire de la musique ancienne* par Jérôme Lejeune se consacre à l'Allemagne au XVII^e siècle. Comme dans chaque volume, on trouve un livret, ici une quarantaine de pages résumant le paysage musical qui va préparer le chemin conduisant à Johann Sebastian Bach, ainsi qu'une dizaine de CD (huit dans ce cas-ci). Cette époque particulièrement passionnante s'articule autour de différents éléments. Il y a l'héritage de la polyphonie de la Renaissance et l'apport de Luther et de tout ce que sa Réforme a amené à la musique liturgique. Cette musique est associée à une sorte de sévérité, d'austérité, mais elle est tempérée par un apport venu du Sud. Soit par des compositeurs et des musiciens italiens qui viennent faire carrière en Allemagne, soit par des musiciens allemands comme Schütz, qui va travailler avec Gabrieli et rencontrer Monteverdi. Ce brassage va apporter à la musique luthérienne un sens de la vitalité et, surtout, la recherche de l'émotion. L'édit de Nantes va amener des exilés huguenots en Allemagne. Ils apportent avec eux des éléments qui intégreront aussi la musique allemande : Lully, les danses françaises, la suite française, les instruments français (clavecin, luth).



Alexandre Tharaud

Barbara. - Erato, © 2017.

Le pianiste français Alexandre Tharaud nous offre un des plus beaux hommages à la chanteuse Barbara, à l'occasion du 20^e anniversaire de sa disparition. Inconditionnel depuis qu'adolescent, empoissé dans son mal de vivre, il l'écoutait dans son walkman les nuits d'insomnies. En 1987, il l'entend sur scène. « Je n'ai plus joué de la même manière après ce tour de chant. Elle avait une présence inouïe, de l'ordre du sacrifice. Barbara sur scène s'offrait à nous, entièrement, pleinement. C'était un échange explosif, et on en sortait épuisé de bonheur et de gravité. » Certes, on pourrait lui reprocher son défilé de personnalités de la chanson hexagonale et, selon vos amours et vos haines, vous adorerez ou détesterez les interventions de Dominique A., Juliette (royale), Vanessa Paradis, Jean-Louis Aubert, Jane Birkin, Rokia Traore (étonnant *Saint-Amand*), Juliette Binoche ou Guillaume Gallienne. Par contre, vous ne pourrez être que charmé par la qualité rare de l'enregistrement, qui réussit à faire cohabiter des voix captées dans la tradition de la chanson française et des instruments acoustiques captés avec les techniques issues de la musique classique. ●



DES MIRACLES

AVEC LES MUSICIENS DE LA SÉRIE « OUT LOUD »

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

Quand on aime passionnément la musique – les musiques – et le cinéma, on est souvent cruellement déçu par ce que les éditeurs de DVD (ou les labels de musique) nous proposent en matière de « musiques filmées », et qui tient régulièrement plus de l'objet promotionnel de la carrière d'un musicien ou d'un groupe à destination de ses fans que d'un film. Avec les cinq premiers titres de la collection « Out Loud », sous-titrée de manière à la fois parlante et un rien racoleuse « La musique libre et rebelle », l'éditeur de films de Ruiz, Gitai, Wakamatsu ou Iosseliani a le mérite de proposer un choix, un point de vue – et du cinéma. Centrés autour de musiciens pour le moment tous américains, évoluant dans le jazz (Ornette Coleman) ou dans la chanson « rock » au sens large (folk, hardcore, expérimental – Leonard Cohen, Frank Zappa, Fugazi, Benjamin Smoke), les premiers titres tournent aussi – en plein ou en creux ; de manière à chaque fois réinventée – autour de la réalité des tournées, des concerts et des rencontres entre les musiciens et leur public. La preuve par deux.

LEONARD COHEN : BIRD ON A WIRE (TONY PALMER, 1974-2010)

En octobre 1971, l'agent de Leonard Cohen propose au critique musical et documentariste anglais Tony Palmer de filmer le poète et *songwriter* (« Je suis un mélange de chanteur à l'européenne, de "chansonnier" comme on dit à Montréal, et – peut-être – de chantre de synagogue »), temporairement lâché par son employeur Columbia après trois albums mythiques enregistrés pour eux, dans ce qui sera peut-être sa dernière tournée avant longtemps. Méfiant, Cohen pose ses conditions : ne pas le montrer sous l'angle de chansons

abordées seulement sous l'angle sentimental, faire une place importante à leur caractère politique (au regard qu'elles portent sur l'actualité de leur époque), et sortir du canevas trop figé du « film de tournée ».

Pour répondre au binôme des premières exigences, Palmer inclut dans le film la lecture de deux poèmes (*Any System* et *The Killers That Run Other Countries* – le premier dès les premières images du film) à la teneur politique évidente et insère une séquence – à l'éthique cinématographique assez discutable d'ailleurs – d'images guerrières atroces au milieu de *The Story of Isaac*, chanson biblico-personnelle sur le sacrifice d'une génération. Puis, le cinéaste

éclate la chronologie des 20 dates de la tournée en Europe et au Moyen-Orient du printemps 1972, commençant par un des derniers concerts, gâché par un service d'ordre extrêmement zélé et violent, à Tel-Aviv, et terminant son montage par un concert compliqué, mais finalement bouleversant dans l'intensité de la communion entre musiciens et public : le dernier, à Jérusalem. Entre-temps, le film aura brouillé les pistes, estompé au maximum les indices d'identification géographique et temporelle de la feuille de route de la tournée et laissé une large part aux questionnements de l'artiste quant aux fondements mêmes de ce genre d'entreprise : ce que jouer une chanson chaque soir peut vouloir dire, en quoi cela peut – si l'on n'y fait pas attention – la vider de tout son sens, de toutes ses émotions. « Parfois, on peut entrer dans une chanson et d'autres fois, elle est inhospitalière, elle ne vous laisse pas entrer. [...] Cela dépend beaucoup du moment, de l'état dans lequel on est et de l'honnêteté qu'on a à ce moment-là envers soi-même et envers le public. » Pour éviter de tomber dans la routine, Cohen réinvente ses chansons chaque soir – en change les paroles, souvent avec humour, mais aussi la tonalité ou le tempo – et quand, malgré ces tentatives, rien ne se passe, qu'aucune magie n'opère, il s'interrompt... voire arrête le concert et rembourse le public.

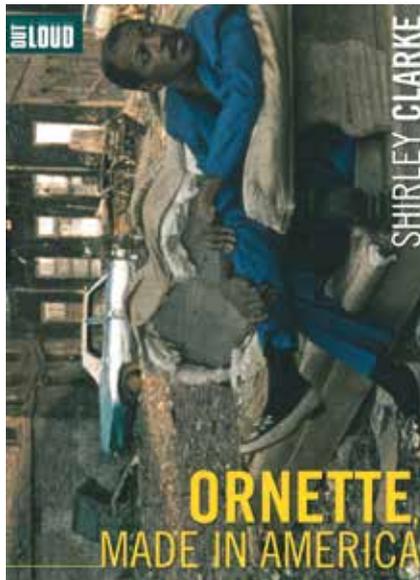
En miroir à ces moments de doutes et d'échecs, dans un balancement entre dépression et combativité, entre austérité et générosité, *Bird On a Wire* recèle aussi (surtout) une série d'interprétations poignantes, souvent presque plus touchantes encore que celles des disques, de ses chansons les plus connues qu'on a l'impression de redécouvrir sous des jours complètement nouveaux. Face au sempiternel faux ►

- procès de monotonie qu'on leur fait (et que Cohen leur fait presque lui-même, avec l'autodérision qui le caractérise, il faut le dire), on peut reconnaître, comme le chanteur français Bertrand Belin interviewé dans les suppléments du DVD, qu'elles « s'apparentent à une lave, dans ce qu'elles peuvent avoir de violent et de destructeur, [derrière] une apparence assez immobile et inoffensive ».

ORNETTE, MADE IN AMERICA (SHIRLEY CLARKE, 1968-1985)

Il n'est pas vraiment question de tournée dans le film que la cinéaste Shirley Clarke consacre au musicien de jazz Ornette Coleman – ou alors métaphoriquement, comme une sorte de dernier concert d'une tournée ou de lendemain de ce dernier concert, quand on rentre à la maison et qu'on boucle la boucle. En septembre 1983, le maire de la ville de Fort Worth au Texas accueille en effet le compositeur et multi-instrumentiste (saxophoniste, violoniste, etc.) dans la ville où il a grandi, d'où il est parti pour devenir musicien, en décrétant un « Ornette Coleman Day » et en lui offrant symboliquement les clés de la ville (sous forme d'une épingle à cravate !). Pour Shirley Clarke, dont ce quatrième long métrage (presque 20 ans après son troisième) sera aussi le dernier, c'est une autre boucle qui se referme : celle du cinéma tout court, mais aussi celle d'un film sur Ornette (et son fils, l'enfant batteur Denardo Coleman) tourné, monté puis refusé par le producteur en 1968 (et dont des images se retrouvent – pour notre plus grand plaisir – reprises ici).

Cette nouvelle rencontre entre un des principaux rénovateurs du jazz (rien que les titres de ses premiers albums sonnent comme des déclarations d'intentions : *Something Else* [1958], *The Shape of Jazz To Come* [1959] ou *Free Jazz : a Collective Improvisation* [1960]) et une des innovatrices les plus jazz du cinéma underground new-yorkais des années 1960 (*The Connection* [1961], *The Cool World* [1963], *Portrait of Jason* [1967]) donne naissance à un



De gauche à droite, Ornette Coleman, William S. Burroughs et Brion Gysin

film constamment à la recherche d'une forme qui, plutôt que la cohérence et l'unicité, ose l'éclatement, la pluralité et la multiplication des facettes (pellicule et vidéo, années 1960 et 1980, documentaire et scènes rejouées, etc.), comme un écho à la forme des dômes géodésiques de l'architecte, inventeur et futuriste Buckminster Fuller, vénéré par Ornette comme son héros ultime. Film sur l'utopie (la recherche de nouvelles formes musicales, artistiques, scientifiques, techniques, sociales, etc.), *Ornette : Made in America* est aussi une œuvre sur l'enfance et les âges de la vie (l'enfance d'Ornette dans les années 1930 et 1940, celle de Denardo en 1968, celle des enfants qui incarnent leurs personnages en 1983) et sur l'organisation – réelle et symbolique – de la ville et de l'espace aux États-Unis

(sur ce que le pianiste Cecil Taylor, dans un documentaire que Luc Ferrari et Gérard Patris lui ont consacré, nommé « the other side of the railroad tracks », l'autre côté des rails). Alors que la réalité urbanistique et sociale n'a pas du tout encore vu disparaître la ségrégation, cinématographiquement, Shirley Clarke n'hésite pas, par le montage, à provoquer des courts-circuits spatiaux et temporels, en osant entrechoquer de manière franche – sans chercher à cacher ou à faire oublier la coupe et la collure – des plans tournés dans des lieux ou à des époques différentes. Ce faisant, elle renvoie comme un écho à la nature en partie dissonante et non lissée de la musique de Coleman – une musique qu'elle comprend, capte et orchestre d'ailleurs très bien, que ce soit dans les séquences qu'elle a tournées elle-même (à Fort Worth, lors de l'inauguration du centre culturel Caravan of Dreams ; à New York à la fin des années 1960 ou lors d'un duo à distance entre Ornette et Denardo, l'un au pied des tours jumelles du World Trade Center à Manhattan, l'autre à Harlem, distants d'une dizaine de kilomètres, mais reliés par satellite, comme s'ils étaient dans deux mondes, sur deux planètes différentes) ou dans les images d'archives tournées par d'autres pendant la longue période d'hibernation du film au cours des années 1970 (une séquence avec le trompettiste Don Cherry ; deux autres avec des musiciens nigériens et marocains à Jajouka). *Leonard Cohen : Bird On a Wire* et *Ornette, Made in America* sont deux films miraculés qui ont vu entre 15 et 40 ans s'écouler entre le moment de leur premier tournage et leur vraie rencontre avec un public, deux portraits qui ont d'abord été incompris par leurs commanditaires (moins par les musiciens eux-mêmes que par les agents qui les chaperonnaient), qui auraient pu disparaître dans l'oubli, mais qui au bout d'un deuxième ou d'un troisième montage et parfois d'un second tournage, le temps ayant fait son travail, sont devenus des témoignages singuliers et précieux sur l'univers créatif de deux musiciens nord-américains très importants. ●

L'ÉTHIQUE

DANS TOUS SES ÉTATS

PAR BENOIT DEJEMEPPE

conseiller à la Cour de cassation, professeur à l'Université Saint-Louis Bruxelles, secrétaire de rédaction du *Journal des Tribunaux*

Nous décidons seuls et sans excuses, écrivait Jean-Paul Sartre. Sans loi divine transmise ni code moral hérité, nous sommes dépourvus de tout paravent pour nous cacher. Nous n'avons pas d'excuses à chercher, nous sommes seuls à exercer souverainement notre liberté. C'est là une description qui paraît correspondre à la situation éthique contemporaine. Dans cette solitude et cette incertitude, il faut s'informer, débattre, ne pas laisser les questions fondamentales aux mains des experts, ni croire qu'elles relèvent d'eux seuls. Avant d'aborder des essais récents posés comme des petits cailloux sur le chemin, je voudrais rappeler le travail de deux philosophes qui ont écrit des pages remarquables sur le sujet. Selon Nietzsche, il ne faut jamais croire les valeurs sur parole. Derrière les vertus, il faut chercher les appétits féroces. Derrière la justice, le désir de vengeance et la joie de faire souffrir. Dans l'égalité, la revanche des incapables. Dans la fraternité, le ressentiment. Aucun penseur, sans doute, n'a soumis l'éthique à plus rude critique.

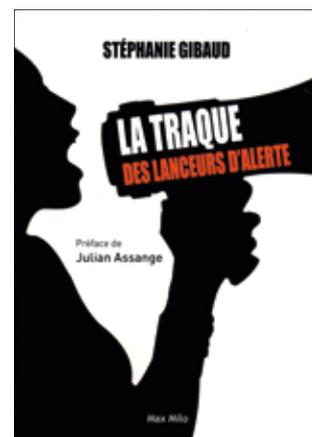
Est-ce un hasard qu'après la Shoah, le renouveau contemporain de l'éthique le plus profond soit venu d'un Juif,

en la personne du philosophe Emmanuel Levinas ? Ce qu'il n'a cessé de dire, c'est que la seule présence du visage de l'autre est, pour chacun de nous, une exigence et un appel. Avant le souci de soi, que nous avons tous légitimement, l'éthique nous invite au souci des autres et nous appelle à être responsables envers eux. Ses formes concrètes peuvent être infiniment diverses. Toutes s'inscrivent dans cette ouverture, impossible à clore, qui creuse indéfiniment les relations humaines. Présence de l'étranger, hospitalité, respect de ce que je ne comprends pas, accueil de ce que je n'attends pas, décalage. Il y a de l'inconnu entre nous, toujours. Ce souci des autres, qui s'appelle l'éthique, est toujours aussi le souci d'autre chose. En cheminant parmi les livres comme autant d'arbres d'une forêt, l'on refermera d'ailleurs la boucle par un ouvrage qui présente une expérience humaine unique renvoyant à ce beau souci.

MORALE PUBLIQUE, ÉTHIQUE À L'ARRÊT

Avec *La traque des lanceurs d'alerte*, Stéphanie Gibaud entraîne le lecteur au cœur d'une histoire qui montre bien le revers de la

médaille vertueuse que proposent la plupart des dirigeants de la planète libérale. Interrogeant de manière radicale le mode de fonctionnement de la société, elle dresse un catalogue documenté des affaires dans lesquelles des lanceurs d'alerte ont été poursuivis pour avoir pris la parole. Pour un salarié, dénoncer des pratiques illégales au sein de son entreprise est un véritable risque. La liste établie par l'auteure en témoigne, mais laisse perplexe : dans la majorité des cas, les lanceurs d'alerte ne sont pas reconnus comme des défenseurs de la démocratie. Au contraire, ils font figure de parias. Le paradoxe saute aux yeux : alors que les lanceurs d'alerte vivent souvent reclus, menacés ou traînés en justice, les auteurs des faits dénoncés restent largement épargnés et poursuivent leurs activités en toute quiétude. Comment expliquer que cette situation se perpétue aujourd'hui, alors que c'est le cœur même de la démocratie et de son fonctionnement qui est en cause ? Si l'éthique est la morale en marche, celle-ci peut se retrouver singulièrement à l'arrêt. L'actualité résonne comme un écho à ces préoccupations : l'affaire des « Panama Papers » révèle, une fois de plus, la duplicité du discours des





► États entre les valeurs proclamées et celles pratiquées. Le libéralisme s'occupe peu d'éthique : chaque pays campe sur son pré carré quand il voit ses intérêts nationaux menacés.

LE MONDE DES ALGORITHMES

Prolongeant ce délitement, l'Américain Marc Goodman expose par le menu l'évolution de la société de l'information. Les avancées de l'informatique et de l'intelligence artificielle signifient que le crime est désormais devenu plus structuré, son fonctionnement découlant d'algorithmes appelés à dominer le monde. Davantage d'objets connectés, davantage de crimes.

Vol d'identités et de données personnelles, piratage de cartes bancaires, escroqueries à grande échelle, piratage de sites Web : les nouvelles formes de délinquance technologique ne sont que le prélude à la commission de crimes à grande échelle dont aucun service de police ou de sécurité n'a pris la pleine mesure. Demain, l'Internet des objets permettra de prendre le contrôle de nos maisons, de nous espionner depuis notre iPad ou notre portable, voire de débrancher à distance notre pacemaker. S'appuyant sur des affaires méconnues de ce côté-ci de l'Atlantique, l'auteur met en garde sur les dangers d'aujourd'hui et de demain, tout en proposant de reprendre le contrôle des outils connectés. Ces pages aux allures de faits divers en disent autant sur les pilleurs du monde virtuel que sur le monde des pilleurs : c'est

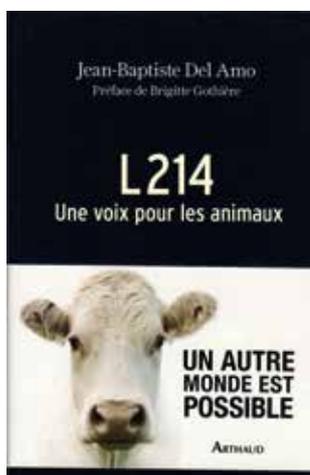
à la fois une enquête sur le comportement des prédateurs et sur le sort de la planète livrée à la cupidité des hommes. Qui ne voit qu'à défaut d'y prendre garde, la terre pourrait devenir un vaste brigandage ? La plume aux aguets, l'auteur, parfois provocant, communique son impatience à cet égard, invitant aussi à réfléchir, citoyens, entreprises, pouvoirs publics, au monde que nous laisserons aux futures générations.

L'évolution technologique pose la question du sens de la vie en commun. Comme les autres organismes de la nature, sommes-nous seulement des algorithmes et la vie se réduit-elle au traitement de données ? Chaque jour plus innovantes, les technologies promettent de soulager notre corps et notre esprit, de nous épargner des efforts inutiles, de vivre mieux et plus longtemps. Mais, en faisant de moins en moins appel à nos sens, à notre expérience et à nos facultés intellectuelles, nous risquons de perdre notre liberté. Et que laisse présager le développement de l'intelligence artificielle ? Nous croyons volontiers que nous avons gagné à ne plus devoir chercher notre chemin grâce au GPS, mais nous ne réalisons pas encore que nous avons perdu le Nord. L'un des grands penseurs du numérique, Nicholas Carr, met en garde contre la dépendance accrue aux systèmes automatisés : l'excessive automatisation de la société, dit-il, n'accroît pas les capacités pratiques ou cognitives de l'homme, mais conduit à la perte de son autonomie, à la limitation de son savoir-faire, à l'annihilation

de son pouvoir de décision. C'est pourquoi il est urgent de réagir face à l'automatisation intégrale de la société et de remettre en question le primat de la technologie sur l'humain.

On retrouve cette inquiétude chez le philosophe Pascal Chabot, qui appelle à la résistance en présence du « tourbillon du monde ». Cette méditation l'amène à chercher à dépasser ce qu'il appelle, en substance, les « ultraforces » du système capitaliste globalisé et à proposer des initiatives de transition dans le domaine de l'écologie, de l'organisation des entreprises, de la mobilité, qui sont les lieux majeurs d'une résistance créatrice et constructive. Dans toutes ces transitions, c'est toujours le soi qui est engagé, cherchant dans les « ultraforces » des relais, pour un objectif éthique : une coexistence pacifique et responsable entre les humains. Cet esprit de résistance apparaît également dans le combat pour la reconnaissance de l'unicité du vivant. *L214, une voix pour les animaux* raconte l'histoire de l'association éponyme à travers des récits de militants et dresse un portrait de l'élevage et de ses conséquences. Il propose une réflexion sur la violence dans les abattoirs et esquisse les contours d'une société qui ne serait pas basée sur l'exploitation des animaux, donnant à voir comment ce mouvement s'est structuré durant les 20 dernières années, porté par un idéal de justice et d'équité.

La question de l'éthique est aussi au cœur du livre de Philippe Baqué, qui s'ouvre sous la forme d'un car-



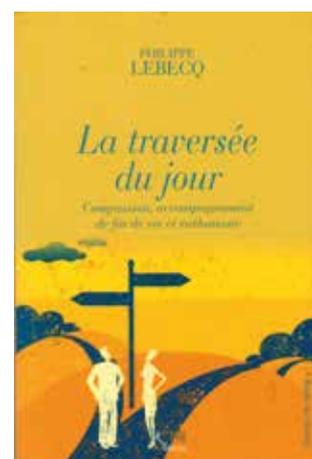
net de bord écrit au chevet d'une mère diagnostiquée Alzheimer et qui se prolonge par l'examen sans concession des spéculations des laboratoires pharmaceutiques soutenus par les politiques publiques. À défaut de pouvoir identifier les causes de la maladie, la recherche s'oriente vers sa prévention, à travers le séquençage du génome, les manipulations génétiques, les nanotechnologies, les prothèses bioniques ou encore les objets médicaux connectés. Alzheimer est ici la métaphore du rapport technologique à la santé et la porte d'entrée à l'évocation des projets démiurgiques d'entreprises comme Google, Apple, Facebook ou Amazon : l'auteur montre comment la santé devient un marché de plus en plus rentable. Les nouvelles technologies négligent l'humain et pourraient bien réaliser un projet de société qui a pour nom « transhumanisme », une conception eugéniste des corps et des consciences. En refermant ce livre, on songe au théâtre d'Eschyle qui nous a laissé en legs cette leçon universelle : l'*hubris* (la démesure) est fille de Némésis (la vengeance), la démesure, en mûrissant, produit le fruit de l'erreur et la moisson qui en lève n'est faite que de larmes.

LA FIN DE VIE

Partageant une expérience de plus de 30 ans, le docteur Philippe Lebecq raconte des histoires vécues au chevet de ses patients en fin de vie, dans le respect de la liberté de ceux qui souffrent. Ces tranches de vie illustrent

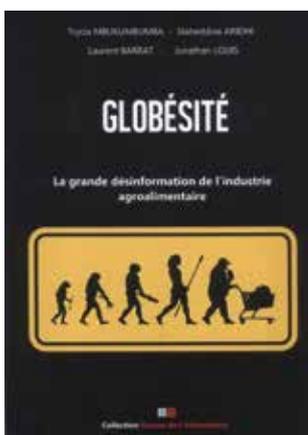
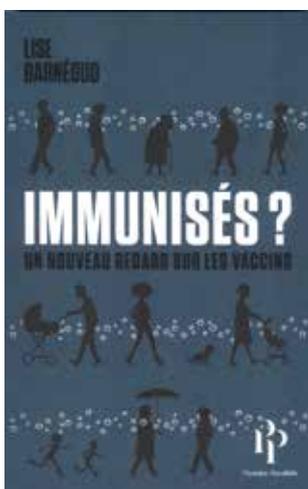
à quel point l'écoute, l'accompagnement et le respect peuvent faire d'une fin de vie une période belle, heureuse et assumée. Au-delà des émotions qu'il fait éprouver, ce livre est plus qu'un récit plein de sensibilité, c'est une remarquable introduction à l'éthique par le geste, que tout lecteur se doit de méditer, en particulier lorsqu'il travaille dans le secteur des soins de santé. En mettant en avant l'appel et l'exigence du regard de l'autre dans le respect de son humanité, on retrouve dans ces propos lumineux l'écho de Levinas qu'on a évoqué au début de cet article. Avant le souci de soi, l'éthique que ce médecin développe, en particulier dans l'approche de l'euthanasie, invite au souci des autres et appelle à être responsable envers eux. Pas de doute, pour le lecteur chercheur d'or, il y a du linot dans ce livre-là. ●

- › **Stéphanie GIBAUD, *La traque des lanceurs d'alerte***, Max Milo, 2017, 301 pages.
- › **Marc GOODMAN, *Les crimes du futur***, Nouveau Monde éditions, 2017, 792 pages.
- › **Nicholas CARR, *Remplacer l'humain. Critique de l'automatisation de la société***, L'échappée, 2017, 265 pages.
- › **Pascal CHABOT, *Exister, résister. Ce qui dépend de nous***, Presses universitaires de France, 2017, 240 pages.
- › **Jean-Baptiste DEL AMO, *L214, une voix pour les animaux***, Flammarion, 2017, 407 pages.
- › **Philippe BACQUÉ, *Homme augmenté, humanité diminuée. D'Alzheimer au transhumanisme, la science au service d'une idéologie hégémonique et mercantile***, Agone, 2017, 311 pages.
- › **Philippe LEBECQ, *La traversée du jour. Compassion, accompagnement de fin de vie et euthanasie***, Ker éditions, 2017, 194 pages.



QUI SUIS-JE ? OÙ VAIS-JE ?

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences



Dans une chronique qui présente une série d'ouvrages récents, on essaye bien sûr de trouver un fil conducteur entre les thèmes abordés. Parfois, cet objectif relève de l'exploit quand les livres traitent de sujets assez différents. C'est un peu le cas pour cet article, dont le titre – qui renvoie à des questions particulièrement existentielles – n'est peut-être pas tout à fait le reflet du texte qui suit, même s'il s'agit bien de mieux comprendre qui on est et d'envisager notre avenir.

« QUI SUIS-JE ? »

Le philosophe et psychanalyste Darian Leader s'est intéressé à nos mains, dont l'usage est peut-être en train de changer. L'auteur constate que les êtres humains ont toujours eu besoin de manipuler, gratter, triturer, palper. Ainsi, il n'existe aucune civilisation ou culture dans laquelle les mains restent immobiles pendant qu'on parle. Mais aujourd'hui, de nouveaux gestes sont apparus : on tapote, on clique, on fait glisser un doigt pour faire défiler un menu. L'ouvrage de D. Leader éclaire de manière inédite nos comportements les plus intimes en montrant à quel point garder nos mains oc-

cupées a toujours constitué une part essentielle de l'activité humaine.

Quant au neurologue Laurent Cohen, il nous propose un recueil de plusieurs chapitres, courts mais complets, présentant les grandes lignes de ce que les neurosciences cognitives révèlent du fonctionnement de notre esprit et de sa « machinerie » cérébrale. Comme le précise l'auteur, il s'agit là d'un livre qui cherche à ouvrir la boîte noire de notre cerveau à partir d'expériences les plus quotidiennes : la perception des couleurs, pourquoi faire quelque chose plutôt que rien, comment choyer sa mémoire en préparant des examens, faut-il faire confiance aux banquiers, etc. La liste qui précède vous fait comprendre que l'humour est aussi au rendez-vous de ces pages pourtant remplies d'informations sur les dernières avancées scientifiques.

La journaliste scientifique Lise Barnéoud vient de publier un essai à propos des enjeux non seulement scientifiques et médicaux, mais aussi éthiques, sociétaux et économiques de la vaccination. Elle précise d'emblée qu'au lieu de débattre de la vaccination, il convient plutôt de s'intéresser aux vaccins. En effet, pour L. Barnéoud, chaque vaccin a une histoire différente, des

avantages et des inconvénients distincts. En rencontrant aussi bien des parents qui refusent de faire vacciner leurs enfants que des industriels qui fabriquent les vaccins, des académiciens et des médecins de campagne, l'auteur propose une bonne analyse de la place et du rôle des vaccins dans notre société. Elle nous conseille aussi de nous immuniser contre les croyances, les manipulations diverses et la simplification des discours. On précisera qu'une longue annexe décrit les 16 principales vaccinations, de la diphtérie à la varicelle, en passant par la tuberculose et la grippe.

Véritable fléau des sociétés frappées par la malbouffe, l'obésité fait l'objet d'une analyse pertinente par quatre jeunes chercheurs. Pour ces derniers, l'obésité tuerait trois fois plus que la famine dans le monde. Dans leur ouvrage (*Globésité*), les auteurs expliquent d'abord le développement de l'agriculture américaine et ses liens avec l'obésité, l'industrie de l'élevage intensif et la collusion dans les agences fédérales. On comprend ainsi comment la malbouffe est passée des États-Unis à l'Europe, avec l'évolution des industries agricoles, la fin des quotas et la puissance des lobbies agroalimentaires et des sucriers européens.

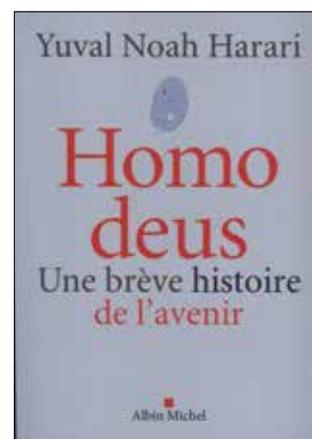
Les chercheurs ont réfléchi à une stratégie qui pourrait résoudre le problème de l'obésité. Pour eux, il faut inévitablement passer par l'élimination des aliments malsains dans les milieux scolaires et des soins de santé. Il faudrait aussi cesser toute publicité pour les produits alimentaires trop gras, sucrés et salés, ainsi que les relations « irresponsables » entre la médecine et l'industrie, le tout soutenu par une éducation au changement durable.

ET NOTRE AVENIR ?

Le neurobiologiste Jean-François Bouvet l'aborde en retraçant les grandes étapes de la procréation médicalement assistée (PMA) et de la fécondation *in vitro* (FIV). Depuis le premier « bébé-éprouvette », ces techniques ont profité de diverses révolutions médicales et il est aujourd'hui parfaitement possible de sélectionner les individus, mais aussi de modifier leur patrimoine génétique. J.-F. Bouvet analyse cette possibilité d'un nouvel eugénisme en montrant que le « bricolage des gènes » est devenu un marché lucratif souvent dépourvu de cadre législatif et bioéthique, un véritable avatar inattendu de l'ultralibéralisme. Puisqu'en matière de reproduction humaine – comme dans d'autres domaines d'ailleurs –, on peut considérer que ce qui est techniquement possible est en passe d'être réalisé, l'auteur nous demande de réfléchir à l'humanité que nous voulons engendrer. L'anthropologue américaine

Anna Lowenhaupt Tsing a une vision plutôt originale de notre avenir. Son essai nous propose de suivre les « matsutakes », des champignons qui se développent essentiellement sur des ruines et dont les Japonais raffolent. Sous-titré *Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, l'ouvrage aborde l'histoire des modes de vie et des environnements précaires. Pour l'auteure, l'exemple de ces champignons est aussi une leçon d'optimisme dans un monde désespérant et, pour reprendre la pensée de la philosophe Isabelle Stengers préfaçant le livre, cela « rend présents les mondes multipôles et enchevêtrés que [...] même dans nos ruines, les vivants continuent à fabriquer les uns avec les autres ». On terminera par la dernière publication de l'historien israélien Yuval Noah Harari, l'auteur du best-seller international que fut

Sapiens. Dans ce nouvel essai, Y. N. Harari interroge l'avenir de l'humanité en offrant un aperçu vertigineux des rêves et des cauchemars qui pourraient façonner le XXI^e siècle. L'auteur évoque d'abord la conquête du monde par *Homo Sapiens*, puis comment il a donné du sens au monde et, enfin, comment *Homo Sapiens* a perdu le contrôle. Dans cette dernière partie, l'historien nie le libre arbitre de l'homme et, selon lui, cela implique qu'il est possible de manipuler les décisions humaines. Dans sa conclusion, Harari affirme que la science prouvera que la vie se réduit au traitement algorithmique de données, et que des algorithmes non conscients – mais fort intelligents – pourraient bientôt nous connaître mieux que nous-mêmes. Mais qu'advient-il alors de la société, de la politique et même de notre vie au quotidien ? ●

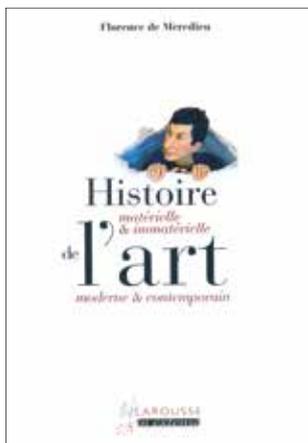
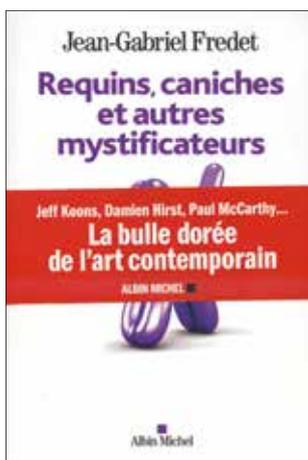


- › **Darian LEADER, Mains. Ce que nous faisons d'elles, et pourquoi**, Albin Michel, 2017, 234 pages, 19,00 €.
- › **Laurent COHEN, Comment lire avec les oreilles. Et 40 autres histoires sur le cerveau de l'homme**, Odile Jacob, 2017, 336 pages, 25,80 €.
- › **Lise BARNÉOUD, Immunisés ? Un nouveau regard sur les vaccins**, Premier Parallèle, 2017, 240 pages, 18,00 €.
- › **Trycia MBUKUMBUMBA, Slaheddine ARIDHI, Laurent BARRAT, Jonathan LOUIS, Globésité. La grande désinformation de l'industrie agroalimentaire**, VA éditions, 2017, 166 pages, 18,00 €.
- › **Jean-François BOUVET, Bébés à la carte**, Équateurs, 2017, 168 pages, 18,00 €.
- › **Anna LOWENHAUPT TSING, Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme**, La Découverte, 2017, 416 pages, 23,50 €.
- › **Yuval Noah HARARI, Homo deus. Une brève histoire de l'avenir**, Albin Michel, 2017, 464 pages, 26,95 €.

ART CONTEMPORAIN : QUE REGARDEZ-VOUS ?

PAR NATHALIE FONTAINAS-TROUVEROY

historienne de l'art



L'iconoclaste *Fontaine* de Duchamp est incontestablement une œuvre fondatrice de l'art du XX^e siècle. Mais comment un urinal devient-il un objet d'art ? Suffit-il de l'exposer en tant que tel ? Toute la question de l'art contemporain pourrait se résumer dans la formule de Will Gompertz, dont il faudrait traduire d'urgence le réjouissant *What Are You Looking At ? 150 Years of Modern Art in the Blink of an Eye*¹ : pourquoi le lit défait de Tracey Emin est-il de l'art, et pourquoi le vôtre n'en est-il pas ?

LES « SPECULLECTORS »

On peut répondre que l'art est dans le concept, dans le regard de l'artiste, dans le fait qu'il ait, comme le proclamait Duchamp, « créé une nouvelle pensée pour cet objet ». Les cyniques verront plutôt l'art contemporain défini par ce que Larry Gagosian ou Charles Saatchi décident d'exposer, de promouvoir et de « placer » chez les collectionneurs (à ce niveau, on ne « vend » pas). Ceux-là liront avec plaisir *Requins, caniches et autres mystificateurs* de Jean-Gabriel Fredet, savoureux pamphlet dénonçant les manipulations du marché par une poignée de galeries do-

minantes et de « specullectors » (collectionneurs spéculateurs). Il nous livre les dessous du duel sans merci qui oppose Sotheby's (les hommes d'affaires qui aimeraient être des gentlemen) et Christie's (les gentlemen qui se veulent hommes d'affaires) ; il explique pourquoi le Louvre fait les yeux doux aux Émirats qui tentent, en créant de toutes pièces leurs nouveaux musées, de s'offrir une respectabilité en Occident. Faut-il rire, s'offusquer ou applaudir quand Koons s'approprie Van Gogh et Vinci sur des sacs Vuitton ? Ou quand Damien Hirst, dont la cote était en chute libre, frappe un grand coup à la dernière Biennale de Venise grâce au soutien généreux – mais pas désintéressé – de François Pinault ? Brouillant magistralement les frontières entre le vrai et le faux, l'histoire et le mythe fabriqué de toutes pièces, Hirst déploie les *Trésors de l'épave de l'Incroyable*, navire coulé au large de l'Afrique orientale il y a 2000 ans, d'où il extrait Kate Moss en déesse égyptienne envahie par les algues ou un caniche de Jeff Koons hérissé de corail. Au grand jeu des « faits alternatifs », Donald Trump ne fait pas mieux... L'œuvre monumentale de Hirst reflète parfaitement notre époque. Mais lui survivra-t-elle ?

Même Gagosian avoue que seule une infime proportion des artistes vedettes d'aujourd'hui sera toujours intéressante dans quelques années.

ECLATEMENT DES CATÉGORIES TRADITIONNELLES

Moins polémiques, quelques livres récents approchent l'art moderne et contemporain sous des angles inédits et souvent éclairants. Florence de Mèredieu, dans son *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne et contemporain*, aborde la question de l'éclatement des catégories traditionnelles (peinture, sculpture, dessin) en explorant l'art des XX^e et XXI^e siècles par le biais de la multiplication des techniques et des médias. Opposant l'opacité et la transparence, la pesanteur de la matière et l'immatériel (les « immatériaux »), le naturel et l'artificiel, analysant les nouvelles manières d'agir sur le corps et sur le paysage, elle étudie le passage de l'art-matière à l'art-simulacre, dans une perspective résolument hégélienne.

On suit avec elle un parcours très dense qui passe du Bauhaus, où l'art total naît de la dissolution des cloisonnements tradition-

nels entre les arts, à Joseph Beuys, pour qui ce n'est plus l'art seul, mais la vie dans sa totalité qui est visée, et qui entreprend de faire sauter « ces verrous et serrures qui circonscrivent l'un à part de l'autre la vie et l'art ». L'art n'est plus une activité distincte de la biographie : « en se confondant avec le travail, (l'art) redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, à savoir encyclopédique... et humain. » Ce livre, riche en citations, s'adresse en priorité aux lecteurs de Barthes, Deleuze et Guattari. Les autres y trouveront un panorama original et remarquablement fouillé de l'art des 150 dernières années, devenu un ouvrage de référence dès sa première édition en 1994.

L'ART DU VIDE

Au-delà de la matière, c'est la potentialité de l'absence et de l'inconnu qui est explorée dans *L'art du vide*, recueil d'essais dirigé par Itzhak Goldberg. Vide qui désigne l'espace inoccupé (comme substantif) ou le manque d'intérêt (comme adjectif), mais est aussi le lieu d'exposition idéal (on songe au « Wide White Space » de la célèbre galerie anversoise des années 1960). Le Centre Pompidou y consacrait une importante rétrospective en 2009.

Plus fondamentalement, le vide peut être l'essence même d'une œuvre : Nathalie Desmet nous rappelle qu'Yves Klein en fait un concept artistique en 1958 et que, dès 1952, John Cage présente *4'33"* d'une non-musique qui, loin d'être

silence, invite à une expérience auditive faite d'attention aux sons de la vie.

Camille Paulhan évoque le vide comme révélateur – au sens photographique – chez Rauschenberg, dont les grandes toiles monochromes répondent subtilement aux variations de lumière selon les heures du jour ou le nombre de visiteurs, et chez Nam Jun Paik, dont les pellicules vides se griffent, se dégradent et s'enrichissent avec le temps.

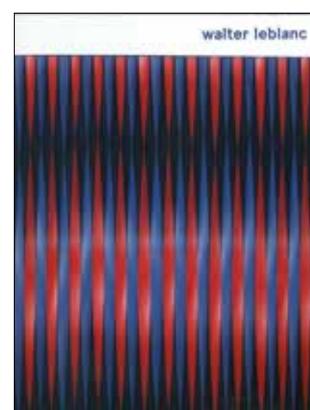
Pour Isabelle Cossin, c'est l'intervalle entre deux images, cet « interstice invisible », qui rend possible le cinéma d'animation ; dans son propre essai, Itzhak Goldberg témoigne du pouvoir évocateur du vide, « non produit par l'homme et pourtant produit de l'homme ». Pureté absolue et transcendance chez Matisse à la chapelle de Vence, l'ovale d'un visage vide de traits est dépersonnalisation chez un Malevitch désillusionné, refusant le retour à la figuration imposé par le régime soviétique. C'est encore le vide qui nous confronte à l'absence, la mémoire et l'oubli dans le *Monument contre le fascisme* d'Esther Shalev-Gerz, colonne de métal où chacun était invité à inscrire ses propres graffitis, à mesure qu'elle s'enfonçait progressivement dans le sol jusqu'à disparition totale.

Il est impossible de relater ici chacun de ces stimulants essais. On y aurait aimé un chapitre inscrivant cet art dans la longue tradition chinoise du « vide médian » cher à François Cheng – ce vide essentiel dans la composition d'un paysage chinois, le lieu où s'insufflent l'esprit, où la pensée est sus-

pendue entre l'inspiration et l'expiration. Cet art du vide n'a pas commencé avec Klein ou Michaux : c'est de tout temps que l'espace blanc est celui qui libère l'imagination.

L'ARTISTE BELGE WALTER LEBLANC

« L'amateur n'entreprend plus une visite, il s'apprête à vivre une expérience... c'est lui-même qui activait le dispositif par sa présence. »² Cette phrase de Jean-Marc Poinot s'applique parfaitement à l'art minimaliste de Walter Leblanc, artiste belge trop tôt disparu, en 1982. La superbe monographie qui lui est consacrée à l'initiative de la Fondation Walter & Nicole Leblanc, sous la direction de Francesca Pola, nous ramène au plaisir d'une beauté rigoureuse, faite de jeux de lumière vibrants et sereins, où le spectateur dialogue avec l'œuvre en lui insufflant la vie par ses propres mouvements. Leblanc aurait aimé ce livre qui lui ressemble. On y découvre une personnalité discrète et chaleureuse, entièrement vouée à sa recherche, une intelligence en quête d'essentiel : l'un de nos grands artistes du XX^e siècle. ●



Notes

1/ Will Gompertz, *What Are You Looking At? 150 Years of Modern Art in the Blink of an Eye*, Penguin, Londres, 2012, 12,69 €.

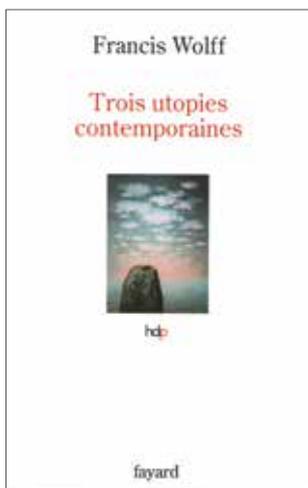
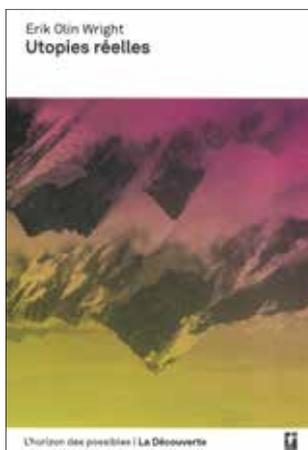
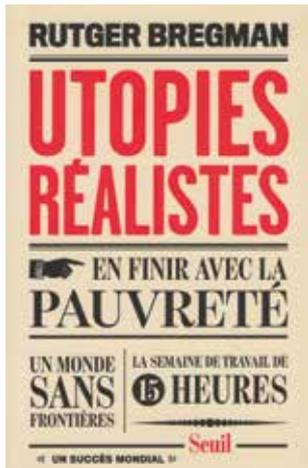
2/ Jean-Marc Poinot, « Les Grandes Expositions – L'Œuvre et son accrochage », in *Cahiers du musée national d'art moderne*, n° 17-18, 1986, pp. 127-128, cité par Itzhak Goldberg, *op. cit.*

- › Jean-Gabriel FREDET, *Requins, caniches et autres mystificateurs*, Albin Michel, 2017, 367 pages, 24,70 €.
- › Florence de MEREDIEU, *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne et contemporain*, Larousse, 2017 (Bordas, 1994), 755 pages, 29,15 €.
- › Itzhak GOLDBERG (sous la dir.), *L'art du vide*, CNRS Éditions, Paris, 2017, 257 pages, 25,00 €.
- › Francesca POLA (sous la dir.), *Walter Leblanc*, Fonds Mercator, Bruxelles, 2017, 208 pages, 49,95 €.

UTOPIES ET RÉALITÉS

PAR BERNARD LOBET

journaliste à Bel RTL



Après le discrédit jeté sur l'utopie au XIX^e siècle, où elle est devenue synonyme de chimère, après les expériences totalitaires du siècle dernier, le mot forgé par Thomas More pour son ouvrage éponyme de 1516 connaît en ce moment un certain retour en grâce. L'utopie ne consiste plus à imaginer une île de nulle part où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux. Les défenseurs actuels de l'utopie la qualifient de réaliste ou de réelle.

Rutger Bregman, dans son *Utopies réalistes*, défend l'idée selon laquelle le progrès est la réalisation des utopies, comme le suggérait Oscar Wilde. L'auteur, un néerlandais de 29 ans, s'appuie sur des exemples historiques pour envisager plusieurs perspectives : la semaine de travail de 15 heures, le revenu de base universel dont Richard Nixon avait déjà eu l'idée en 1969, la taxation des flux financiers, ou encore l'ouverture des frontières. L'essai est aussi séduisant que les idées qu'il agite, mais le lecteur reste sur sa faim. Comment rendre l'utopie réelle ? Les petits conseils donnés par le jeune auteur en fin d'ouvrage feront peut-être sourire : vous êtes plus nombreux que vous le pensez, alors éteignez la télévision, organisez-vous et ayez le cuir épais. Pour changer le monde, dit l'utopiste, baptisé dans son pays « Monsieur revenu de base », nous de-

vons être irréalistes, déraisonnables et impossibles. Rêvons tout haut, semble-t-il dire.

Pensons clair et fort, répond Francis Wolff, qui n'a rien d'un songe-creux. Dans *Trois utopies contemporaines*, le philosophe analyse deux utopies d'aujourd'hui et en propose une troisième. Savons-nous encore qui nous sommes, nous, humains ? Une antique vision des choses nous situait entre les bêtes et les dieux. Aujourd'hui, de nouvelles utopies entendent nous rapprocher soit des animaux en vertu d'une sensibilité commune (l'animalisme ou l'antispécisme) soit de l'immortalité grâce à la technique (le transhumanisme). Une troisième voie est possible : le cosmopolitisme repensé par Francis Wolff de manière à inclure l'accueil des étrangers, l'égalité de tous les citoyens de la communauté humaine et la perspective d'un État mondial sans frontières. Cette forme d'humanisme pour notre temps soutient que les individus mourront, mais qu'il serait bon de pérenniser l'humanité, que l'intelligence humaine est une fonction de notre animalité et n'est pas reproductible par des machines et, enfin, que les animaux ne sont ni des sujets ni des personnes, ce qui ne dispense pas de les respecter. Le cosmopolitisme proposé à nos réflexions exalte en l'homme la vertu de justice et nous définit comme « des animaux parlants vi-

vant dans des Cités ». Nous sommes d'un seul monde, le même pour tous : telle est la conviction qui inspire cette utopie, qui n'est pas revendiquée comme la plus réaliste de toutes, mais qui se veut la plus solide conceptuellement.

Dans le domaine de l'abstraction et de la réflexion critique, le sociologue américain Erik Olin Wright n'est pas le dernier de la classe. *Utopies réelles* est son premier ouvrage traduit en français. Écrit pendant la période de crise de 2007 à 2009, ce livre se veut une contribution aux scénarios de sortie du capitalisme. Il s'agirait de l'éroder plutôt que de le renverser brutalement ou de le réformer par le haut. Le pouvoir d'agir social peut être renforcé. Les utopies réelles dont il est question font allusion à des initiatives telles que le budget participatif municipal, Wikipédia (« un moyen anticapitaliste de produire et de disséminer le savoir et la connaissance »), les coopératives de travailleurs autogérées, ou encore... le revenu de base inconditionnel. ●

- ▶ **Rutger BREGMAN**, *Utopies réalistes*, Seuil, 2017, 247 pages, 20,00 €.
- ▶ **Francis WOLFF**, *Trois utopies contemporaines*, Fayard, 2017, 179 pages, 19,50 €.
- ▶ **Erik Olin WRIGHT**, *Utopies réelles*, La Découverte, 2017, 613 pages, 28,00 €.
- ▶ **À lire aussi** : **Christophe AGUITON**, *La gauche du 21^e siècle. Enquête sur une refondation*, La Découverte, 2017, 240 pages, 17,00 €.

WALKING DEAD

ET DU POLAR MARITIME

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

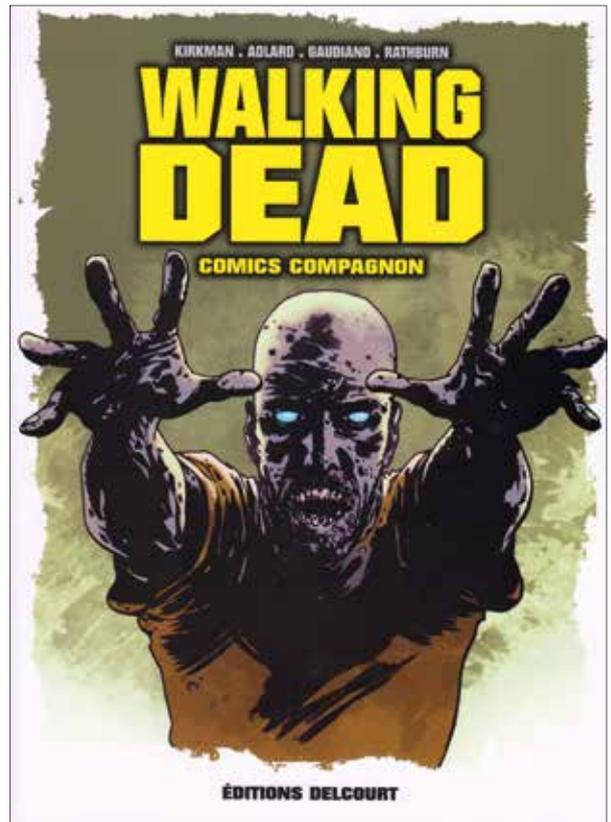
historien de la BD

Walking Dead, série mondialement célébrée, riche de 150 parutions, analysée par ses plus férus connaisseurs et acteurs. Résurrection d'un polar écrit en 1943 par le regretté Maurice Tillieux, papa de Félix et Gil Jourdan, héros enquêteurs au sens rare de la déduction.

WALKING DEAD

Un guide qui nous entraîne dans les arcanes d'une série devenue phénomène planétaire (*Lectures*, n° 178), série télévisée diffusée en Belgique depuis mars 2011 sous le sigle WDMO. Indispensable aux amateurs et connaisseurs vu l'étendue des épisodes publiés. Une bible composée d'interviews exclusives des créateurs multiples, de dossiers consacrés aux moments-clés et de fiches consacrées aux personnages essentiels. Un monde dévasté riche de 28 volumes, reprenant 150 épisodes, au niveau de leurs meilleurs moments, mais encore des interviews d'Eric Stephenson, directeur d'Images Comics, de Sean Mackiewicz et Sina Grace, éditeurs, Stefano Gaudiano, encreur, Dave Steward, coloriste, Rus Wooton, lettré. Mais encore les pires ennemis de Rick Grimes, le marshal Shane Walsh, Philip Blake, Dexter et Thomas, Chris et les chasseurs, Negan et les sauveurs, fous désireux de créer un monde sinistre à leur image et prêts à tout pour accomplir leurs projets mortels. Un dossier résume la personnalité de Carl Grimes, fils du policier, jeune protagoniste, manichéen écar-

tant les nuances de la morale, n'hésitant jamais à tuer si l'ennemi menace son groupe. Suivi de l'analyse de Lori Grimes, épouse de Rick, trop tôt disparue. L'ouvrage propose encore un guide de survie recommandant l'alerte et la vigilance, suivi d'un quiz exclusif traité en dix règles protectrices. Règles à respecter quand le chapitre qui suit mentionne les victimes disparues, mais aussi, peu après, le rôle des femmes qui, en première ligne, démontrent une bravoure peu commune. L'analyse titrée « Jusqu'à ce la mort nous sépare » résume la volonté de respecter le romantisme à appliquer dans ce monde de morts-vivants ! « Les pissenlits par la racine » évoque la mort qui finit toujours par nous faucher ! Si la survie est au cœur des préoccupations, la fin, issue de morts violentes, explosées ou cruelles, fertilise tôt ou tard les chrysanthèmes. Dans un clap de fin, la victime se montre agressive dans la mise à mort de zombies, toujours aussi décidée à détruire les forces du mal. Une

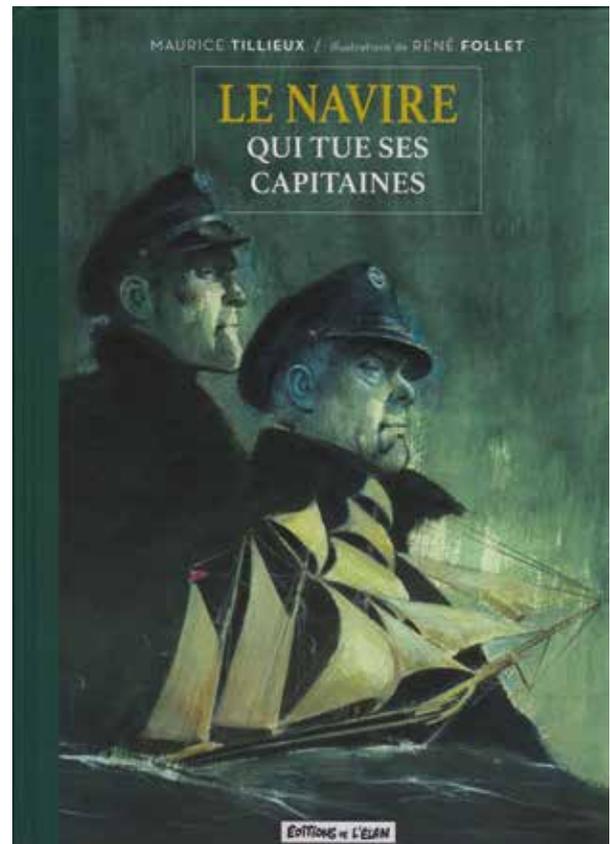


conclusion saute aux yeux et à la mémoire : trois facteurs sont essentiels à la survie : des tripes, des flingues et une bonne dose de chance. On découvre aussi les portraits des personnages principaux : Negan (page 32), Carl (page 52), Michonne (page 78), Maggie (page 82), Glenn (page 94), Tyreese (page 112), Abraham, Eugene et Rosita (page 124). Un outil plus que conseillé pour les futurs chercheurs, sociologues et historiens, passionnés par cette série née en 2003. En conclusion, une série qui s'intéresse plus aux vivants qu'aux zombies. Pour amateurs avertis, car adulte, cruelle, violente et lugubre. Des centaines d'illustrations (cases, portraits des personnages, planches), photos des artistes, enrichissent cet ouvrage de base.

► UN POLAR MARITIME

Une réédition qui fait et fera date de par la qualité de son impression et de ses dossiers plus que documentés. Mentionnée dans une étude peu connue, mais récente : *1001 chambres closes. Guide du crime impossible*, ouvrage dirigé par Roland Lacourbe, complété des notes de Vincent Bourgeois, Philippe Fozz et Michel Soupert, éditions Semper/Ænigma, 2013. Où l'on signale ce polar devenu introuvable et recherché publié dans la collection « Le Sphinx » aux éditions Maréchal, à Liège en 1943. Les deux capitaines successifs du bateau affrété par l'armateur Dany Lorton, propriétaire du Taï-Wan, disparaissent lors d'une première et seconde traversée, sitôt doublé le cap de Bonne-Espérance. Le rapport du second officier de bord, Hapgate, signale qu'ils ne se sont pas suicidés, la cabine de commandement étant hermétiquement close de l'intérieur et vide. Scotland Yard, après deux années, peu satisfait des recherches de l'inspecteur Annemary, le met en congé. Celui-ci, blessé, refuse et, sur l'appel d'un ami armateur qu'il a connu lors de ses études, reprend l'enquête au départ de l'analyse des locaux. Par chance, il découvre une faille au niveau des structures du navire et, au départ des adresses des deux officiers disparus, il constate des indices confirmant une rivalité amoureuse entre les deux hommes, épris d'une même femme. L'assassin, qui raconte, tout au long du déroulement de l'intrigue, plus que passionnante et diabolique, confesse ses erreurs lors de son procès, avant de subir sa peine : la pendaison. M. Tillieux, auteur de ce polar envoûtant, crée cette enquête l'année de ses 21 ans, alors que, dès 1940, il suit les cours de l'École de navigation d'Ostende et revêt l'uniforme d'aspirant officier de marine marchande. Le dossier de Daniel Depessemier, racontant le début de carrière de ce prestigieux scénariste et maître de la « ligne claire », est un modèle d'érudition et de compétence, étude illustrée d'une quantité de documents rares et parfai-

tement sélectionnés (40 sources). Il insiste aussi sur la qualité de ses études, latin-grec à l'Athénée d'Ixelles, et l'importance de sa mère, institutrice et directrice d'école. L'analyse des polars lus par l'auteur en dit long sur sa culture d'un genre en vogue, et est complétée par la citation de films plus que célèbres, dont Tillieux était très friand. D. Depessemier relate encore comment ce futur scénariste brillant trouve un éditeur, alors qu'encouragé par A.-P. Duchâteau, gloire de la collection « Le Jury » et scénariste prolifique, il se voit refusé par Stanislas-André Steeman, qui lui reproche un manque de psychologie au niveau de ses personnages ! Jugement arbitraire. L'idée de présenter les acteurs de cette passionnante quête en début de volume montre une fois de plus les compétences et multiples qualités d'un éditeur brillant et plus que sérieux, confiant l'illustration de son prestigieux volume au génie de René Follet, as du lavis, technique qu'il maîtrise parfaitement, une nouvelle fois. Le dossier d'Étienne Borgers, historien confirmé des collections policières belges, montre, avec multiples arguments et exemples à l'appui, combien ce type de littérature était apprécié durant ces années de cendre. Plus que recommandé. Petit détail à savoir : le titre de ce passionnant roman policier inspirera J.-M. Charlier pour son roman destiné à la jeunesse résumant les exploits des chevaliers du ciel, Tanguy et Laverdure, sous le titre de *L'Avion qui tuait ses pilotes* (*Lectures* n° 197 et *Lectures.Cultures* n° 5). ●



- › **Robert KIRKMAN et Charlie ADLARD** (textes et témoignages de Robert Kirkman, Charlie Adlard, Stefano Gaudiano et Cliff Rathburn), *Walking Dead. Comics Compagnon*, Delcourt, 2017, 276 pages, 17,95 €.
- › **Maurice TILLIEUX, *Le Navire qui tue ses capitaines***, Éditions de l'Élan, 2017, 112 pages, 29,00 €.

DÉCROCHEZ LA LUNE OU CAPTUREZ LE WENDIGO !

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

WENDIGO

Wendigo fait évidemment penser au jeu des *Loups-Garous*. Sauf qu'ici, la créature maléfique est une carte posée sur la table, prenant l'apparence d'un scout discret mêlé à d'autres enfants revêtus du même uniforme. Ce groupe est représenté par 32 tuiles (plaquettes rondes) étalées au milieu des joueurs. Chacune affiche un scout (fille ou garçon) différent des autres bien qu'ayant de sérieuses similitudes avec certains : foulard, expression du visage, chapeau, coiffure, de quoi créer une certaine confusion qui est évidemment voulue !

Le jeu se joue sur un rythme de nuits et de jours qui se succèdent. Durant les nuits, le Wendigo se déplace et mange un scout. Durant le jour, les joueurs essaient de se souvenir du scout qui occupait l'espace laissé vide par le Wendigo qui vient de se déplacer. Cet exercice de mémoire permet d'esquisser son portrait et peut-être de le repérer parmi les tuiles.

Lors du premier tour de jeu, tous les joueurs ferment les yeux, sauf celui qui joue le rôle du Wendigo. Ce dernier remplace une tuile « scout » par une tuile exactement semblable..., sauf que sur son verso se trouve dessiné le terrible prédateur. En principe, il est impossible à identifier, car, *de visu*, tout semble comme avant.

C'est alors que la poursuite commence. Les joueurs ouvrent les yeux et disposent de 45 secondes pour photographier les places occupées par les différents scouts en les différenciant le mieux possible. C'est un travail difficile, mais d'autant moins qu'ils se partagent des zones à surveiller. Puis, ceci étant fait, ils referment les yeux et la nuit du Wendigo commence : il passe à l'attaque et dévore sa première victime. Concrètement, le joueur responsable du dévoreur supprime une tuile « scout » et la remplace par la tuile qu'il a introduite lors du premier tour de jeu et dont le verso est le Wendigo ; ce qui veut dire que la place quittée par le Wendigo laisse un trou béant au milieu des tuiles. Phase suivante, nouveau jour : les joueurs ouvrent les yeux et cherchent à se souvenir du scout qui occupait la place laissée vide. S'ils y arrivent, il leur suffit de le repérer parmi les autres scouts et de le désigner. S'ils ont raison, ils ont démasqué le Wendigo et, si ce n'est pas le cas, la partie continue au risque de laisser la victoire au Wendigo s'il parvient à dévorer cinq scouts.

Par son mécanisme simple, le jeu est accessible dès 6 ou 7 ans. Un beau matériel sert l'ambiance. (Éditions Le Scorpion Masqué, pour 2 à 8 joueurs, durée : 10 minutes, environ 20,00 €.)

DÉCROCHER LA LUNE

Avec les 30 échelles du jeu, chaque joueur devient poète et s'élève très haut pour tenter de décrocher la lune. L'éditeur Bombyx a cru dans le rêve de Fabien Riffaud et Juan Rodriguez : sur un socle en forme de nuage, deux premières échelles ont été plantées et permettent aux joueurs d'y ajouter, dans le respect de certaines règles, d'autres échelles qui défient la conquête du ciel et l'art de l'équilibre. Bonjour, donc, les doigts habiles pour poser une échelle supplémentaire en la coinçant avec douceur dans l'étonnant échafaudage ! Bonjour, donc, les mains patientes qui cherchent un point d'appui suffisamment stable pour éviter de faire s'effondrer une part de la construction !

Mais basculements inattendus et accidents sont inévitables. Le jeu tire alors sa révérence en offrant une larme de lune au joueur maladroit. À vrai dire, mieux vaut ne pas en collectionner trop..., car la victoire revient à celui qui en possède le moins ! La boîte affiche « dès 6 ans »... mais, pour l'avoir testé avec différents âges, je le réserverais à des enfants plus âgés (9 ans et +), adolescents et adultes, car il demande une grande maîtrise, ce qui lui donne de l'intérêt. (Pour 2 à 6 joueurs, durée : 20 minutes, environ 25,00 €.)





DREAM HOME

Dans *Dream Home*, chacun construit sa maison comme il l'entend. Dans le luxe ou la variété, avec garage ou atelier, aménagée dans le toit ou plutôt portée sur des aspects pratiques. En début de partie, chacun reçoit une maison vide et, selon ce qu'il prend parmi les ressources, construit et assemble en respectant une règle fondamentale : il n'est pas permis de construire un étage si rien ne le soutient ! À chaque tour de jeu, de nouveaux matériaux, des chambres aménagées et des bouts de toits apparaissent sur le plateau des ressources. Se servir en premier est naturellement un avantage, mais cette priorité, rarement acquise pour longtemps, coûte à celui qui s'en empare.

Lors du décompte final, les joueurs gagnent d'autant plus de points qu'ils ont réussi une combinaison : par exemple, une salle de bain attenante à une chambre à coucher ; un toit paré de tuiles homogènes ; ou encore la mise en place d'éléments décoratifs (piano, nichoir).

Par son tempo très clair (12 tours de jeu et pas un de plus), le jeu oblige les joueurs à réfléchir sur leurs priorités. D'excellents jokers peuvent être pris sur le plateau des ressources, car ils bouleversent certains principes de construction : poser un étage sur un échafaudage ou autres pirouettes du genre que seules des règles de jeu permettent.

(Édition Rebel Novalis, à partir de 7 ans, 2 à 4 joueurs, environ 27,50 €.)

KITTY PAW

Si vous aimez les chats, même lorsqu'ils sont représentés par des petits cubes, ce jeu est pour vous ! Vous devrez gérer les sept boîtes dans lesquelles ils jouent à cache-cache et les disposer exactement comme sur le modèle qui vous est donné. Par exemple, le brun au-dessus avec le museau de face, le noir à droite avec ses oreilles en bas, le jaune côté endormi avec ses zébrures orangées vers le haut. Le niveau 1 n'est pas trop difficile..., même s'il éveille toute l'attention logique d'un enfant de 6 ans. En revanche, le niveau 3, avec son chat caché dans une boîte et les recouvrements de cartes qu'il suppose, vous donnera bien quelques sueurs. La boîte en métal est magnifique. Le jeu convient pour 1 à 4 joueurs. (Environ 15,00 €.)

ACTUALITÉS LUDIQUES

- **Abalone.** Piqûre de rappel pour tous ceux qui ne connaissent pas *Abalone* : ce classique, vendu à plus de 10 millions d'exemplaires, nous revient dans un format légèrement différent. La règle de base reste aussi simple, aussi excellente : en poussant des rangées de billes, chacun cherche à faire tomber une bille adverse dans la rigole latérale.

- **Cat's Family.** François Petit, un instituteur, se prend au jeu. Dans cette collection, deux jeux font le pied de nez aux apprentissages et jouent avec l'observation, la consigne et la rapidité.

- Dans **La ronde des émotions**, dix jeux différents triment les réactions

et les sentiments des enfants en les confrontant à des situations diverses : « Comment réagis-tu face à une araignée sous ton lit ? » « Que se passe-t-il dans ton cœur quand tu apprends que tu vas déménager au Japon ? » « Que ressens-tu si tu reçois un chaton pour ton anniversaire ? » 110 cartes permettent d'explorer la joie, la colère, la peur, la tristesse, la honte, la tendresse et la surprise. Plus de renseignements sur : <http://france.catsfamily.net/main/sub.php?rub=RE3>. (À partir de 6 ans, distribution Asmodée, environ 15,00 €.)

- Dans **Circus**, le défi porte davantage sur des consignes à respecter : « ordonne les acrobates en écoutant bien comment certains se situent par rapport à d'autres » ; « prépare les entrées en scène en lisant un récit ». Ou, dans un jeu d'enquête, « trouve le coupable en éliminant les innocents grâce aux indices ». 110 cartes et dix manières d'en jouer. Plus de renseignements sur : <http://france.catsfamily.net/regles/site/Circus.pdf>. (À partir de 6 ans, distribution Asmodée, environ 15,00 €.)

- **Extension Splendor.** Pour les fans de l'excellent *Splendor*, une boîte complémentaire propose quatre manières d'ajouter des éléments neufs dans les parties. Des tours et des étendards, des comptoirs, l'Orient et des cartes ressources nouent le bonheur de nouvelles stratégies. Chacun s'intéresse soudain aux cartes qui apportent du pouvoir et modifient les actions habituelles. Fidèle à la boîte de base, le matériel est magnifique et promet de belles et nombreuses parties. (Environ 27,50 €.) ●

GILLES ABEL, L'ENFANCE DE LA PHILOSOPHIE

Une carrure imposante, une barbe rassurante, l'attitude bienveillante, Gilles Abel, avec son regard clair, inspire confiance. D'autant qu'il a, si l'on ose dire, le physique de l'emploi : philosophe pour enfants. Voilà un profil peu courant.

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Tout, pourtant, à la lecture de son histoire, concourrait en ce sens. Rendez-vous au Centre culturel d'Ottignies où il donne trois jours de formation, en compagnie de l'auteur Vincent Tholomé, sur les liens entre philosophie et écriture. Le Centre culturel va fermer ses portes. Il nous faut trouver un abri, le plus simple possible. Un café dans la galerie commerçante fera l'affaire, un café intemporel qui en devient presque charmant. Retour sur un parcours étonnant.

Né à Namur, voici 40 ans, de parents enseignants, les langues anciennes pour

le père et l'histoire pour la mère, le petit Gilles grandit dans une famille heureuse de sept enfants. Après une scolarité primaire à Namur, il poursuit son cursus dans sa ville natale, à l'Institut Saint-Louis où enseignait son père, une école à la fois élitiste et ouverte. À cette époque, l'adolescent consacre surtout beaucoup de temps à la musique. Jusqu'au jour où le groupe dans lequel il était batteur, qui deviendra par la suite Flexa Lyndo, se sépare de lui pour « différence d'âge ». Bien que déçu, il ne dramatise pas l'événement et le traverse aisément. Tout comme il semble aujourd'hui encore cheminer sur le fil de la vie.

L'HEURE DU CHOIX

À 18 ans sonne l'heure du choix. Gilles Abel voulait s'inscrire à l'IAD pour devenir réalisateur. Mieux vaut, lui dit-on cependant, d'abord mûrir un peu. Ce sera donc, sans beaucoup d'hésitation, la philosophie, à Namur puis à Louvain-la-Neuve.

« Mes études se déroulaient bien. Je ne devais pas trop travailler pour réussir et mes loisirs étaient surtout remplis d'activités culturelles. Puis je me suis demandé où mènerait mon diplôme. C'est alors que j'ai découvert, par hasard, la philosophie pour enfants et que je suis parti à l'Université Laval de Québec, en 2000 et 2001, pour me spécialiser. Il y avait là-bas de la recherche, mais aussi une formation pratique dans cette discipline. Ce fut pour moi comme une révélation, une découverte d'un champ dont j'ignorais tout et qui rencontrait ce qui me semblait nécessaire, mais trop peu présent, dans la philosophie : la possibilité d'être ac- ►

► cessible à tous, rigoureuse, ouverte et simple. Je trouvais également qu'il était important de la pratiquer dès le plus jeune âge. J'avais été chef en mouvements de jeunesse, animateur, j'avais un bon contact avec les enfants... Se dessinait soudain une espèce d'articulation qui me parlait. Je suis revenu fort de cette découverte, mais comme la philosophie pour enfants n'existait que de façon marginale au début des années 2000, j'ai d'abord été professeur à temps partiel dans le secondaire. Puis, j'ai fait deux rencontres qui ont donné un coup d'accélérateur à ma vie professionnelle. La première, grâce à l'un de mes frères, militant à l'époque chez Écolo, qui m'a parlé d'une journée de réflexion du parti, où figurait un atelier consacré à la philosophie pour enfants. Je m'inscris et y fais la connaissance de Martine Nolis et Hélène Schidlowsky. Nous sympathisons et fondons en 2002 l'ASBL Philomène. À la même époque, Jean-Marc Nollet, alors ministre de l'Enfance, s'intéresse au sujet et met des formations en place. L'ASBL jouit rapidement d'une belle visibilité. »

Une deuxième rencontre majeure balaie le parcours de Gilles Abel, celle d'Arielle Harcq, au théâtre de Namur, qui souhaite mettre en place des « ateliers philo » en lien avec le théâtre jeune public. « C'est le point de bascule vers mon métier actuel : utiliser la philo dans le champ artistique. Le milieu de la création jeune public se montre curieux, audacieux et ambitieux, ce qui me convient et me stimule. Il y a aussi, en 2007, la rencontre avec Ékla (ex-CDWEJ, Centre dramatique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse), des animations d'ateliers pour Pierre de Lune (Centre dramatique de théâtre jeune public à Bruxelles) et des compagnies qui faisaient appel à mes services. J'étais de plus en plus motivé, disponible. » Gilles Abel se fera ensuite engager par la compagnie de théâtre jeune public des Zygomars, qu'il vient de quitter.

Parallèlement, il enseigne la philosophie à de futur.es enseignant.es à la haute école Hénallux, au département pédagogique de Malonne. Celle-ci organise désormais également le certifi-



cat en EPC (éducation à la philosophie et à la citoyenneté). Il devient, comme il le dit lui-même, le moteur de la chose dans la haute école et en assure la coordination. « Ce sont des équilibres qui se redéfinissent en permanence entre l'enseignement et la pratique de la philosophie. Il y a cinq ans, j'ai en outre eu envie d'inscrire dans une thèse en philosophie ce travail permanent d'ateliers pour enfants et théâtre jeune public. Le sujet a été accepté par l'Université de Namur. »

L'AMOUR DES QUESTIONS

Reste à savoir ce que Gilles Abel aime tant dans cette discipline... « *Les questions. J'ai découvert à quel point il était exaltant d'appréhender la vie à travers les questions plutôt que les réponses. En particulier avec les enfants. Comme le dit l'écrivain américain Ta-Nehisi Coates, "poser une question ne signifie pas obtenir une réponse systématique. Mais plus une question est posée, plus elle se précise et devient claire". Il s'agit là de la meilleure part de ce qu'on appelait autrefois la "conscience politique" : un questionnement permanent comme exploration plutôt que comme recherche de la certitude.*

La philo réhabilite les gens dans leur intelligence. C'est impressionnant de le dire et de le vivre concrètement. Réconcilier les gens avec leur intelligence me fascine. Chercher, être curieux et s'émerveiller de tout ce qu'on ne connaît pas, de ce qu'on pense connaître, mais qu'en réalité on ne

connaît pas tant que ça... Oui vraiment, tout cela est exaltant. L'inconnu, la certitude, le doute, la complexité sont plus excitants qu'effrayants. La philo permet de foncer vers l'inconnu et de trouver le plaisir d'investir dans cette direction. J'adore aussi apprendre des enfants. Plus le questionnement génère de l'humilité, plus on est disponible à l'idée que les enfants peuvent, autant – si pas plus – que quelqu'un d'autre, nous rendre plus intelligents. C'est totalement analogue à ce que je pense du "bon" théâtre jeune public. Mon hypothèse de travail est que plus on aura une vision ou une représentation positive et ambitieuse des enfants, plus on sera justes et "efficaces" dans notre relation à l'enfant, surtout si on le considère comme capable d'une certaine complexité. »

Question subsidiaire : le fait d'être philosophe permet-il de prendre la vie avec du recul et, finalement, c'est quoi être philosophe ?

« C'est une question délicate, à vrai dire. D'abord parce que personne n'est d'accord pour définir ce qu'est être philosophe ou ce qu'est la philosophie. Je dis souvent que pour philosopher, penser est une condition nécessaire, mais pas suffisante. Quant à la philo pour enfants, elle se doit pour moi de donner du sens, de permettre de comprendre ce sur quoi on se questionne. Si on développe l'esprit critique, qu'on apprend à aimer les questions plus que les réponses, que tout cela se fait collectivement, alors c'est suffisant selon moi pour parler de philosophie. La philo n'est pas simplement dire ce qu'on pense, mais penser ce qu'on dit. Si, en outre, on justifie pourquoi on pense ce qu'on pense et pourquoi on pense que c'est vrai, on fait un pas supplémentaire. La dernière étape à franchir est d'accepter que les autres s'emparent de tout cela, le décortiquent, le déconstruisent et le questionnent. Là, et là seulement, on arrive au premier étage de ce qu'est la philosophie. Et ce n'est pas rien, quand on y pense. Ni pour les enfants. Ni pour les enseignants. Mais c'est néanmoins une aventure extraordinaire. » ●

EN PROVENANCE

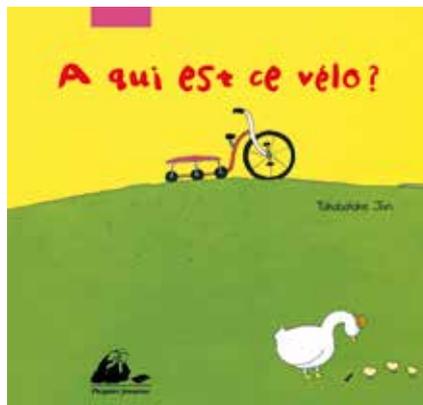
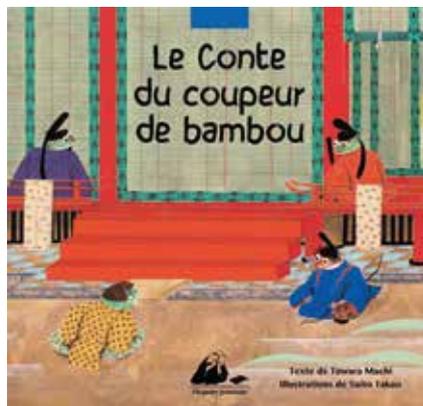
DU JAPON ET DE L'INDE

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Depuis longtemps, auteurs et illustrateurs japonais s'adressent à l'enfance à travers des contes, de la poésie, des récits mythologiques, des histoires d'animaux, des histoires tirées de la vie quotidienne. Comme hier, leurs œuvres séduisent aujourd'hui tant en raison de leurs qualités graphiques et littéraires que par leur humour ou leur sensibilité... Quelques titres récents ont retenu notre attention.

ADAPTATION CONTEMPORAINE DU TAKETORI MONOGATARI, L'UN DES GRANDS RÉCITS ROMANESQUES DE LA PÉRIODE HEIAN (794-1185)

Une lumière brillait dans la forêt. Un vieux coupeur de bambous, familier des lieux où il se rendait chaque jour, s'en approcha. Quel ne fut pas son étonnement en découvrant, à l'intérieur d'une tige, une toute petite fille d'une beauté sans pareille ! Le couple âgé qui n'avait pas d'enfant l'adopta. En peu de temps, la fillette devint une jeune fille que tous auraient voulu épouser. Mais nul ne fut capable de réussir les épreuves imposées par la « Claire Demoiselle des fins bambous ». Même à l'Empereur, elle refusa sa main, révélant qu'elle n'était pas de ce monde, peu avant de prendre place dans un char qui s'éloigna en direction de la lune. *Le Conte du coupeur de bambous* est l'un des récits les plus célèbres de la littérature japonaise. On sait qu'il n'a cessé d'être raconté, adapté, illustré, depuis le début du XI^e siècle jusqu'à nos jours. Ré et Philippe Soupault en ont proposé une belle version, dans leur recueil *Histoires merveilleuses des cinq continents racontées aux enfants*. Les éditions Philippe Picquier en présentent une nouvelle adaptation due à la poétesse Machi Tawara, une star en son pays. Elle est illustrée par Takao Saitô, qui entraîne le lecteur au pays des grenouilles ; ce qui nous vaut des images décalées, dans des décors du Japon traditionnel. Celles-ci évoquent

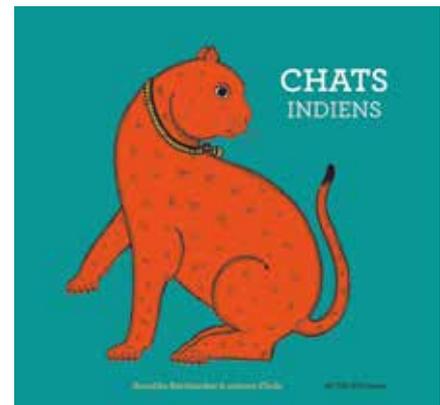
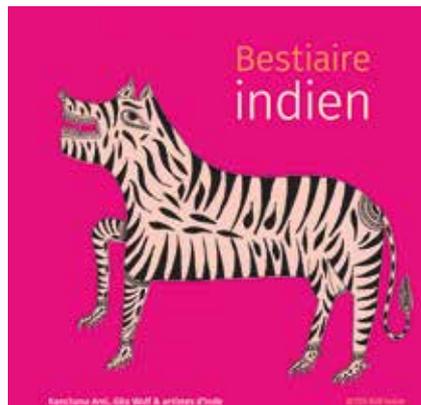
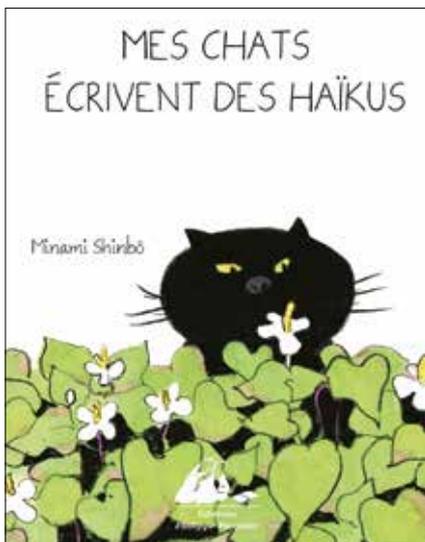


tantôt des scènes de genre, à la façon des maîtres de l'estampe, tantôt, l'on croirait assister à une représentation théâtrale. Dans le texte remarquablement traduit par Véronique Brindeau, comme dans les illustrations qui bénéficient du format généreux de l'album, la poésie se mêle au pittoresque, le dépouillement à la surcharge, la fantaisie au merveilleux. Les éditions Philippe Picquier avaient publié en 2009 un autre grand classique de la littérature japonaise raconté par Kazunari Hino, il-

lustré par Takao Saitô, *Les Grenouilles Samourai de l'étang des Genji*, d'après *Le Dit des Heiké*.

DU NONSENSE POUR QUE RIEN LES PETITS

Lors d'une balade à vélo, un jeune garçon aperçoit une bicyclette étrange ; très allongée, elle a deux selles, mais n'a qu'un pédalier. « À qui pourrait appartenir ce drôle d'engin ? », s'interroge le bambin. En tournant la page, le lecteur aperçoit un crocodile étendu sur le vélo ; celui-ci vient de s'en emparer, en en revendiquant la propriété : « C'est le mien », crie l'animal. À son tour de s'étonner devant un vélo aussi bizarre que le sien, tout différent cependant ; ses pneus sont renforcés et, devant le guidon, trône un seau ! Et de se demander à qui peut bien appartenir pareil engin. La double page suivante répond à la question : tout en pédalant, un éléphant s'arrose gaiement. Si gaiement que, dans sa distraction, il aurait pu écraser une petite bécane munie d'une grosse ampoule en guise de phare, abandonnée à proximité d'un trou et d'un minuscule tas de terre. On a deviné ! Grâce à elle, une taupe pourra rouler à grande vitesse dans ses sombres galeries souterraines, en dissipant l'obscurité. Et ainsi de suite... Tel vélo est adapté à un ver de terre, tel autre à une autruche, tel autre à un kangourou et son bébé... Le récit est bouclé avec un vélo parfaitement classique : celui d'une fillette qui emporte un bouquet de fleurs sur son porte-bagages. Les ►



► dessins mettent en évidence l'ingéniosité farfelue des mécanismes adaptés à la morphologie de chaque propriétaire, tandis que des indices invitent à deviner quel est l'animal auquel il appartient. À *qui est ce vélo ?*, récompensé à la Foire du livre de jeunesse de Bologne, dont l'édition originale est parue en 1982, avait été traduit chez Alice Éditions en 2002. Il a été retraduit chez Philippe Picquier en 2016, qui propose en 2017 une version souple à prix léger.

CHAT POÈTES, CHATS PHILOSOPHES, CHATS BONS VIVANTS...

Les chats fascinent Shinbô Minami, à un point tel que, selon ses propres mots, il s'est « transformé en chat poète et artiste ». Dans l'avant-propos de *Mes chats écrivent des haïkus*, qui fait suite à un recueil paru antérieurement, il écrit : « Je suis entré dans la peau de plusieurs chats de ma connaissance, dont mon propre chat, un chat noir appelé Kurochan, "Petit Noiraud", et Sanpé (du nom d'un célèbre conteur comique), un chat de mon enfance, sans queue, qui errait autour de la maison, puis je me suis remis au travail. » Ainsi composa-t-il des haïkus qui, en quelques mots, racontent, au rythme des saisons, des instants de vie quotidienne. Dessinés en quelques traits, les chats de Shinbô Minami attendrissent, étonnent, interrogent. Les éditions Philippe Picquier proposent le texte en japonais, la traduction française par Brigitte Allieux qui joint quelques commentaires pour les aînés et, bien sûr, les délicieuses illustrations réalisées par le poète.

En Inde, l'album pour enfants connaît un succès grandissant, grâce notamment aux éditions Tara dirigées par Gita Wolf. En France, Actes Sud contribue à faire connaître les réalisations de cette maison.

CHATS SOURIANTS, CHATS GRIMAÇANTS, CHATS FIERS

En ouvrant *Chats indiens*, les amoureux des chats seront aussi comblés que surpris : sous leurs yeux défilent plusieurs dizaines de chats tels que de grands artistes tribaux et populaires de l'Inde les représentent. À chaque région, à chaque ethnie... son style : un chat vu par un artiste Gond du Madhya Pradesh ne ressemble en rien à un chat vu par un artiste Warli du Maharashtra. Par-delà la variété des codes de représentation, c'est une caractéristique physique, un état d'âme, une qualité ou un défaut que le portrait met en évidence. Anushka Ravishankar les a classés, apparentant les uns, opposant les autres. Au « chat joyeux » succède le « chat triste » ; au « chat angélique » succède le « chat diabolique », au « chat maigre » succède le « chat gras », au « chat tacheté », le « chat rayé ». Cet album reproduit les œuvres originales en sérigraphie sur un papier artisanal.

UN BESTIAIRE À NUL AUTRE PAREIL

Bonne nouvelle pour qui avait loupé le *Bestiaire indien* publié par les éditions Tara en 2004 et traduit chez Actes Sud

en 2007. Dix ans plus tard, le voici réédité. L'ouvrage offre un panorama de l'art graphique tribal et populaire indien, à travers la représentation de différentes espèces animales emblématiques, profondément liées à l'imaginaire des populations du sous-continent indien : tigres, lions, cerfs, singes, serpents, éléphants, buffles, crocodiles... *Bestiaire indien* est particulièrement représentatif de la démarche de Tara Books : sauvegarder, grâce au livre, des formes d'art souvent éphémères qui figuraient, entre autres, sur les murs extérieurs des maisons ou qui étaient réalisées à l'occasion de fêtes ou de cérémonies rituelles. Dans la mesure où les artistes sont impliqués dans une fabrication manuelle, des variations de couleurs confèrent à cette réédition l'allure d'un nouveau titre qui se distingue de l'édition précédente. ●

- **Machi TAWARA et Takao SAITÔ**, *Le Conte du coupeur de bambous*, Philippe Picquier Jeunesse, 2017, 56 pages, 18,00 €.
- **Jun TAKABATAKE**, *À qui est ce vélo ?*, Philippe Picquier Jeunesse, 2017, 40 pages, 6,50 €.
- **Shinbô MINAMI**, *Mes chats écrivent des haïkus*, Philippe Picquier, 2017, 80 pages, 12,00 €.
- **Anushka RAVISHANKAR et artistes d'Inde**, *Chats indiens*, Actes Sud junior, 2017, 56 pages, 21,00 €.
- **Collectif d'artistes d'Inde dirigés par Kanchana ARNI et Gita WOLF**, *Bestiaire indien*, Actes Sud junior, 2017, 56 pages, 21,00 €.

DES ADOS NOUVEAUX LECTEURS ?

ENQUÊTE

PAR ROXANE BOCAR

auteure d'un mémoire en communication (ULiège, 2017) intitulé
*Les parcours de réception de la lecture de livres chez les adolescents :
 influences transmédiatiques et interpersonnelles*

« La jeunesse n'est qu'un mot »¹, affirmait Pierre Bourdieu en 1980. Une citation qui prend tout son sens pour exprimer la diversité des résultats d'une enquête conduite en avril 2017, auprès d'une quinzaine d'adolescents scolarisés dans une école de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Il s'agissait de sonder individuellement, sur base de questions ouvertes, un petit nombre de filles et de garçons de 3^e et 4^e années du secondaire à propos de leur parcours de lecteurs depuis l'enfance, de leur évolution avec le temps et de leur perception actuelle de la lecture de livres. On nous dit que cette pratique serait de plus en plus délaissée par les adolescents avec l'avancée en âge, au profit d'autres loisirs et d'activités émergentes liées aux nouvelles technologies². À voir...

DES PROFILS MULTIPLES

En tout, six profils de lecteurs ont été observés. À un extrême, le gros lecteur durable qui lit presque tous les jours, et cela depuis l'enfance ; en face, le non-lecteur de livres qui ne lit jamais, soit parce qu'il déteste ça, soit parce qu'il rencontre des difficultés particulières en lecture et ne parvient pas à les surmonter. Outre ces deux profils, trois niveaux intermédiaires ont pu être identifiés. La majorité des adolescents qui les composent sont moins réfractaires et déclarent pour la plupart apprécier la lecture de livres, même s'ils reconnaissent lire de moins en moins, voire plus du tout hors du cadre scolaire, suite à un manque de temps libre ou tout simplement suite à une perte de motivation pour une pratique jugée trop calme ou pas suffisamment « sociale ». Un dernier profil vient toutefois embellir ce constat assez attendu.

PRENDRE GOÛT TARDIVEMENT À LA LECTURE, C'EST POSSIBLE

Il s'agit en effet du groupe des « nouveaux lecteurs », composé de trois individus âgés de 15 à 17 ans et qui illustre un phénomène jusqu'ici très peu étudié : l'accrochage tardif à la pratique de lecture de livres. Parmi les 15 élèves interrogés, trois jeunes filles déclarent en effet avoir véritablement commencé à apprécier la lecture de livres à l'adolescence, au point d'y consacrer une grande partie de leur temps libre. Un élément déclencheur aurait remis en question leur perception de la lecture, et cela parfois de façon radicale, puisque deux d'entre elles détestaient cette pratique encore quelques années plus tôt.

Pour Brenda³, sujette depuis l'enfance à de sévères problèmes de dyslexie, la barrière cède lorsqu'elle entreprend de s'inscrire à des ateliers de peinture :

« Mes premières lectures, c'était un peu une catastrophe, mais maintenant ça va. Je suis quand même quelqu'un qui aime bien lire malgré mes difficultés. [...] J'ai commencé l'Académie des beaux-arts en peinture en cours du soir et ben, là-bas, j'ai regardé un peu les livres, car il faut tout le temps regarder les artistes. Et j'ai commencé à lire un petit peu et depuis je lis tout le temps [...] »

Dans le cas d'Amira, qui n'avait jamais rencontré de difficulté particulière en lecture, mais qui n'aimait tout simplement pas lire et ne parvenait pas à y prendre plaisir, c'est son redoublement qui bouscule ses *a priori*. « [...] Le fait de doubler devait me faire avancer dans ce que je faisais et arrêter de bâcler tout ce que je faisais. Donc je me suis intéressée à l'environnement du livre, je vais dire ça comme ça, et j'ai bien aimé. Maintenant, je m'intéresse plus à la lecture, que ce soit en anglais ou en français [...] dès que j'ai du temps et que je peux lire, par exemple dans le bus ou quoi, je prends un livre et je lis. »

Lola, tout comme Amira, n'appréciait pas la lecture lorsqu'elle était plus jeune. Elle se forçait généralement à lire les ouvrages imposés par l'école ou se contentait des résumés présents sur Internet afin d'en saisir l'essentiel. Jusqu'au jour où un livre lui plaît particulièrement : *La Vague* de Todd Strasser, un véritable coup de cœur qui lui donne envie de réitérer l'expérience. « Je lis plus maintenant qu'avant. [...] Au moins tous les mois, je lis. [...] avant je n'aimais pas lire. Je pensais comme eux [les ados], puis je suis tombée sur un livre que j'aimais vraiment bien et voilà, maintenant, j'aime bien lire [...] »



DES EXPÉRIENCES PROPRES À CHACUN

Si la pratique d'un hobby, le redoublement ou une expérience particulièrement positive peuvent effectivement donner une nouvelle impulsion au parcours de lecture de ces ados, l'enquête montre qu'il existe tout autant de contre-exemples. La pratique d'une activité intensive, notamment sportive, justifie parfois l'abandon progressif de la lecture de livres, tandis que le redoublement aurait plutôt tendance à décourager les lecteurs occasionnels. Par ailleurs, la plupart des participants reconnaissent avoir déjà particulièrement apprécié un ouvrage sans que cela ait pour autant suscité chez eux l'envie d'en découvrir davantage. On observe qu'il n'existe pas de recette miracle pour donner goût à la lecture, mais qu'au-delà de la période de l'enfance et des difficultés rencontrées, c'est avant tout le caractère, les goûts et la personnalité de l'adulte en train de se construire qui influent sur ce processus.

UNE SCÈNE SOCIALE OPPOSÉE À LA SPHÈRE PRIVÉE⁴

Au-delà de cette diversité de profils observés, l'étude révèle une différence significative entre l'image de lecteur que les adolescents donnent d'eux dans le cadre scolaire/public et la manière dont ils se comportent dans la sphère

privée/restreinte. Les réponses à la question « D'après toi, que pensent les adolescents des livres et de la lecture en général ? » confirment que la pratique de la lecture serait connotée négativement par la communauté adolescente et qu'il n'existerait d'après ceux-ci que deux profils distincts : les non-lecteurs, qui représentent la grande majorité des adolescents, et quelques rares passionnés de lecture qui lisent sans arrêt. Un stéréotype que ne confirme pas cette enquête, au vu du nombre prépondérant de lecteurs moyens ou occasionnels⁵. Cela s'explique notamment par le fait que les adolescents ne partagent ou ne recommandent que très rarement leurs lectures, de peur d'être jugés négativement ou de ne pas intéresser leur entourage, envers lequel ils maintiennent finalement une certaine discrétion. Les réactions de Lisa et Robin à cet égard sont plutôt révélatrices : « Maintenant, il n'y a plus beaucoup de personnes qui lisent et mes potes, elles ne parlent pas de ça, donc voilà. » ; « Ça m'arrive des fois de le leur montrer, si j'ai un livre à lire que j'aime bien. Ça m'arrive de dire qu'un livre est vraiment bien, mais c'est rare que je leur dise de l'emprunter ou de le lire comme ça. »

UNE PRATIQUE DONT ON NE SE VANTE PAS

Même si les conduites individuelles se différencient des conduites collec-

tives, un phénomène observé en particulier chez les filles⁶, cet aspect tabou peut entraîner l'abandon progressif de la pratique de lecture de livres avec l'avancée en âge. D'où l'importance de continuer à faire lire les jeunes, de cibler leurs envies pour les aider à y (re) trouver du plaisir, jusqu'au jour où ils oseront à nouveau le partager. La lecture n'est pas seulement un acte solitaire, elle permet des échanges et des débats essentiels dans toute société démocratique, et l'enquête le montre. Il n'est donc jamais trop tard pour tenter d'éveiller cette passion, peu importe la voie d'accès et le temps que cela peut prendre. Professionnels du livre, écrivains, enseignants... la balle est dans notre camp. ●

Notes

1/ Pierre Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 143-164. Cité par Jean-François Hersent, « Les pratiques culturelles adolescentes - France, début du troisième millénaire », *BBF*, vol. 48, n° 3, 2003, p. 13.

2/ Des résultats à nouveau mis en avant par l'enquête IPSOS « Les jeunes et la lecture », réalisée en 2016.

3/ Prénom d'emprunt, comme l'ensemble des prénoms cités.

4/ Termes employés par Dominique Pasquier dans *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », 2005.

5/ Le lecteur moyen lit un livre par mois et/ou beaucoup pendant les vacances (hors cadre scolaire) ; le lecteur occasionnel lit un ou deux livres par an maximum (hors cadre scolaire).

6/ Dominique Pasquier, *ibidem*, pp. 159-166.

OUVRIR UN LIVRE AVEC UN TOUT-PETIT :

OPÉRATION EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Deux parutions inédites cet automne dans le cadre de la Fureur de lire¹ et du Plan Lecture² : *Bon...* de Jeanne Ashbé, et *Picoti... Tous partis ?* de Françoise Rogier. Philosophie du projet et retour sur deux moments de rencontre avec les auteures dans le cadre du Salon EDUC à Charleroi.



JEANNE ASHBÉ³ ET BON...

« Au cœur de ce livre se niche la chansonnette *Un petit canard au bord de l'eau*, qui est 100 % belge et fait partie du patrimoine musical propre à notre pays. La petite chanson est connue et si, comme attendu, le canard tombe dans l'eau, c'est une autre vie qui commence pour lui après le "Plouf !". *Bon...* est un album qui me tient à cœur. Il s'agissait de faire un livre qui allait être offert aux tout-petits et à leurs parents. Cette action allait permettre à des bébés qui n'ont pas accès aux livres d'en recevoir au moins un. L'enjeu est de donner un accès à tous. Je suis convaincue que le livre est un outil extraordinaire pour le développement de la pensée. »



L'IDÉE D'OFFRIR, MAIS SURTOUT D'ACCOMPAGNER LE LIVRE

Ce livre a été tiré à 55 000 exemplaires⁴. Fruit d'une collaboration avec l'ONE, il est distribué gratuitement, depuis le 11 octobre 2017, à tous les nouveau-nés

dans les consultations de l'ONE⁵, dans le cadre de la Fureur de lire et du Plan Lecture. Les TMS⁶ de l'ONE⁷ proposent, avec l'album, des pistes de lectures aux tout-petits pour les jeunes parents. « C'est la distribution accompagnée qui fait toute la richesse du projet. »

LA CONSTRUCTION DE L'OUVRAGE

« Les bébés sont dans les premières années qui précèdent l'accès au langage, d'une extrême subtilité pour tâcher de comprendre le monde qui les entoure. Ils entrent dans les livres d'abord avec leurs oreilles, avec la musique et la musicalité que fait la langue. Les bébés aiment la stabilité et le changement. La voix va changer selon la puéricultrice. Les bébés ont ce socle musical sur lequel ils vont pouvoir construire. Quand on a un bébé dans les bras, on ne lit pas le texte ; on désigne le canard... J'ai beaucoup travaillé la mise en page et le lettrage pour ceux qui ne connaissent pas la chanson. Une des lignes de conduite a été la couleur... et les lignes. Les couleurs sont un véritable langage pour tous. Le coloriage a été effectué à l'aide de Photoshop avec l'apport de papiers de fond qui augmentent la vibration de l'image, lui donnant un effet de battement de cœur. Le livre se termine en quatrième de couverture, car les bébés la regardent et ça les intéresse beaucoup. » ►



— Qui dit conte, dit quelque chose de doux et d'angoissant. J'ai joué sur cet aspect conte enfantin et conte angoissant. Avec le côté obscur et l'émerveillement des petits qui sont souvent en difficulté, qui ont des épreuves à passer pour grandir. Tous ces éléments des contes reviennent à un moment ou à un autre. —

FRANÇOISE ROGIER

► AU CŒUR DE LA CRÉATION : LES CROQUIS

« La recherche sur le canard a pris beaucoup de temps. Je pars du croquis réaliste pour arriver au dessin. Mon premier canard ressemblait à un jouet de bain. Puis ce furent les premiers griffonnages. Et ensuite les couleurs contrastées (noir/bleu), en écho aux recherches en neurosciences. Le noir et le rouge sont les couleurs de la vie intra-utérine. L'œuf se brise avec son "cri" ; une brisure avec la vie d'avant et l'après. Vient la naissance. Pour associer les pères, j'ai eu l'idée d'un "Bonjour !" qui permet de se mettre au niveau du tout-petit. La police est plus petite pour prendre une petite voix. "Il est si beau !... se mire dans l'eau"

rappelle le narcissisme primaire qui fait prendre conscience au bébé qu'il a sa propre identité. C'est l'angoisse de la séparation à 6-7-8 mois, l'étonnement et la conscience de la séparation. Petit à petit, le canard va entrer dans la vie avec les autres, il va déployer sa vie sociale et ses ailes, pour prendre son envol, à l'image du grand canard blanc qui clôt l'album. »

FRANÇOISE ROGIER⁸ ET PICOTI... TOUS PARTIS ?

Picoti... Tous partis ? s'inspire de la comptine *Une poule sur un mur, qui picote du pain dur...* Madame Poule est inquiète, car ses petits ont quitté le nid. Partie à leur recherche dans la forêt, elle

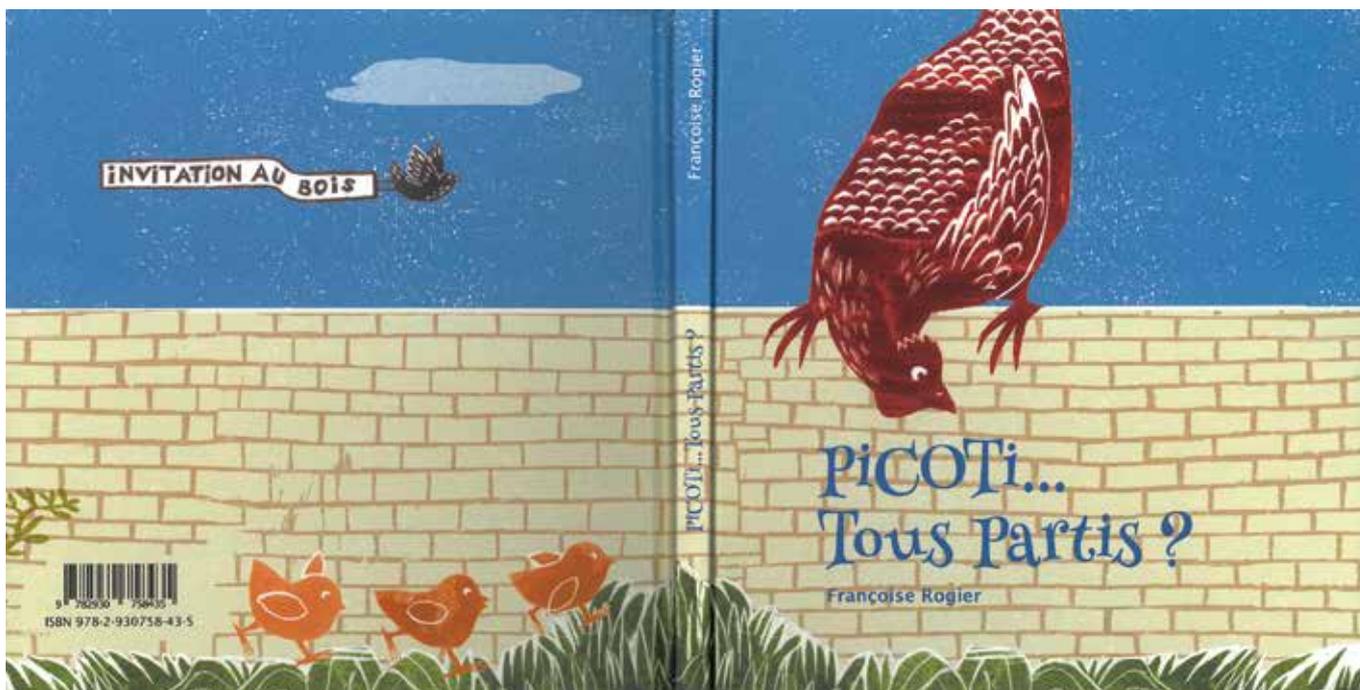
entend une voix bien effrayante qui indique que le danger n'est peut-être pas loin. Il s'agit d'une création originale de Françoise Rogier, qui a déjà quatre livres à son actif. De *C'est pour mieux te manger* à *Rose cochon*, en passant par *Les contes de A à Z* et *Un tour de cochons*, elle invite son lecteur dans l'univers des contes. « Mon grand-père était chasseur. L'atmosphère des Ardennes, les loups, les bois, les contes m'ont toujours fascinée. Qui dit conte, dit quelque chose de doux et d'angoissant. J'ai joué sur cet aspect conte enfantin et conte angoissant. Avec le côté obscur et l'émerveillement des petits qui sont souvent en difficulté, qui ont des épreuves à passer pour grandir. Tous ces éléments des contes reviennent à un moment ou à un autre. »

L'IDÉE D'OFFRIR, MAIS SURTOUT D'ACCOMPAGNER LE LIVRE

« *Picoti... Tous partis* est né dans le cadre de la Fureur de lire et du Plan Lecture. Avec pour objectif d'offrir un livre aux enfants qui entrent en maternelle, avec des livres portés vers l'aventure. » Cet album, tiré à 55 000 exemplaires, est distribué gratuitement, depuis le 11 octobre 2017, dans le cadre de La Fureur de lire et du Plan Lecture, aux enfants des classes d'accueil ou de première maternelle par les bibliothèques publiques⁹ dans le cadre d'animations. Le livre est accompagné d'un fascicule proposant des pistes d'exploitations avec les enfants¹⁰. Les instituteurs de classes d'accueil et de première maternelle sont invités à contacter la bibliothèque proche de l'école afin de recevoir ces ouvrages dans le cadre d'une animation/découverte de la bibliothèque.

UN ALBUM LUDIQUE

« C'est l'aspect jeu qui m'intéresse : la poule marche sur un mur, comme les enfants ont tendance à le faire. Le personnage de la poule me plaisait bien. Il est à la fois maternel avec la poule qui couve ses petits et paternel



avec l'image connue du papa poule. Finalement, ce sont les poussins qui partent dans le bois. Et la poule qui part à leur recherche. C'est aussi un jeu de piste, d'observation. Il y a des indices¹¹. L'enfant peut en repérer d'autres avant la poule. Pour l'illustration, j'ai utilisé la technique de la carte à gratter¹². Ayant été graphiste, je peux utiliser divers programmes afin de donner un certain rendu à l'illustration. Pour la construction de l'ouvrage, j'ai fait des crayonnés, utilisé la carte à gratter puis une mise en couleurs. Celle-ci montre qu'on part du matin pour arriver à une atmosphère plus crépusculaire. Le jeu sur les couleurs est important. »

UNE COMPTINE ET BIEN PLUS...

« On peut lire, mais aussi chanter le texte, se saisir de la comptine pour inventer d'autres rythmes. La dernière page de garde montre toujours une forme d'ambiguïté et de continuité, avec un clin d'œil au Chaperon rouge qui ramène à mon premier livre. À travers mon histoire, j'ai caché d'autres histoires. Il y a trois cochons, un jeu sur le bois : "Loup y es-tu ?", des contes dans les contes avec des détails visuels, mais aussi textuels, "Invitation au

bois", "Chez Luchien", "Je suis parti wouaf". Les enfants peuvent voir tous ces indices. Ma démarche est de m'emparer d'un conte pour en faire autre chose. Mais il s'agit aussi d'une comptine, un jeu physique qu'on peut mener en classe. On pourrait imaginer un jeu de poule avec un animal qui disparaît ou qui apparaît. Ou encore la création d'un livre. C'est le processus créatif qui est intéressant et fascine les enfants. L'intérêt est de pouvoir s'amuser avec les livres. Il est aussi possible de faire une petite dramatisation. »

LES SUITES...

- Deux films : l'un sur *Bon...* (novembre 2017) ; l'autre sur *Picoti... Tous partis ?*¹³, coordination : Roxane de Limelette¹⁴.
- Des animations/formations : autour de *Bon...* et la lecture aux tout-petits pour les TMS¹⁵ de l'ONE en 2018 (1^{er} semestre), aux familles lors de la Foire du livre de Bruxelles le 24 février et pour les bénévoles des consultations ONE en juin 2018, en présence de l'auteure ; pour *Picoti... Tous partis ?*, des formations¹⁶ à destination des bibliothécaires durant le premier semestre 2018, en pré-

sence de l'auteure. Cette formation propose une présentation du livre par l'auteure et le développement de trois axes pour l'exploitation créative de l'album, les jeux visuels, les jeux linguistiques, la mise en réseau vers d'autres livres. ●

INFOS :

<http://www.fureurdelire.cfwb.be/index.php?id=16269>

Notes

- 1/ www.fureurdelire.be
- 2/ In *Lectures* n° 195, mars-avril 2016, pp. 4-9.
- 3/ *Jeanne Ashbé ou l'émotion littéraire des bébés* : portrait dans *Lectures* n° 169, janvier-février 2011, pp. 22-25.
- 4/ Soit le nombre de naissances sur une année en Fédération Wallonie-Bruxelles.
- 5/ L'Office de la naissance et de l'enfance.
- 6/ Travailleurs médico-sociaux.
- 7/ Sur la lecture au tout-petit, consultez le Webdoc Air de familles Lecteurs nés.
- 8/ *Françoise Rogier, du graphisme à l'illustration jeunesse* : portrait dans *Lectures* n° 195, mars-avril 2016, pp. 57-60.
- 9/ www.bibliotheques.be
- 10/ Disponible depuis décembre 2017.
- 11/ Par exemple : des empreintes.
- 12/ Qui est aussi une forme de jeu.
- 13/ Prévu pour fin 2017-début 2018.
- 14/ Psychologue et comédienne, formée à la création, l'animation et l'accompagnement de projets/coins lecture avec les tout-petits auprès de l'association ACCES – Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations (Paris).
- 15/ Travailleurs médico-sociaux.
- 16/ Lecture à voix haute, animation autour de l'album.

Biennale
des illustrateurs
Moulins



**4^e BIENNALE
DES ILLUSTRATEURS
MOULINS
du 28 SEPT.
au 8 OCT. 2017**

SERGE BLOCH
ANTHONY BROWNE
CARL CNEUT
MALIKA DORAY
JÉRÉMIE FISCHER
PAULINE KALIOUJNY
FRÉDÉRIC PAJAK
PHILIPPE UG
TOMI UNGERER

BIENNALE 2017 DES ILLUSTRATEURS À MOULINS

Fin septembre 2017, le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles, en collaboration avec le Centre de littérature de jeunesse André Canonne de la Louvière et la section belge francophone de l'IBBY, organisait un voyage d'étude de trois jours à destination de Moulins, capitale éphémère de l'illustration.

PAR ISABELLE DECUYPER
attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

www.festivaldesillustrateurs.com

Un groupe de 25 bibliothécaires et médiateurs du livre jeunesse a ainsi pu découvrir les nombreuses expos et participer aux journées professionnelles. Cette biennale, initiée par l'association Les Malcoiffés, se déploie, le temps d'un long week-end, dans 13 lieux urbains (musée, galerie, librairie, imprimerie, cathédrale ou place publique) et propose des expositions dans le quartier historique de Moulins avec neuf grands noms de l'illustration ! Citons Serge Bloch, Anthony Browne, Carll Cneut, Malika Doray, Jérémie Fisher, Pauline Kalioujny, Frédéric Pajak, Philippe UG, Tomi Ungerer.

Avant d'arriver au MIJ (musée de l'illustration jeunesse), nous passons par les Imprimeries réunies, qui abritent les linogravures de Pauline Kalioujny, et l'hôtel de ville, qui renferme les tableaux d'Anthony Browne. L'apothéose est pour le MIJ, avec l'époustouflante exposition *Exubérances et beauté* de notre compatriote flamand Carll Cneut et, bien sûr, l'incontournable Tomi Ungerer.

La première journée professionnelle rassembla pas moins de 250 participants ! C'est dire le succès. Elle débuta par un entretien entre Anthony Browne et son éditrice Isabel Finkenstaedt. Ayant appris à dessiner en croquant les morts, Anthony Browne, pour qui toute transformation devient une œuvre d'art, invite à une (re)découverte du jeu des formes, en montrant les illustrations des célèbres *Tableaux de Marcel* où chaque image raconte une histoire. Il explique *Anna et le gorille*, *Promenade au parc*, ou encore *Une histoire à quatre voix*, montrant comment la perception peut être différente d'une personne à l'autre et l'intérêt de raconter une même histoire de quatre points de vue différents avec quatre personnages et quatre typographies différentes. Scoop, avec la découverte

– Cette biennale, initiée par l'association Les Malcoiffés, se déploie, le temps d'un long week-end, dans 13 lieux urbains (musée, galerie, librairie, imprimerie, cathédrale ou place publique) et propose des expositions dans le quartier historique de Moulins avec neuf grands noms de l'illustration ! Citons Serge Bloch, Anthony Browne, Carll Cneut, Malika Doray, Jérémie Fisher, Pauline Kalioujny, Frédéric Pajak, Philippe UG, Tomi Ungerer. –

de son dernier album à paraître : *Hide and seek*¹, livre profond et livre de jeu, invitation à aller trouver l'image et reprenant le jeu des formes. Un grand moment !

La matinée se poursuit par une table ronde avec Malika Doray, Jérémie Fisher, Pauline Kalioujny, animée par Anne-Laure Cognet. Une manière de travailler bien différente, mais un point commun : « Nous sommes tous des chercheurs. » C'est en 2014 que Pauline Kalioujny voit la naissance du langage où elle a enfin trouvé ses couleurs, après tâtonnements dans *Un jardin en hiver*². « J'aime faire du neuf avec du vieux », dit-elle à propos de son dernier album, *Promenons-nous dans les bois*³. Sorti des Arts déco de Strasbourg, Jérémie Fisher est arrivé au livre par les techniques d'impression (gravure et sérigraphie), et la réalisation de la revue *Nyctalope* lui a permis d'avoir une visibilité et de rencontrer Julien Magnani, qui voulait lancer sa maison d'édition. Il a ainsi publié deux albums chez cet éditeur : *L'éléphouris*⁴ et *Le veilleur de nuit*⁵. Il participe aux magazines *Nobrow* et *Pan*, qu'il a créé en 2013 avec Jean-Baptiste Labrune et Julien Magnani. Pauline et Jérémie mènent un travail de recherche par rapport au livre pour enfant. L'une avec les gravures, l'autre avec les collages et la sérigraphie qui lui ont permis de s'approprier son univers coloré grâce aux papiers découpés. Malika Doray, aux célèbres lapins à la bouche en croix, est intéressée par l'ob-

jet livre, et davantage dans la micro-expérience, revenant à une forme s'apparentant plus à l'album, avec davantage de pages. Ensuite, ce fut la fête... celle du livre animé⁶, avec Philippe UG et ses pop-ups, dans un entretien avec Jacques Desse⁷. Éditeur sous l'enseigne CBO⁸, artisan à la base, autodidacte, Philippe UG dit se méfier du pop-up et de l'effet « Waouh ! » : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le pop-up, mais cette espèce d'ambiguïté... la traduction d'une écriture numérique dans le papier, la sérigraphie, et le pop-up n'est qu'un moyen. » Travail vectoriel, courbe de Bézier sont le quotidien de ce solitaire, bien différent des ingénieurs papier qui travaillent souvent à plusieurs.

Écrivain, peintre, dessinateur, éditeur de journaux et de revues, Frédéric Pajak se raconte. Dans *L'Immense solitude*⁹, il invente une forme originale où dessin et texte intimement liés doivent se lire ensemble. Il évoque *Le Manifeste incertain*¹⁰.

Pour terminer la journée, Thérèse Willer¹¹ évoqua et rendit présent Tomi Ungerer¹² en invitant la salle à une promenade graphique dans son univers, à travers cinq registres graphiques – le dessin pour enfant, le dessin et l'affiche publicitaire, le dessin satirique, le dessin érotique et le dessin d'observation – et trois thèmes : la mort, l'humour et la femme. De la série des *Mellops* en 1957 au *Maître des Brumes*¹³, T. Ungerer a réalisé 70 livres pour la jeunesse, la plupart comme auteur-illustrateur, et a été traduit dans le monde entier.

Retour aux divers lieux d'exposition pour continuer à les découvrir en compagnie des illustrateurs qui étaient présents au milieu de leurs œuvres. Quel plaisir de déambuler à travers les pop-ups de P. UG en pleine animation avec les enfants, de découvrir les lapins de M. Doray qui ont envahi la médiathèque, de flâner au milieu ►

Biennale des illustrateurs Moulins

► des collages si colorés de J. Fisher, de découvrir le monde plus noir et solitaire de F. Pajak, avant d'investir l'univers de S. Bloch, siégeant à l'hôtel du Département, ou sa *Bible* à la chapelle Sainte-Claire. De beaux moments de rencontres vraiment inoubliables. Véritable projet de ville que cette Biennale des illustrateurs qui envahit tous les lieux, y compris la cathédrale exposant le Patrimoine de l'illustration avec Marc Chagall et sa *Bible Verve*, datant de 1956, ou encore le passage d'Allier avec un OFF¹⁴ qui s'étoffe.

Le lendemain, changement de salle, direction le cinéma, vu un nombre d'inscrits passé à 120 au lieu des 40 attendus pour les conférences/master class.

Emmanuelle Martinat-Dupré, directrice du MIJ, dialogua avec Carll Cneut, le « maître de Gand », qui évoqua sa vie, son parcours professionnel et les squelettes d'Ensor déterminants pour lui, les influences des primitifs flamands dans ses peintures, dont la célèbre *Margot la Folle* de Brueghel, ou la matérialité de la couleur avec le fameux rouge Cneut ou encore le bleu dominant dans certains albums. Il expliqua aussi pourquoi il refit une nouvelle version de *La fée sorcière*¹⁵ pour fêter ses 20 ans d'illustration, un livre qui lui a ouvert des portes vers les autres pays.

Après le peintre, place au dessinateur, avec Serge Bloch interrogé par Francine Foulquier¹⁶. « Au commencement était le trait », un trait qui représenta un tournant dans son boulot en 2005 avec *Moi, j'attends...*¹⁷, mettant en scène cette belle idée du fil rouge prise au pied de la lettre. Les territoires de l'album bougent avec les dessins animés et les applications. Les participants ont pu découvrir le film inspiré de l'album. Un chouette moment avec la chaleur de la voix d'André Dussolier et l'émotion issue de la bande-son ! Le trait toujours, dans *La grande histoire d'un petit trait*¹⁸, ouvrage de création offert aux 21 000 bébés du Val-de-Marne. Serge Bloch, c'est aussi une *Bible*¹⁹, un gros travail autour de l'Ancien Testament, un livre et un dessin animé de 2 heures et demie, avec une mini-projection de l'épisode *La Tour de Babel*, pour la salle. C'est aussi une expo au centre culturel Centquatre à Paris. Serge Bloch, c'est encore les dessins de presse, Ubu et sa rencontre avec Massin, *Eux, c'est nous*²⁰, *L'interprétation du rêve illustrée*²¹, et aussi... les célèbres Max et Lili et le héros Samsam²², imaginé grâce à son fils. ●

INFOS :

<http://festivaldesillustrateurs.com>

— Véritable projet de ville que cette Biennale des illustrateurs qui envahit tous les lieux, y compris la cathédrale exposant le Patrimoine de l'illustration avec Marc Chagall et sa *Bible Verve*, datant de 1956, ou encore le passage d'Allier avec un OFF qui s'étoffe. —

1/ En français : *Retrouve-moi !*, Kaléidoscope, 2017.

2/ Thierry Magnier, 2014.

2/ Thierry Magnier, 2017.

4/ Texte de Jean-Baptiste Labrune, éditions Magnani, 2012.

5/ Texte de Jean-Baptiste Labrune, éditions Magnani, 2014.

6/ Organisée du 20 au 26 novembre 2017 par Les libraires associés, dont Jacques Desse (<https://boutiquedulivreanime.blogspot.be/2017/04/premiere-fete-du-livre-anime.html>).

7/ Librairie à la librairie « Chez les libraires associés ».

8/ Prononcé « C'est beau ».

9/ Livre qui l'a fait connaître en 1999. Sous-titre : *Avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, orphelins sous le ciel de Turin*, 2011.

10/ Tomes 1 à 6, publiés aux Éditions Noir sur Blanc de 2012 à 2017 et dans lesquels il a réalisé entre autres la biographie de Vincent Van Gogh.

11/ Conservatrice du musée Tomi Ungerer à Strasbourg

12/ Excusé.

12/ L'école des loisirs, 2013. Son dernier album paru.

13/ Le OFF permet de petits éditeurs de présenter leurs créations.

14/ Texte de Brigitte Minne, illustrations de Carll Cneut, traduit du néerlandais par Maurice Lomré, Pastel, 2017.

15/ Spécialiste du livre pour l'enfance et la jeunesse.

16/ Texte de Davide Cali, Sarbacane, 2005 – Prix Libby-lit 2005, catégorie album.

17/ Sarbacane, 2014.

18/ *Bible, les récits fondateurs*, texte de Frédéric Boyer et illustrations de Serge Bloch, Bayard, 2016.

19/ Texte inédit de Daniel Pennac, Gallimard jeunesse, coll. Cimade, 2015.

20/ Sigmund Freud, Céline Masson, ill. Serge Bloch, La Martinière, 2016.

21/ <http://www.samsam.fr>



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN POUCHES & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 6



10



33



59

03 ÉDITORIAL

03 Dans les territoires
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée *Habiter le territoire*
par Jean-François Füeg
08 *Matinée Roman sentimental*
(et autres genres littéraires)
à la Bibliothèque des Riches-Claires
par Véronique Leroy

10 ICI & AILLEURS

10 Centre culturel de Fosses-la-ville :
vie et couleurs
par Hugues Dorzée
16 Le Ministère des Affaires culturelles
tunisien en mouvement
par Jean-François Füeg

20 MÉTIER

20 Les techniciens réparateurs
du Centre de prêt de Naninne
par Diane Sophie Couteau

23 NUMÉRIQUE

23 *Saison des cultures numériques :*
empathie et citoyenneté
par François de Hemptinne

26 PORTRAIT

26 François Ost et Jean-Claude Idée :
le théâtre a-t-il tous les droits ?
par Hervé Gérard

29 ACTION

29 Vincent Wattiez :
de l'habitat bulle à l'action de terrain
par Catherine Callico
33 Catherine Jourdan : « Nous sommes
habités par les lieux où nous vivons »
par Flavie Gauthier
39 Kinshasa réchauffe votre hiver
par Benoit van Langenhove

43 AUVIO

CD
43 Reconstruire l'histoire
par Benoit van Langenhove

DOCU
45 Des miracles avec les musiciens
de la série *Out Loud*
par Philippe Delvosalle

47 LECTURE

SOCIÉTÉ
47 L'éthique dans tous ses états
par Benoit Dejemeppe
50 Qui suis-je ? Où vais-je ?
par Michel Bougard

52 Art contemporain :
que regardez-vous ?
par Nathalie Fontainas-Trouveroy
54 Utopies et réalités
par Bernard Lobet

BD
55 *Walking Dead* et du polar maritime
par Franz Van Cauwenbergh

57 JEU

57 *Décrochez la lune*
ou capturez le Wendigo !
par Pascal Deru

59 JEUNESSE

PORTRAIT
59 Gilles Abel, l'enfance
de la philosophie
par Laurence Bertels

ENFANT
61 En provenance du Japon et de l'Inde
par Michel Defourny

ADO
63 Des ados nouveaux lecteurs ? Enquête
par Roxane Bocar

ACTION
65 Ouvrir un livre avec un tout-petit
68 Biennale 2017 des illustrateurs
à Moulins
par Isabelle Decuyper